
NINI: mulâtresse du Sénégal

Author(s): Abdoulaye SADJI

Source: *Présence Africaine*, 1954, No. 16, TROIS ÉCRIVAINS NOIRS (1954), pp. 287-289, 291-415

Published by: Présence Africaine Editions

Stable URL: <https://www.jstor.org/stable/24345432>

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at <https://about.jstor.org/terms>



JSTOR

is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Présence Africaine*

N I N I
mulâtresse du Sénégal

par Abdoulaye SADJI

*Je dédie ce livre, à titre posthume, à
Georges Sanianem, docteur en médecine
vétérinaire, qui m'a donné l'idée de l'écrire.
Avec mon indéfectible attachement à sa
mémoire.*

A. S.

Sadji naquit en 1910 à Rufisque (Sénégal). Fils de marabout, il apprit jusqu'à l'âge de 11 ans les versets du livre saint à l'école corannique. Il fit ensuite ses études primaires, puis primaires supérieures et devint, en 1929, instituteur avec un diplôme local. Il prépara ensuite le baccalauréat, qu'il passa en 1932 et se consacra à l'enseignement.

Il est, actuellement, à la radiodiffusion de l'A.O.F.

En dehors de « Nini », Sadji a écrit trois autres romans : « Maimouna », « Tounka » et « Tragique Hyménée », encore inédits. Et, en collaboration avec L. S. Senghor, « Leuk-le-Lièvre », livre de lecture pour les cours élémentaires d'Afrique Noire.

NINI n'est pas, comme d'aucuns le pensent, un acte d'accusation qu'expliquerait une déception amoureuse encaissée par l'auteur de la part d'une personne mise en cause.

Nini est l'éternel portrait moral de la Mulâtresse, qu'elle soit du Sénégal, des Antilles ou des deux Amériques. C'est le portrait de l'être physiquement et moralement hybride qui, dans l'inconscience de ses réactions les plus spontanées, cherche toujours à s'élever au-dessus de la condition qui lui est faite, c'est-à-dire au-dessus d'une humanité qu'il considère comme inférieure mais à laquelle un destin le lie inexorablement.

On peut plaindre cette catégorie d'êtres ou la blâmer. Je crois qu'il est plus charitable de ne la plaindre ni la blâmer, mais de lui offrir, comme dans un miroir, la réalité de ce qu'elle est. Ce n'est pas agir en moraliste ou en bourreau mais en philanthrope.

Le cas des Mulâtres devient, en effet, passionnant au moment où le monde paraît s'orienter vers la régénérescence de certaines races par un brassage volontaire d'éléments distincts ; où le mythe de races supérieures et de races inférieures tend à disparaître, du moins en théorie ; où des unions mixtes ont lieu maintenant, chaque jour, entre individus de races différentes.

Des hommes sérieux, intéressés à la question, m'ont dit que Nini est dépassé, mais je ne les crois pas. A mon avis ils ont simplement confondu deux choses bien différentes : *durée* et *actualité*.

Nous voudrions bien comme eux que Nini soit en effet un simple document à ranger parmi les pièces d'archives vétustes et millénaires. Ce serait de tout repos pour tout le monde, aussi bien pour eux que pour moi et pour tous ceux qui liront Nini.

Mais en est-il ainsi ?

L'Histoire nous le dira.

CHAPITRE PREMIER

UN matin du mois de février, jour quelconque, sombre, brumeux à cause du froid et parce qu'en ce mois de l'année, comme pendant les deux ou trois qui le précèdent, les nuits sont plus longues que les jours. Les coqs, trompés par la nuit qui se prolonge, n'ont pas cessé leurs appels. A six heures et demie ils chantent encore.

Depuis une demi-heure Nini la mulâtresse est sur pied. Elle a pris l'habitude de se lever à l'heure où sa grand-mère et sa tante vont à la messe du matin. Elle se fait gloire d'être matinale. C'est une qualité de grande personne ou tout au moins une preuve de volonté et de caractère. Mais comme son emploi du temps ne prévoit rien pour ce moment de la journée, Nini arrive au balcon et s'abîme dans une vague contemplation. Devant elle, en bas, au bord du fleuve, des négresses, après avoir vidé leurs poubelles, se lavent les pieds, les mains, font leurs ablutions. Quelques-unes enlèvent leur camisole et leur pagne, se baignent furtivement en jetant l'eau sur leur dos, sur leurs hanches, sur leur ventre. La pudeur est sauvegardée par la demi-obscurité qui persiste après les dernières lueurs de l'aube. Des hommes arrivent aussi, s'immobilisent un moment dans une position semi-assise, puis se lèvent et disparaissent. Sur toutes ces scènes flotte comme une vague atmosphère à la fois obscène et sacrée. Nini, à force de les voir chaque matin, s'y est habituée ; sa pudeur de jeune fille pudibonde n'en est plus choquée.

Le fleuve semble absorber le brouillard. L'atmosphère devient de plus en plus claire. Guet-N'Dar et N'Dar-Toutes montrent l'ensemble de leurs cases pointues, de leurs baraques et de leurs maisons en pierre. Sur le gris uni que forme le Petit-Bras du fleuve dorment en se balançant des pirogues ventruës aux humeurs vagabondes. Ces pirogues, ancrées là depuis les dernières récoltes, attendent les prochaines moissons pour visiter les escales lointaines et éparses du Sénégal. Elles sont la providence de cette bonne ville de Saint-Louis qui ne peut compter sur son arrière-pays.

Nini quitte le balcon et rentre dans sa chambre. A ce moment la porte d'entrée de la maison grince. Ce bruit n'étonne pas Nini, elle sait que sa grand-mère et sa tante rentrent habituellement de la messe à cette heure.

Grand-mère Hélène et tante Hortense, c'est tout ce qui reste de la famille des Maerle. Elles avaient été des jeunes filles comme Nini, sveltes, gracieuses, nerveuses et remuantes comme des gazelles. Elles avaient eu comme tout le monde leur rêve de jeunesse. Ce rêve s'était élargi démesurément emportant tout leur être dans un immense besoin d'aimer et d'être aimées ; puis il s'était effondré comme une bulle de savon qui crève après une vertigineuse ascension. Maintenant elles ne vivent plus dans l'abîme de la vieillesse que d'un espoir très fort en Dieu et du souvenir de leurs splendeurs de jadis. Toute leur jeunesse n'a été qu'une suite de déceptions. Elles l'ont passée en plusieurs films avec des amoureux d'occasion, tous Blancs d'Europe qui, après les avoir adorées, étaient partis sans retour.

La grand-mère Hélène et la tante Hortense tiennent à de vieilles habitudes de « signaras » (1). Elles sont constamment en deuil et ne sortent que très rarement. Le matin, de très bonne heure, elles quittent la maison et se rendent à l'église pour entendre la messe. Dans les rues désertes, le long des murailles grises, on peut les voir passer comme des ombres, comme des fantômes, avec l'air de trébucher à chaque pas et de défaillir. La brise matinale leur fait du bien, rafraîchit leur cerveau, contribue à rendre plus sereine cette foi en Dieu qui, seul, désormais, peut les consoler. Au retour de la messe, après avoir récité leur chapelet tout le long du chemin, elles s'enferment dans leur retraite jusqu'au lendemain à la même heure.

Nini qui a fini sa toilette s'apprête à partir pour son travail. Elle aborde les deux vieilles dames :

— Bonjour grand-mère, bonjour tante.

(1) Signoras : grandes dames métisses, déformation de « senoras ».

Elle les embrasse, puis appelle : « Bakary » ! d'une voix de tête.

Un petit garçon noir sort de la cuisine, se précipite vers Nini.

— As-tu fini de faire le café ?

— Oui « marmisselle », répond l'enfant qui a l'air d'un chien battu. Il retourne dans la cuisine.

La vieille Hélène grommelle contre le chien du voisin qui, dit-elle, l'a empêchée toute la nuit de dormir. La tante Hortense trouve, elle, que le curé ne fait pas assez durer la messe de six heures.

Nini prend congé de sa grand-mère et de sa tante. A ce moment il doit être sept heures passées, mais elle a le temps d'arriver au bureau sans trop perdre le souffle. Comme il n'y a à Saint-Louis ni métro ni autobus, elle fera le chemin à pied. Mais avec quelle frénésie !

Kapp ! kapp ! kapp !... Elle marche vite sur le pavé en ciment armé. Rien ne permet de déceler en elle une mulâtresse si ce n'est l'excès de poudre de riz qui couvre sa figure ou ses lèvres un peu fortes et sensuelles. Sa démarche ne trahit pas cette mollesse des gestes et des mouvements qui se remarque chez toutes les négresses les moins noires.

Kapp ! kapp ! kapp !... Son corps entier est secoué par la cadence brutale de ses pas. La tête haute, elle ne regarde ni à droite ni à gauche : elle semble écraser d'un dédain universel toutes les personnes qu'elle rencontre.

Bientôt la voilà arrivée au bureau. Ses deux camarades, deux Blancs authentiques, veulent lui jouer une farce. Chacun d'eux se met derrière un des battants de la porte et on la laisse entrer. Puis « hou... hou... hou... » Nini sursaute et répond à cette farce indécente par une gaité déchaînée. Ensuite elle raconte les événements de la nuit survenus dans son sommeil.

— J'ai eu cette nuit un cauchemar... oh ! c'était affreux.

Elle roule de gros yeux blancs, arrondit sa bouche chargée de fard. Les deux Blancs l'observent comme une bête curieuse et se demandent si leur petite dactylo n'est pas devenue complètement une illuminée. Mais Nini semble inspirée par une vision qui ne s'est pas encore tout à fait dissipée :

— Oui, un affreux cauchemar. Imaginez que je me trouvais dans une forêt noire, mais une forêt, tout ce qu'il y a de plus vierge. Alors, tout à coup, des nègres ont surgi armés de grands couteaux. Oh ! quand je pense à ça !...

Encore sous l'empire de l'émotion, Nini parle tellement vite et sur un ton tellement affecté que ses interlocuteurs la comprennent à peine.

— Et alors, dit un des Blancs, que prétendaient faire ces nègres armés de coutelas ?

— Bien sûr, répond Nini, qu'ils voulaient m'égorger. Alors sur ces entrefaites j'ai eu peur, j'ai crié et je me suis réveillée. Ah ! je vous dis, c'était affreux.

Sur ces entrefaites aussi le patron fait irruption dans le bureau, regarde sévèrement Nini, passe outre, donne un ordre bref puis s'en va. Nini est honteuse et, pour se venger du patron, elle lui envoie par derrière une grimace impayable que les Noirs de race ouoloffe appelle « kokali ».

Après cette mauvaise humeur du patron le travail commence, fiévreux chez Nini qui est tout de même un peu vexée, calme chez les deux Blancs qui ne risquent pas de mériter la colère du patron.

Nini conduit sa machine avec une vitesse et une adresse remarquables. De gauche à droite et de droite à gauche elle lui inflige des glissements étourdissants accompagnés de tac ! tac ! tac ! qui rassurent sur la compétence et la conscience professionnelle de la mulâtresse.

Nini est une excellente dactylographe.

Les deux commis européens, Martineau et Perrin, rédigent des rapports, font des plans, des devis. Le bureau est rattaché à une entreprise qui s'occupe de l'aménagement de la Barre qui gêne l'accès dans le fleuve des navires venant de la haute mer. Cette entreprise est liée à l'Administration par contrat.

Tout à coup l'un des commis, Martineau précisément, se redresse et, s'adressant à Nini, il lui dit :

— Ecoutez, Mademoiselle Nini, vous qui aimez tant à parler de tennis, cela ne vous dirait rien de faire une partie avec nous ce soir ? Nous, c'est-à-dire naturellement M. Perrin et moi.

— Mais certainement que si, je suis même enchantée de votre proposition, répond Nini qui exulte déjà.

— Votre amie des Contributions pourrait aussi venir avec nous si cela lui disait quelque chose.

— Mademoiselle de Meckey ? C'est charmant. Je vais la prévenir immédiatement.

Nini appelle : « Mamadou ».

Un planton accourt. Voyant que c'est Nini qui l'appelle il change de mine et se met à lui parler dans le dialecte de leur pays :

— *Lane la ?* (Qu'y a-t-il ?)

La mulâtresse ne semble nullement faire attention à la mauvaise humeur du planton.

— Ecoute Mamadou, se contente-t-elle de lui dire, tu connais « mamzelle » Madou des Contributions ?

— *Vaou.* (Oui.)

— Très bien, tu vas lui porter ce papier et en vitesse. Nini écrit une note de cinq lignes qu'elle remet au planton. Mais avant de partir, Mamadou, pour créer un incident, demande des précisions dans le dialecte local :

— Faut-il attendre la réponse ?

— Ecoute Mamadou, s'emporte Nini, parle-moi français s'il te plaît, je ne cause pas ta langue.

L'autre part d'un fou rire et disparaît vers le service des Contributions avec la note remise par Nini à l'intention de son amie Mademoiselle de Meckey.

— Ils sont insolents ces indigènes, dit Nini à ses deux camarades blancs qu'elle voudrait pouvoir prendre à témoin. Mais ils demeurent silencieux, la tête plongée dans leurs papiers.

Le planton Mamadou n'est pas un méchant garçon, mais il est rancunier comme les gens de sa race. Autrefois il était très poli et déférent à l'égard de Nini. Il pensait que Noirs et Mulâtres sont des cousins qui se devaient amitié et assistance en cas de besoin. Il pensait que respecter Nini était respecter sa race aux yeux des deux Blancs de France. Mais Nini s'était trompée sur le sens profond de cette attitude qui était apparemment de soumission. Elle a entendu traiter Mamadou exactement comme Bakary, son boy noir de la maison. Alors Mamadou a réfléchi et a changé de manière. Maintenant son parti en était pris : Pour lui Nini était moins respectable que n'importe quelle Blanche et que n'importe quelle Noire.

La réponse apportée par le planton disait :

Chère amie,

Je suis enchantée d'aller jouer avec MM. Martineau et Perrin dont je brûle de faire la connaissance intime. Nous en causerons. A ce soir donc.

Ta Madou.

**

Le soir, après cinq heures, sur la route du court de tennis, Nini et Madou marchent fièrement vers la pointe Nord, en béret et chaussures plates, raquette sous le bras. Elles contrastent par la teinte de leur peau : Nini est presque blanche, Madou presque noire.

La rue André-Lebon est très animée à cette heure.

Par petits groupes les femmes noires déambulent avec nonchalance en faisant langoureusement trainer leurs voix et leurs

savates. Les unes vont à Lodo, les autres à Sinedoné. Une poudre rose improvisée, mélange de parfum et de brique concassée, enduit leurs figures grosses et plates. Des hommes en boubous passent aussi, qui parlent politique.

Au Sénégal la politique est le point de départ et l'arrivée de toute conversation.

Quelques jeunes gens en complets mode passent aussi : des élèves du Lycée Faidherbe ou des fonctionnaires qui reviennent du travail.

Dans ce petit brouhaha de la rue les voix fluettes de Nini et de Madou se distinguent aisément.

— Ils sont charmants ! M. Perrin semble surtout s'intéresser à toi. C'est lui qui m'a dit : « Vous pourrez venir avec votre amie. »

— Ah ! Il s'intéresse donc tant à moi ?

— Je pense que oui ; et puis de vrais « types » tous deux, très bien éduqués.

— Tu vois que nous n'avons pas perdu notre temps à attendre ; c'est une chance.

— Oui une vraie chance.

— M. Martineau m'a l'air de bien jouer le tennis. Il t'a un corps et des bras... Un beau « type » vraiment.

— Et M. Perrin donc ! Chaque fois que je le vois à ton bureau, je ne puis m'empêcher de l'admirer. Ce qu'il a l'air spirituel et charmant.

Nini allait répondre quand brusquement elle s'arrête et se retourne. Une négresse, en passant, vient de la bousculer. Nini la contemple avec mépris, avec haine et l'apostrophe :

— Dis donc, la « djiguène », tu ne peux pas faire attention.

Comme la bonne femme continue son chemin sans s'émouvoir, Nini grommelle :

— Qu'elles sont bêtes ; aucune éducation.

Petit incident de la rue qui arrive tous les jours ; mais la moindre maladresse commise par un Noir passe pour un scandale aux yeux des Mulâtresses de Saint-Louis. On voit que Nini et Madou, quoi qu'elles disent, n'ont jamais été à Paris où il arrive souvent qu'on se heurte à un passant poitrine contre poitrine.

L'incident est vite oublié et la conversation reprend, hâletante et entrecoupée maintenant que leur allure est devenue plus vive. De temps en temps elles courent pour ne pas arriver en retard : il ne faut pas trop faire attendre MM. Martineau et Perrin.

Bientôt elles arrivent dans le quartier indigène. Là les Noirs règnent en maîtres. Ils emplissent les balcons, les cours de mai-

sons, entrent dans les boutiques, s'interpellent. De petits bambins noirs se promènent dans la rue, ventre en l'air. Des jeunes filles au teint de cuivre, belles sous la perruque de laine bleue — nouvelle mode — se promènent en boubous de soie, un bâton blanc entre les dents. Quelques-unes d'entre elles sont de vraies mulâtresses, non conformistes, qui ont reçu une éducation voloffe et qui vivent à l'indigène. Aussi admirez avec quel dédain elles regardent passer Nini et Madou qui ont l'air d'avoir renié leur milieu et leur origine. Tout est relatif... Devant les portes des maisons, des vieillards sont assis et devisent sagement. Les femmes noires qui passent fléchissent un genou pour les saluer : ils sont vénérables.

Voici Hount, le village sableux où l'on rencontre des baraques et des cases comme à Guet-Ndar et à Ndar-Toute.

Dès qu'elles aperçoivent Martineau et Perrin, elles se mettent à courir avec des gaités bruyantes. On dirait des amantes de longue date. Elles abordent les deux Blancs sans réserve, puis commencent à s'excuser en haletant et roulant des yeux mobiles, sans s'écouter :

— Vous savez, on a couru pour ne pas arriver en retard ; seulement vous êtes partis bien avant et naturellement...

— Nous avons dû faire un crochet jusqu'à la maison pour prendre nos manteaux...

Et patati et patata...

— Dépêchons-nous de commencer, dit Nini, pour avoir le temps de faire une partie décisive. Je choisis M. Martineau comme partenaire.

— Excellent choix, ajoute Perrin.

Elles enlèvent leurs petits manteaux couleur marron et se mettent à l'aise. Madou avise un bambin noir : « *hékaye fi* » (hé, viens ici).

— Tu parles volof ? s'étonne Nini.

— Penses-tu ! C'est peut-être la seule phrase que je connaisse de cette langue.

L'enfant interpellé arrive.

— Pour ramasser les balles ? dit-il.

— Oui, et surtout, sois sage.

L'enfant rit et montre des dents blanches. Il y a dix francs au moins à gagner.

Martineau et Perrin sont à leur place. Les demoiselles arrivent ; Nini manie sa raquette pour exercer son poignet.

Play !... Le jeu commence.

Tipp !... la balle s'en va. Tipp !... elle revient, tombe et rebondit. Un éclat de rire souligne ce coup de poignet vraiment adroit. Madou rate la plupart du temps parce qu'elle veut jouer

d'une manière trop comme il faut. Son partenaire, M. Perrin, qui est un fervent du tennis et qui aime le jeu sérieux et méthodique, finit par trouver que Mlle de Meckey choisit mal l'occasion de faire parade de ses gestes gracieux.

Nini est plus raisonnable ; elle joue d'une manière classique.

Six heures du soir. En février la nuit commence à cette heure. Le crépuscule rampe sur les maisons, couvre la place.

— Dommage, dit Nini, que la nuit arrive si tôt ; la partie n'a pas été décisive à mon gré.

A la mosquée voisine un chœur strident et prolongé éclate qui assourdit les quatre joueurs. C'est le chant des muezzins annonçant l'heure de la prière.

Nini et Madou partent d'un rire nerveux. Est-il possible de crier d'une manière si incongrue !

Les muezzins terminent leur invocation : « Allahou akoubar ; allahou akoubar... »

Oui Dieu est grand... Un silence profond succède à cette invocation et les deux Blancs manquent d'esquisser un signe de croix. C'est qu'en cette minute solennelle le Dieu chrétien semble se confondre avec le Dieu musulman. Tous deux, en effet, sont entourés du même mystère qui inspire les doux accents de l'orgue et fait hurler les muezzins au sommet prestigieux des minarets.

« Allahou akoubar... »

Un autre muezzin commence l'invocation. L'ombre devient de plus en plus épaisse. Des silhouettes noires défilent, silencieuses, devant les quatre joueurs, et s'engagent dans la mosquée.

Dieu est vraiment grand. Tout ici l'atteste : la solennité de l'heure, le silence qui pèse alentour et la ferveur mystique des fidèles.

Maintenant les demoiselles ont repris haleine, endossé leurs petits manteaux couleur marron. Le petit noir a reçu quinze francs malgré les protestations de Madou qui trouve le pourboire un peu exagéré ; il est parti joyeux, en étreignant son petit avoir.

— Rentrons, dit Nini. Grand-mère doit être inquiète de ne pas me voir à cette heure.

Madou, qui ne veut pas paraître moins surveillée que son amie, réplique :

— Je serais heureuse si je n'avais qu'une grand-mère à calmer lorsqu'elle s'emporterait pour une rentrée tardive à la maison. Mais un papa c'est autre chose et le mien est si à cheval sur les questions de principe.

Perrin donne le change, ces sortes d'excuses bourgeoises ne l'intéressant pas :

— Oui, dit-il, ces demoiselles rivalisent d'adresse et de savoir-faire. J'ai admiré vos coups de poignet, miss Madou, et le calme avec lequel vous jouez, miss Nini.

« Miss... » On les appelait « Miss ». C'est charmant. Elles protestent pudiquement comme cela se doit :

— Oh ! sans doute M. Perrin se moque...

— Mais pas du tout, je vous assure...

— Je partage entièrement l'avis de Perrin, dit Martineau.

C'est charmant.

Et la nuit devient de plus en plus noire. Avec elle montent certains instincts qu'on dit sauvages.

D'un compliment bien tourné qui charme et envoûte à un enlacement, il n'y a qu'un pas. Et les deux couples cheminent, bras dessus bras dessous, dans la nuit complice. Que penseront papa et grand-mère ? Autre chose est une question de principe, autre chose la manière de la résoudre.

Ils chantent sans être saouls, mais grisés par l'air frais du soir et la liberté d'aller en amoureux, sans crainte qu'on leur dresse procès-verbal pour attentat à la pudeur. Des Noirs les rencontrant s'arrêtent pour les regarder un moment, secouent leur tête en signe de pitié, puis s'en vont.

La rue est aussi animée que tout à l'heure. Les boutiques sont achalandées. La galeté et la jovialité nègres éclatent dans ce quartier de Lodo réputé pour son animation et ses belles filles. Quelques jeunes gens noirs en tenue du soir, turban enroulé sur le crâne, babouches aux pieds, s'en vont par le trottoir en frôlant les murailles.

Nous irons en amoureux...

Nini et Madou songent que leurs camarades, les autres mulâtresses, seraient jalouses de les voir en compagnie de ces Blancs de valeur et de bonne situation. Aussi chantent-elles assez fort pour attirer l'attention de tout le monde.

Nous irons en amoureux

Nous bercer sur les flots bleus...

Les Blancs ajoutent : Madou ! Madou ! ou Nini ! Nini !

C'est charmant.

Mais voici qu'il faut se séparer. Les deux hommes offrent de reconduire l'un Madou, l'autre Nini :

— Bonsoir M. Perrin, bonsoir Madou, à demain n'est-ce pas ? Serrements de mains et trémoussements. Puis les deux couples se séparent deux à deux. Nini et Martineau passent à droite et s'engagent dans une ruelle étroite presque déserte à cette heure.

La maison de Nini est située au bord du Petit-Bras du fleuve à Saint-Louis-du-Sénégal. Elle fait partie d'un groupement de masures toutes vieilles, toutes lézardées, qui se tiennent, s'appuient les unes aux autres dans un suprême élan de solidarité. Rien ne l'embellit plus depuis cinquante ans. Elle a pris le ton gris de toutes ces maisons de Saint-Louis qui s'effritent, se désagrègent dans une hautaine vieillesse. Vue dans la nuit elle semble morte. Les lumières, camouflées par un système de stores en nattes du pays, n'ont même pas la force de filtrer à travers les persiennes constamment fermées. Malgré sa jeunesse et sa bonne volonté Nini n'a pas réussi à mettre de la vie dans ce repaire plein de souvenirs et de vétusté où l'on trouve, sous une épaisse couche de poussière, des fauteuils modèle 1800, de petites tables garnies de velours, des chaises mutilées, des armoires en ruine.

Devant la maison, Martineau veut prendre congé de la mulâtresse, mais elle propose :

— Je tiens à vous présenter à grand-mère et tante.

Le Blanc s'excuse, Nini insiste, supplie :

— Me faites pas ça, dit-elle, c'est pour moi un grand plaisir et la meilleure façon de leur expliquer pourquoi je rentre si tard.

Martineau est donc obligé de se laisser faire.

La porte d'entrée grince livrant passage aux deux amis. La cour est sombre et humide. Le boy noir, qui a entendu crier la porte, accourt pour donner la lumière. Ils montent l'escalier, un escalier branlant, et ils s'engagent dans une véranda couverte. Les deux vieilles dames en deuil sont là, causant à voix basse de choses d'église et du bon vieux temps.

— Bonsoir grand-mère, Bonsoir tante. Je vous présente M. Martineau, mon camarade de bureau.

L'une et l'autre se redresse malgré l'âge et les rhumatismes. Martineau s'avance, s'incline et leur serre courtoisement la main.

— Il y a longtemps que Virginie nous a parlé de vous, Monsieur, et nous sommes heureuses de faire votre connaissance, dit la vieille Hélène. La tante Hortense approuve de la tête et sourit le plus gentiment qu'elle peut.

De la véranda on passe au salon, mais Martineau manifeste déjà l'envie de se retirer. Nini le retient et, caressante :

— Non, dit-elle, on n'a pas idée, asseyez-vous, même un instant.

Puis elle appelle : « Bakary ».

Le boy noir accourt. Entre temps la grand-mère et la tante ont quitté la véranda pour rejoindre les jeunes gens au salon.

Il y a là un petit garçon, noir cent pour cent, deux vieilles mulâtresses noires à moitié, une jeune fille blanche aux quatre cinquièmes et un Blanc authentique. Cela fait un tableau des plus pittoresques et des plus touchants.

Martineau fait errer son regard sur le décor du salon. Il y a une profusion de choses brillantes et multicolores, disposées avec goût mais de tons criards. Des meubles, qu'on ne fabrique plus depuis le siècle dernier, sont tenus dans une propreté méticuleuse : un buffet, une desserte sur laquelle se tient debout une statuette de bronze, vague déesse de la beauté ; une table à ailettes chargée de menus objets brillants et que domine un portrait de Nini ; dans un coin, un piano, le piano de la famille, vieux, dit la grand-mère Hélène, de cinquante ans. Un divan rouge écarlate, « large et profond comme un tombeau », occupe une partie du salon située entre deux portes qui donnent accès dans des chambres à coucher. Il est surplombé par une sorte de dais ornés de grosses pommes dorées où s'attache une tenture de velours à plis nombreux et parallèles, de même couleur que le divan. Sur le parquet ciré et brillant, gisent des peaux de panthère ouvragées, des coussins rembourrés, rouges et noirs, et quatre pouffes de couleurs différentes. Entre les fauteuils se trouvent de petites tables d'apéritif de modèle récent ornées de napperons minuscules à dessins arabes. Tout cela brille sous la lumière électrique qui tombe d'un lustre. De grands tableaux, représentant des natures mortes et diverses scènes de la vie bourgeoise, sont accrochés aux murs dans des cadres dorés. Ça et là, aux meilleures places, se distinguent les photos de famille, agrandies, exposées comme les témoins éloquents d'une gloire ancienne.

Voyant que Nini s'apprête à servir quelque chose, Martineau se lève brusquement pour s'en aller. La mulâtresse s'indigne plaisamment.

— Non, quand même...

La grand-mère et la tante viennent à la rescousse. Rien à faire, Martineau est pressé.

— Non, je m'excuse mais je mange en « popote » et risque de me faire trop attendre.

Il consulte furtivement sa montre puis s'avance vers les deux vieilles dames. Il faut se décider à le laisser partir.

Martineau sort, Nini l'accompagne jusque dans la rue sans cesser de protester et de se plaindre.

— Ce n'est pas gentil, vous savez...

Dehors ils restent un moment pour s'entretenir de choses plus ou moins banales. Puis le Blanc s'éloigne tandis que Nini lui envoie de la main un baiser dans l'ombre.

Ce soir-là, à table, on ne parle que de la visite de Martineau. Nini semble avoir remporté une victoire. Jamais peut-être, durant leur jeunesse ardente et folle, grand-mère Hélène et tante Hortense n'étaient arrivées à séduire un Blanc si comme il faut et si bien élevé.

Martineau se dépêche de rentrer songeant que peut-être son ami Perrin l'attend pour le dîner. Chemin faisant il réfléchit sur la rapidité avec laquelle les événements se sont précipités depuis le lever du soleil. Hier seulement il considérait cette Nini comme une petite dactylo turbulente et un peu fantasque, dont il aimait à savourer l'humeur changeante et dont les propos souvent contradictoires le divertissaient. Aujourd'hui il venait de jouer avec elle et la fatalité l'avait conduit jusque dans sa maison. Martineau se sentait gêné par l'idée qu'il avait peut-être agi avec quelque légèreté. Il y avait à Saint-Louis tant de préjugés du côté européen comme du côté nègre. Pourtant en raisonnant avec lui-même il finit par se convaincre qu'un célibataire venu de la Métropole et qui manquait absolument de distractions avait bel et bien le droit de sacrifier un peu de sa dignité pour son bonheur.

Il en est à ces réflexions quand il arrive devant le petit pavillon très modeste que lui et Perrin occupent près du Grand-Bras. Son ami qui l'attendait se réjouit de le revoir.

— Te voilà, dit-il, bougrement en retard. Que s'est-il donc passé avec la charmante Nini ? Une touche ?

— Penses-tu. Une corvée plutôt. Ah ! qu'est-ce que j'ai comme appétit ce soir ! C'est peut-être un effet de cette randonnée folle. Si l'on se mettait à table.

Ils se mettent à table et le cuisinier noir se présente pour servir.

— Ah ! la belle aventure, s'écrie Perrin, en versant une louche de soupe dans son assiette.

— Oui vraiment la belle aventure, réplique Martineau. Et les aveux commencent.

— Au fait pourquoi es-tu resté si longtemps chez la sympathique Nini ?

— Il m'a fallu la raccompagner jusque chez elle et y subir l'ennui d'une présentation du type classique, dans un cadre fort exotique.

Et Martineau se met à raconter comment cela s'était passé. Il fait le portrait des deux vieilles mulâtresses en deuil. Il parle du salon qui réalise, d'après lui, le juste milieu entre le goût esthétique du Blanc et celui du Noir : amour de l'ordre, du beau ; propreté, d'une part ; luxe effréné, goût des couleurs et du clinquant, d'autre part.

Puis c'est le tour de Perrin.

— Quant à moi, dit-il, je n'ai pas eu l'honneur d'une présentation aux parents de Madou. Elle s'est gardée d'insister et ma foi cela m'a permis de rentrer plus tôt que toi.

— Il se peut, dit Martineau, que Madou ait raison de craindre la sévérité de son père. Quant à Nini elle a certainement exagéré ; sa blancheur semble lui conférer un ascendant très net sur sa grand-mère et sa tante, et je doute fort qu'elles osent lui faire la moindre observation.

Le cuisinier apporte un plat de poisson.

— La belle aventure quand même, reprend Perrin. On fait un chemin rapide avec les mulâtresses. Cela se passe un peu comme au cinéma où l'action et le dénouement se précipitent.

— Au fait que penses-tu de notre conduite ? demande Martineau, scrupuleux. Bonne ou mauvaise ? Comment allons-nous être jugés par l'opinion européenne ? Cela me tracasse, tu sais.

— Fi de l'opinion, s'emporte Perrin, on s'en moque. Chacun prend son bonheur où il le trouve.

— C'est exactement mon avis. Mais que fais-tu du prestige de la race ? Tu as l'air de traiter les choses par-dessus la jambe.

— On verra bien, s'il y a moyen de concilier les deux. Le cuisinier sert le plat de viande, puis le plat de légumes.

— Vous pouvez partir Magatte, dit Martineau.

Les deux Blancs n'ignorent pas que leur cuisinier, comme tout jeune homme noir qui travaille et peut donner de l'argent, a sa belle Fatou, fille brune, timide et voluptueuse, qui l'attend chaque nuit quelque part dans le quartier de Sinedoné, de Lodo ou de Ndar-Toute ; et ils ne le gardent jamais après huit heures.

Magatte parti la conversation reprend, toujours sur le même thème mais avec une petite variante.

— Avoue que tu tombes bien Perrin. Madou m'a l'air d'une fille lascive, et d'ailleurs elle a des appâts qui plaident favorablement en sa faveur : un train arrière, une poitrine... et avec ça remuante et volontaire.

— Hé ! tu n'as pas à te plaindre mon vieux, tu as l'avantage de tomber sur une fille presque blanche.

— Heu ! Blanche... la blancheur importe peu en l'occurrence ; une négresse c'est une négresse, on n'en saurait faire une blanche... Et quand on veut flirter on aimerait tomber sur une môme qui soit bien f... N'as-tu pas remarqué, d'autre part, que malgré une apparente vigueur le corps de Nini donne une impression de malaise et de fragilité ?

— On pourrait en dire autant de toutes les mulâtresses qui ne sont pas fortement teintées de sang noir.

..

Chez Nini le dîner vient de se terminer et Bakary, le boy noir, ramasse la vaisselle. La grand-mère et la tante ont regagné leur chambre en gémissant de vieillesse et de courbature. Nini est dans le salon. Assise sur le divan, l'air pensive, elle semble regarder sans rien voir. Autour d'elle se trouvent des volumes aux titres incendiaires et significatifs, entre autres : *Deux nuits de volupté*, *l'Amant d'une nuit* et *la Muse Gauloise* où Marot, Ronsard, Verlaine et tant d'autres rivalisent de débauche et de cynisme. Mais Nini rêve au lieu de lire. Tantôt sa petite figure s'anime d'un sourire éphémère ; tantôt elle devient grave : c'est quand une ombre de doute effleure son âme.

Nini connaît déjà le doute. Son expérience précoce lui a enseigné que rien n'est certain en amour.

On voudrait pouvoir, n'est-ce pas Nini, se persuader qu'on aime sincèrement et pour la première fois ? Hélas, tout un passé n'est-il pas là pour le démentir ? C'est à l'âge de quinze ans que tu aimas un petit caporal. Ah ! oui, celui-là tu l'as aimé sincèrement. Tu sortais du couvent avec un tas de préjugés et une parfaite ignorance des choses impures. Alors le petit caporal t'a séduite et peu après il est parti sans retour.

Maintenant tu as vingt-deux ans et tu ne peux plus aimer. Tu as accumulé déceptions sur déceptions. Ce n'est pas ta faute à vrai dire, si ta bonne volonté n'a jamais été récompensée par une liaison sérieuse.

Nini ouvre « La Muse Gauloise » et se met à lire. Peu à peu la volupté monte en elle comme un fleuve d'oubli. Ses yeux se dilatent et brillent ; ses paupières battent frénétiquement. Un moment d'euphorie la traverse. Elle se lève, étend les bras et bâille longuement, très longuement. Puis elle regagne sa petite chambre aménagée en boudoir où des coussins moelleux jonchent le parquet. Voyant qu'elle a oublié quelque chose, elle revient dans le salon, prend les livres, ouvre le buffet et en sort une bouteille de porto. Coup sur coup elle avale trois petits verres. Une tendresse infinie baigne alors tout son être. Elle devient amoureuse et lascive. Hélas ! elle n'a aucun partenaire pour répondre à ses élans généreux. Autour d'elle tout est poésie et mouvement : la chambre, le divan, les tableaux tour-

ment comme en rêve. Doucement elle s'étend sur le divan, ferme les yeux, lâche le livre et appelle à elle, en imagination, des scènes d'amour passées où elle avait joui au maximum.

Le lendemain de cette petite soirée d'orgie organisée sans témoin Nini arrive au bureau la figure pâle et les yeux cernés.

— Vous avez l'air bien fatiguée ce matin, Mademoiselle Nini, lui dit Martineau qui, ayant vécu à Paris et connaissant l'effet des nuits de « bringue » ne peut se tromper sur la nature du surmenage dont il observe les signes chez la mulâtresse.

— Oui, je suis très fatiguée ce matin. J'ai la sale habitude de lire pendant presque toute la nuit, ce qui me cause de longues insomnies.

— Très dangereux Mademoiselle ; vous minez ainsi votre santé. Les longues veilles sont nuisibles à la beauté des jeunes personnes.

— Grand-mère ne cesse de me le répéter. Mais c'est plus fort que moi. Le goût de l'étude domine mon existence. On croyait me l'enlever en me faisant quitter le collège dès la classe de seconde ; on n'a fait que l'exaspérer. Je suis plus amoureuse des livres que des hommes.

Nini accompagne cette dernière phrase d'un large sourire en regardant Martineau.

— En somme, questionne Perrin, quels ouvrages lisez-vous ? Car il y en a de bons et de mauvais...

— Je lis de tout. Mais je raffole surtout des néo-classiques et de certains ouvrages de Boileau, principalement « l'Art Poétique ».

— Excellent livre de chevet, dit ironiquement Martineau qui est toujours penché sur ses papiers.

— J'aime aussi Racine et je sais réciter deux à trois cents vers de lui. Corneille me paraît au contraire bien raide avec son école de grandeur d'âme.

— Que pensez-vous de Voiture et de Saint-Amant ? Vous plaisent-ils ?

— Oh ! énormément, ils m'enchantent.

— Avez-vous lu Dante et Machiavel ?

— Oui Dante, le révolutionnaire du parti des Girondins. Quelle éloquence !

— Machiavel ?

— Lui aussi il est terrible, il a un art qui lui est personnel.

— Je vois, Mademoiselle, que vous connaissez bien vos classiques. Je m'étonne seulement que vous les préférerez aux romantiques qui ont cependant leurs chantres de la vertu, de la nature, de l'amour.

— Oh ! mais j'aime aussi les romantiques, j'en raffole.

— Ah !

— Oui, Montesquieu m'a fait pleurer plus d'une fois. Quel lyrisme. Il me plaît surtout parce qu'il est le poète de l'amour.

A ce moment quelqu'un heurte à la porte.

— Entrez, dit Martineau.

On voit entrer un noir très élégant et correctement vêtu qui, après s'être incliné, déclare : « N'Diaye Matar des Travaux Publics. Monsieur, je viens vous soumettre un plan d'exécution établi d'après le projet de travaux que vous nous avez envoyé la semaine dernière. »

Martineau se lève, lui serre la main et le fait asseoir. Puis le Blanc et le Noir examinent le plan. Nini voit cela d'un mauvais œil. Elle fait de la tête un signe d'intelligence à Perrin et rit sous cape. Ensuite elle tire sa machine et commence à taper avec frénésie.

La porte du fond s'ouvre brusquement. Voici le patron. Il est rouge comme une tomate.

— Il était temps Mademoiselle Maerle, dit-il. Depuis une demi-heure que vous êtes là vous n'avez travaillé qu'avec la langue. Je vous rappelle que vous n'êtes pas ici pour faire la causerie. Et n'oubliez pas surtout qu'il est facile d'y remédier. Tenez-vous le pour dit.

Le patron, qui est sévère avec la mulâtresse, ne manque jamais une occasion de lui faire des observations méritées, sur un ton de mépris significatif.

Nini, honteuse d'avoir été grondée en présence du Noir, regarde Perrin d'un air pitoyable et fait une grimace incompréhensible et grotesque qui veut rire et pleurer à la fois.

Le Monsieur des Travaux Publics a fini de palabrer avec le Blanc. Ils sont tombés d'accord sur tous les points et le plan d'exécution correspond bien au projet de travaux sommaires établi par le bureau des « Entreprises Fluviales ».

Le Noir serre la main à Martineau et sort après avoir dit poliment : « Au revoir Mademoiselle, au revoir Monsieur » à Nini et à Perrin.

Aussitôt la mulâtresse cesse de taper et, vite, elle donne son impression sur le Noir prétendu comptable des Travaux Publics. Vite car le patron peut surgir de nouveau et dire des choses plus désagréables.

— Vous avez vu comme ce Noir sait faire l'important et sur quel ton doctoral il s'est présenté ? Ils sont tous pareils ; dès qu'ils savent « quelques bribes de français, il deviennent insupportables ».

— Voyons, Mademoiselle, temporez Martineau, soyez juste. Il me semble que ce Noir est comme il faut.

— Ah ! comme il faut... Vous pouvez le dire. Ils n'ont que le vernis. Aucune éducation. Tenez, je vais vous raconter une petite histoire qui vous convaincra.

Et vite elle se met à raconter la petite histoire.

C'était pendant une soirée donnée au Conseil Général. Un « nègre » s'était présenté pour danser avec elle ; « un nègre qui brillait dans son complet smoking revers soie ». Elle avait refusé catégoriquement. Le lendemain qu'est-ce qu'elle avait vu ? « Le même nègre en haillons, tout sale, tout pareil à un forgeron dans son atelier ».

— Et après cela vous me direz encore qu'ils sont éduqués ? ajoute Nini. Martineau hoche la tête et se penche de nouveau sur ses papiers. Il commence à être profondément dégoûté de cette mulâtresse.

Nini publie qu'elle a compté parmi ses amants un mécanicien-électricien blanc qui venait parfois la chercher en combinaison des moins propres et des moins élégantes. Elle ignore, au surplus, que le fait de porter un costume de travail assez sale après avoir endossé un smoking pendant une soirée, n'a rien à voir avec l'éducation.

Perrin, qui sait taquiner la mulâtresse, l'interroge à son tour :

— Dites-moi Mademoiselle Nini, si un Noir venait demander votre main l'accepteriez-vous ?

Nini sursaute.

— Vous me faites une injure Monsieur Perrin, dit-elle. Moi accepter un nègre ?

Puis elle recommence à taper bruyamment pour ne pas attirer l'attention du patron.

— Vous avez tort, dit simplement Perrin. Je connais des noirs qui ont beaucoup de mérite, qui sont instruits, qui ont une bonne situation : des docteurs, des avocats, des officiers...

— Je ne dis pas non, mais fouillez-les et vous trouverez toujours en eux ce fonds d'atavisme qui les empêche de s'assimiler complètement les choses de la civilisation.

— Il y en a pourtant qui sont mariés avec des blanches authentiques et qui font preuve des mêmes qualités qu'un mari blanc. Au fait que pensez-vous de ces unions mixtes ?

— Je trouve qu'elles sont stupides, écœurantes même.

— Vraiment ?

— Oui, stupides et écœurantes ? Et je ne vous le cache pas : chaque fois qu'il m'a été donné de rencontrer un couple de noir et de blanche mon sang n'a fait qu'un tour.

— En effet, explique Martineau, il y a certaines choses qui rappellent notre origine ou qui y touchent et dont la vue nous cause un sentiment pénible ».

Nini ne comprend pas.

— Ouf, sans doute, dit-elle ; moi je suis logique : mon avis est que les blancs se marient avec les blanches, les nègres avec les négresses.

— Vous avez raison, mademoiselle, lance Perrin. Pas de café au lait ».

Pas de café au lait :

Nini qui oublie qu'elle est mulâtresse n'est pas froissée par ce propos. Elle fait faire un demi-tour à sa machine et recommence à taper de plus belle.

Il est vrai que Nini est « café au lait » presque blanc, un « café au lait » dans lequel le café a été nettement absorbé, assimilé par le lait. Un miracle de la nature a voulu qu'elle soit blonde avec des yeux bleus, signe évident de son appartenance à la race supérieure des Nordiques. Elle aime à le dire à qui veut l'entendre : ses yeux et son nom de famille la placent quelque part sur la carte du monde, quelque part qui est plus près du pôle que de l'Equateur.

Pourtant trois choses la rattachent malgré elle à ce sol d'Afrique qu'elle renie de toutes ses forces : d'abord son petit nez écrasé aux narines largement ouvertes ; ensuite ses lèvres fortes et gourmandes ; enfin cette démarche féline qu'elle tâche de corriger dans un perpétuel raidissement.

*
**

Saint-Louis est la capitale des mulâtresses, leur univers fermé d'où elles entrevoient la belle et douce France. La belle et douce France, objet de soupirs énamourés, patrie perdue.

A Saint-Louis l'élément mulâtre se distingue nettement de l'élément noir. On dirait les immigrants d'une race d'aristocrates déchus vivant dans un perpétuel effort pour en imposer à leur entourage, les Nègres.

Entre mulâtres mêmes il y a des cloisonnements étanches. Ils se distinguent entre eux non seulement par des titres de noblesse authentique ou fausse mais encore et surtout par la teinte de leur peau et un nom de famille devenu célèbre grâce à l'aïeul blanc qui a été magistrat, officier ou grand négociant.

Mais la volonté de ségrégation la plus nette se remarque chez les mulâtresses qui se divisent en trois grandes classes.

Il y a les mulâtresses de première classe qui sont presque blan-

ches et incapables de se prendre pour des métisses. Leurs plus grands soucis, leurs raisons d'être est de ressembler aux « Toubabou-Guetch » (1). Elles ont un intérieur dont elles exagèrent le confort et la tenue. Elles se croient souvent des filles de famille « plus éduquées que beaucoup de blanches qui s'expatrient » (sic).

Les mulâtresses de seconde classe sont plus basanées mais non moins prétentieuses que les premières. Elles sentent que celles-ci ont vis-à-vis d'elles un certain complexe de supériorité que ne justifie bien souvent qu'une légère nuance dans la couleur comparée de leur épiderme. Aussi nourrissent-elles à l'égard des mulâtresses de première classe un ressentiment très fort qui n'attend qu'une occasion pour se traduire en actes.

Les mulâtresses de première et de seconde classe relèguent dans le même mépris les Noirs et les Mulâtres. Parmi ces derniers se trouvent cependant des types aussi blancs qu'elles, des frères, des cousins, des hommes ayant une instruction et une situation qui en imposent. Mais ce n'est pas tout cela qu'il faut à leur orgueil insensé ; ce qu'il faut à ces deux catégories de mulâtresses c'est un homme blanc et rien que cela.

Les mulâtresses de troisième classe occupent le dernier échelon de cette hiérarchie. La position sociale de leurs parents et la teinte foncée de leur peau sont incompatibles avec la vie entièrement à l'européenne. Aussi vivent-elles entre les deux milieux et les deux conceptions qui marquent le clan blanc et le clan noir.

En marge de ces trois catégories, il faut placer certaines mulâtresses de toute teintes échappées du troupeau, qui ont fait piquer au noir leur lèvre inférieure, tout comme les négresses noires, tresser leurs cheveux à l'indigène, et qui mordent avec dignité, en pleine rue, l'habituel « sotiou », morceau de bâton tendre qui rend les dents éclatantes de blancheur.

C'est un spectacle, un panorama séduisant d'espèces et de sous-espèces, de couleurs épidermiques, de toilettes, de grâces diverses ; un monde hétéroclite dominé par des antagonismes latents et des rancunes sans cause.

Le sort des mulâtresses de première et de seconde classe est plus digne d'attirer l'attention du psychiatre. Elles ont grandi dans l'idée qu'autrefois tous les Noirs de Saint-Louis étaient leurs esclaves ; que malgré la pseudo-abolition de l'esclavage et les efforts de la Démocratie qui voudrait le nivellement des races et des classes, il est impossible qu'elles descendent jusqu'à considérer les Noirs comme des égaux. Les vieilles grand-mères et les

(1) Toubabou Guetch : Blanc de France.

vieilles tantes qui représentent l'ordre ancien montent la garde. Conservatrices farouches en matière religieuse ou sociale, elles tiennent à conduire au bon port leurs petites filles, les Nini, les Madou et les Nénettes.

Aussi les mulâtresses de Saint-Louis ont-elles l'air de détonner dans un milieu où Blancs et Noirs authentiques vivent normalement, sans heurt et sans bruit, chacun dans le cadre qui répond à ses mœurs.

Elles savent peu des choses de la vie bourgeoise, autrement dit de la bienséance, mais elles sont à cheval sur ce peu : une maladresse commise par un noir leur arrache des cris d'horreur.

Une expression qui leur est familière et chère est : « ceci a de l'allure » :

— Ce chapeau a de l'allure ; ...ce pull (pull-over) a de l'allure ; ...ce manteau a de l'allure...

Elles sont en perpétuelle lutte avec le soleil et la nature de leur pays qui poussent à la lassitude, à la mélancolie plutôt qu'aux gaietés et aux allures compassées ; un trait dominant de leur humeur est une effervescence un peu simulée.

Il est étonnant de voir comme elles sont agiles et remuantes dans ce cadre d'Afrique si plein de mollesse.

Peu d'entre elles ont vu Paris ; mais toutes vous diront la féerie des Champs-Élysées, le charme du Trocadéro, les merveilles des Tuileries. Et quand la nostalgie les grise par trop fort, elles parlent de leur prochaine rentrée en France.

Surtout n'allez pas leur demander si elles parlent ouolof (la langue de leurs aïeux nègres). Elles ne comprennent que le français, — et peut-être l'anglais — car l'anglais est une langue de civilisé et il a de l'allure. Elles parlent d'ailleurs le français avec une vivacité et une couleur que leur envieraient les Parisiennes les plus intoxiquées. Elles sont à l'affût des tournures de langage frais émoulues de Paris. Elles les roulent entre leurs lèvres épaisses en y ajoutant bien malgré elles un certain parfum de gutturalité chaude et authentiquement nègre.

Ce que la nature n'a pas voulu faire, la poudre le réalise à la perfection. Quelle merveilleuse chose pour blanchir ! Les mulâtresses chargent leur figure et leur cou de cette poudre qui, chez l'eupéenne, était peut-être faite pour rehausser l'éclat de la blancheur naturelle.

Elles sont victimes, sans le savoir, de traitements humiliants de la part des européens auxquels elles s'accrochent. Ceux-ci les considèrent en effet, la plupart du temps, comme des créatures amusantes, fort divertissantes et n'appartenant en propre à aucun milieu, — nègre ou européen —, à travers lequel on peut et doit les respecter. Pour elles tout est gentil, venant du Blanc :

mimer une claque, un coup de pied, — sans heureusement les donner, — tout cela c'est gentil, c'est de la plaisanterie ; c'est ainsi que le Blanc manifeste sa gaité et sa sympathie à celle qu'il aime, à celle avec qui il est vraiment familier.

Devant des plaisanteries de ce genre qui sont d'un goût doux, les mulâtresses roucoulent, heureuses et pâmées. Le regard mélancolique et caressant d'un Nègre serait au contraire pour elles une expression indécente de son animalité.

Perrin est moins intellectuel et moins rêveur que son ami et collègue Martineau. Il ne prend jamais au sérieux les propos oiseux et les attitudes théâtrales de Nini. Il aime à la taquiner et à la faire parler comme un perroquet, à l'inciter à dire des énormités ou simplement des choses ridicules.

*
**

Février, mars, avril... Les jours ont succédé aux jours sans apporter rien de vraiment neuf à l'existence de Nini la mulâtresse. C'est toujours la même inquiétude qui préside à cette dépense d'activité stérile de ses nerfs et de ses muscles ; le même désespoir qui la pousse, la nuit quand elle est seule, aux orgies perpétrées avec un double d'elle-même aux suavités que lui procure son imagination féconde.

Rien de neuf non plus aux « Entreprises Fluviales » où le patron demeure toujours le même « type » sec et sévère, à cheval sur l'activité et le rendement de ses employés. Rien de neuf, rien de changé. De temps en temps arrive le Monsieur noir des Travaux Publics pour discuter avec Martineau un plan d'exécution. Et quand il se retire il inspire toujours à la brave Nini de solennelles réflexions.

Février, mars, avril... Le froid se fait sentir comme en décembre avec des variantes de journées chaudes dominées par un vent sec appelé « m'boyô » par les gens du pays. Les femmes noires des villages suburbains, qui apportent à la ville de Saint-Louis les denrées de toute nature qui lui manquent, grelottent le matin en traversant le pont Faidherbe. Le grand vent du Nord se lève le soir du côté de Gohou-M'Batj », prolongement des plaines mauritaniennes qui limitent par une série de dunes de sable mouvant les villages bâtis sur la Langue de Barbarie. Ce grand vent qui devient glacial sur le pont gonfle les vêtements amples des passants qui perdent leur habitude d'aller, nonchalants et rêveurs.

Mais Nini, elle, va au bureau en décolleté. On lui a parlé de ce qu'est le froid en France : de la neige, du verglas... Et puisqu'elle descend d'une race nordique ce petit froid de Saint-Louis

ne doit pas avoir d'effet sur elle. C'est tout au plus de la fraîcheur.

Février, mars, avril... La camaraderie des deux Blancs et des deux métisses évolue vers une liaison sérieuse. Presque tous les dimanches ils s'évadent tous quatre vers la campagne, laissant la ville noyée dans sa torpeur. Ils choisissent un des petits coins frais, sortes d'oasis minuscules qu'on rencontre parfois sur les bords du fleuve Sénégal. Là ils passent une agréable journée : déjeuner sur l'herbe, exercices de nudisme, courses et poursuites, enlacements et chutes ponctuées par des rires nerveux ; et puis lassitude et rêveries... Le soir ils rentrent, heureux et libérés...

A Saint-Louis leurs distractions se limitent au cinéma, au dancing et à quelques soirées passées dans l'intimité. Elles (ces soirées), se passent dans le petit pavillon qu'occupent Martineau et Perrin, au bord du Grand Bras du fleuve. Programme habituel : lunch, champagne, music-hall en chambre, photos de nu... et le reste.

Le soleil d'Afrique cause le cafard, qui engendre le spleen. Le spleen pousse à l'usage effréné de l'alcool et des stupéfiants, aux amours qui ne s'embarrassent pas d'un masque de convenance.

Les Blancs qui arrivent à la colonie, surtout lorsqu'ils sont célibataires, sont trop esseulés pour résister à certaines tentations. On ne peut pas leur faire grief d'oublier la mission civilisatrice de leur pays lorsqu'il se trouve constamment sur leur chemin de petites mulâtresses grassouillettes et pimpantes qui ne demandent qu'à se donner... à eux. La justice du commun, c'est-à-dire l'opinion publique, devrait absoudre de jeunes colons comme Martineau et Perrin dans les bras desquels deux filles sont venues tomber « bénévolement ».

Et pourtant la conduite des deux jeunes gens devient bientôt, à Saint-Louis, un nouveau sujet de causeries et de commentaires de toutes sortes. Presque partout, dans les salons de thé, au cours des invitations, leur exemple revient sans cesse sur le tapis. Les milieux blancs trouvent exagéré de s'afficher avec des « négresses » au mépris de tout principe de dignité coloniale. Les administratifs intransigeants qui ont le culte du prestige français s'en prennent à leur cocktail ou à leur whisky et boivent un ou deux coups de plus chaque soir pour noyer le chagrin que leur causent ces liaisons scandaleuses.

Perrin et Martineau, informés de cette attitude de réprobation blanche, s'indignent.

— De quoi se mêle-t-on ? Sommes-nous les premiers Français à avoir séduit des Ninis ? Nous avons même, je crois, marqué un

certain progrès sur ceux qui ne couchaient qu'avec des « fatous », black, noires, dont les Ninis que nous possédons actuellement sont issues. Si la France avait dû mettre à la porte d'ici tous les Blancs qui ont couché avec des négresses ou des métisses, nous n'aurions pas trouvé Nini et Madou qui somme toute sont un produit franco-nègre, il n'y a pas de doute.»

C'est Perrin qui parla ainsi et il était indigné.

Février, mars, avril... Malgré cette question de détail, qui nourrit des palabres sans fin, la vie des Européens de Saint-Louis demeure la même en surface. Les Blancs vivant à la colonie ont l'art d'étouffer les scandales. Ils savent donner et recevoir des coups dans la sérénité la plus absolue. Tous s'inclinent devant le principe que rien ne doit transpirer qui puisse amoindrir leur prestige de colonisateurs. Hélas ! il se commet tant de scandales qui éclatent aux yeux du Noir ! A moins d'être aveugle il ne peut ne pas les voir. Et souvent ce Noir qui est considéré comme un être sans cerveau et donc sans jugement observe, enregistre et se tait.

A l'occasion de Pâques qui approche, le « Cercle Civil » s'apprête à donner une soirée. Et depuis le premier jour du mois d'avril Nini et Madou font, elles aussi, leurs préparatifs. Jour et nuit elles ne parlent que de bal et de toilette.

— Et dire que mes chaussures ne sont pas encore arrivées, dit Nini ; je les ai pourtant commandées depuis le mois de février et encore par avion.

— Et ma robe donc, réplique Madou. Si je ne l'ai pas je ne paraîtrai pas au Cercle. Il est impossible de se présenter au Cercle dans une toilette qu'on a déjà portée au premier janvier.

— C'est évident.

Pâques tombe le vingt-deux avril, et toutes les mulâtresses l'attendent avec impatience. On voit se former dans les rues des groupes qui jasant et gazouillent comme des oiseaux à l'approche du beau temps.

— Avec qui irez-vous au bal ? Nous on y va avec Martineau et Perrin.

— Nous on y va avec Marchand et Bertin.

Puis les jours succèdent aux jours. Le train et l'avion finissent par apporter robes, chaussures, bas, ceintures, chapeaux...

**

C'est Pâques, c'est la fin de Carême. Jour radieux, plein de promesses et de consolations pour les gens pieux qui viennent d'observer avec austérité tous les commandements des l'église. Un soleil splendide s'est levé, aussi joyeux que les hommes et

les anges qui vont participer à la célébration de cette grande journée. Les cloches, revenues de Rome, carillonnent depuis le matin. On dirait que dans l'air flottent des souvenirs d'histoire sainte, de grandes visions inachevées, une nostalgie grisante qu'approfondit de plus en plus la voix des cloches.

A huit heures l'église est envahie. De toute part arrivent les fidèles : hommes, femmes, enfants de toutes couleurs, drapés dans leurs costumes des grandes fêtes. Ils viennent, les uns appelés par leur foi ardente, les autres pour satisfaire à une simple obligation traditionnelle. Il y en a dont l'unique préoccupation est de faire admirer la coupe irréprochable de leur costume fait ailleurs qu'à Saint-Louis. Ceux-là s'organisent en groupes et se tiennent sur le seuil de l'église pour bavarder.

Nini arrive comme tout le monde. Elle est en robe dont l'étoffe et la coupe sont de la dernière mode. Elle a des gants blancs et porte des chaussures lamées argent. Un petit chapeau mignon d'un genre inconnu à Saint-Louis, sans bord et rappelant une toque de bonze surmonte ses cheveux teints au bistre clair. Son amie Madou qui l'attendait court à sa rencontre. Elles se font de brefs compliments et pénètrent ensemble dans l'église.

A la sortie de la messe, la rue Shoelcher qui longe l'église devient un vrai parterre où les robes mêlent leurs couleurs bigarrées et leurs reflets chatoyants qui rutilent sous le soleil. La foule qui tout à l'heure s'était fondue dans la maison sainte en un même élément soumis au même idéal, se divise maintenant en îlots suivant les classes sociales ou les affinités. Car si les hommes sont égaux devant Dieu, ils ne le sont plus dans la rue. Il faut peut-être attendre le paradis céleste pour voir se réaliser le miracle d'une parfaite communion des couleurs, des races et des sentiments.

Les groupes les plus importants sont ceux des mulâtresses de première et de seconde classe où l'on distingue quelques couples de Blancs « bon teint ». Il y a aussi des groupes plus hétérogènes formés de mulâtresses de troisième classe et de filles noires cent pour cent.

— A ce soir.

— C'est entendu.

Les invitations se multiplient. On doit prendre l'apéritif chez X, déjeuner chez Y, dîner chez Z. Toute la journée ce sont des visites interminables, des coupes de champagne levées à la santé des uns et des autres, des beuveries inqualifiables. L'homme se fait payer cher les instants de recueillement et les sacrifices qu'il consent à la divinité. Quand il a, par des jeûnes et des prières, fait absoudre en un jour tous ses péchés de l'année, il recommence à pécher de plus belle la minute d'après.

Enfin le soir arrive et noie toutes les toilettes dans l'ombre d'une nuit sans lune. Il verse son calme et sa douceur infinie sur tant d'ivresses.

Sous l'impulsion de forces invisibles les phonos, les pick-ups, les postes semblent partir tout seuls. On entend le nasillement des uns, le hurlement des autres. La voix de la radio entrecoupée de crachements et de hoquets, donne les nouvelles du monde et termine sur des airs classiques. La ville de Saint-Louis prend un air de fête. Les fenêtres largement ouvertes crachent des flots de lumière, de musique, de battements de mains frénétiques, de rires convulsifs.

Mais comme la gaité est contagieuse, les indigènes, de leur côté, organisent dans leurs quartiers respectifs des tam-tams et des « sandiayes ».

« Sandiaye sà n'ga diogué N'Dar

Dieum N'Dakarou Dial Diop, bimblang.

(Le sandiaye a quitté Saint-Louis pour Dakar de Dial Diop).

Sur le sable mou des villages noirs la mélodie, scandée par des battements, donne envie de tourner, de tourner plus fort, en découvrant ses jambes, ses cuisses et des hanches chargées de colliers de perles.

Mais le sandiaye est parti et il ne reviendra peut-être jamais. On se demande par quel moyen il a quitté le pays de N'Dar pour se rendre à Dakar de Dial Diop. Il a tourné simplement, emporté par une chanson légère qui l'a véhiculé dans l'espace. Et quand la petite Dakaroise a entendu cette chanson vagabonde venue de loin, elle s'est mise à danser, à tourner follement sous l'empire de Satan, animateur des joies humaines.

Dans le milieu européen on se prépare pour se rendre à l'une ou l'autre des soirées prévues. Il y a bal au « Cercle Civil », au « Cercle des Sous-Off. » et au « Saint-Louisien-Club ».

Le « Cercle Civil » est situé à Saint-Louis, rue Porquet. C'est une association où ne peuvent entrer que les Européens, un milieu qui réunit la haute bourgeoisie coloniale composée d'ingénieurs, de médecins, d'administrateurs, voire de commis et d'instituteurs blancs. La condition nécessaire et suffisante pour y être admis est d'être blanc ou nègre des Antilles haut placé. Les mulâtres n'y sont pas reçus, mais leurs nièces et leurs sœurs, les Ninis, les Riris, les Loulous, les Namas et les Nénettes peuvent y venir quand elles sont dûment accompagnées par des Blancs membres du cercle et qui leur servent de caution. C'est un cercle fermé au sens le plus large du mot.

Le « Cercle des Sous-Off » demeure le seul milieu où Blancs et Noirs peuvent se trouver ensemble, s'amuser ensemble et

rigoler ensemble comme des frères. Il faut reconnaître qu'à la colonie les militaires font en général preuve de plus de modestie et de compréhension qu'une prétendue bourgeoisie née sur place à la faveur d'avantages que refuserait la Métropole. Et dire que leur mission n'est pas essentiellement, comme celle des coloniaux embourgeoisés, de faire œuvre d'apostolat...

Le « Cercle des Sous-Off » n'admet comme membre que des militaires, mais sans distinction d'aucune sorte tenant compte de l'origine ou de la couleur. Certains Noirs du pays qui ont des amis parmi les membres du cercle peuvent aller aux soirées qu'il organise : ils sont reçus sans aucune retenue ni aucune attention spéciale ; tout simplement comme des hommes.

Les mulâtresses de première et de seconde classe ne vont jamais à ce cercle où, disent-elles, on rencontre trop de nègres et de petits caporaux.

Quant au Saint-Louisien-Club, situé rue Blaise-Dumont, c'est un cercle dû à quelques autochtones de bonne volonté qui ont compris l'utilité d'une organisation répondant en quelque sorte à des besoins nouveaux mais réels de l'indigène évolué. La jeunesse noire « à faux-cols et à cravates » dont les aspirations dépassent le cadre des bamboulas et des guitares africaines, y peut danser, prendre l'apéritif, écouter des conférences, assister à des représentations théâtrales. Les conditions d'adhésion ne prévoient aucune mesure d'ostracisme.

Nini et Madou vont au « Cercle Civil » de l'air le plus détaché du monde. Là elles trouveront des Blancs bien éduqués, des dames de la « haute ». On les fera danser, — il n'y a pas de danseuse plus lascive et plus collante qu'une mulâtresse. On les fera boire aussi, boire beaucoup pour entendre leur babili qui est un réel divertissement, et peut-être pour les pousser plus facilement à des exhibitions sur la scène du cercle.

Au « Saint-Louisien-Club » les premiers danseurs sont arrivés et le pick-up joue des concerts en attendant le moment d'attaquer les one-steps, les rumbas, les sambas et les tangos. L'élégance est parfaite dans les costumes de drap sombres, les plastrons et les cols empesés, d'où émergent, faisant contraste, des têtes noires bien peignées et pommadées. Les dames et les demoiselles qu'on remarque à toutes les tables ne le cèdent en rien pour leur élégance et leur bonne tenue à n'importe quelle mulâtresse de première ou de deuxième classe. Et puis, au moins, elles se sentent chez elles, dans un milieu où elles savent pouvoir franchement s'amuser, sans aucun complexe. Des couples d'Antillais sensibles à l'ironie du Blanc ont préféré passer ici leur soirée et concrétiser des liens raciaux que l'on se contente le

plus souvent d'évoquer aux heures sombres, aux heures de commune misère...

La première danse exécutée par le pick-up est une rumba qui envoûte et qui donne aux Sénégalais la nostalgie de pays lointains qui ne sont pas identiques au leur mais dont les rythmes brisent leurs reins en mille morceaux, comme le font certaines notes obsédantes et syncopées de leurs tam-tams ancestraux.

La biguine et la rumba sont des danses jaillies d'une opposition : celle de la violence et de la douceur. Douceur des tangos lents d'origine méditerranéenne ; violence des bamboulas africaines, nourries par les haleines brutales qui caressent l'échine des hommes quand sonne l'appel de l'instinct sous la pesanteur de la nuit et de la forêt. Chez ceux qui les ont créées, la biguine et la rumba sont l'expression peut-être inconsciente d'un état d'âme collectif grevé par une vague nostalgie du pays d'origine, ensoleillé et toujours présent dans la chair. Nostalgie qui ne peut se traduire en accents suaves et doux parce qu'il subsiste un regret, un souvenir qui l'empoisonne : celui de l'exil et de la contrainte. La biguine et la rumba sont les deux modes d'une même réaction pour accepter tout en la repoussant la danse européenne, la civilisation européenne...

Les couples s'élancent sur la piste et se déplacent d'un mouvement souple des reins, au rythme de cette berceuse aframéricaine qui les endort et les fait danser un peu malgré eux. La bamboula, aux dires des vieux, n'est pas plus satanique.

La rumba cesse, on applaudit avec frénésie... Les faces noires commencent à briller de sueur et de plaisir. On regarde le pick-up et le pick-up recommence la rumba.

Au Cercle Civil, Nini et Madou n'auront pas le bonheur de danser la biguine et la rumba qui répondent cependant à leurs instincts nègres.

Durant la pause qui suit cette première danse, un monsieur arrive accompagné d'une dame et d'une demoiselle, tous trois blancs « bon teint ». Le président les reçoit comme il faut et les fait asseoir à une table réservée. C'est Monsieur Campian et sa famille.

M. Campian est le seul blanc de Saint-Louis qui fréquente le Saint-Louisien-Club. Homme d'une certaine position sociale, puisqu'il est ingénieur des Ponts-et-Chaussées et Sous-Directeur des Travaux Publics du Sénégal. On le croit très négrophile, plus négrophile que M. Roddin, professeur au Lycée Faidherbe qui a donné en plein Saint-Louisien-Club une conférence sur l'égalité des races. La bonté de l'un ou de l'autre est un perpétuel sujet

de discussions enflammées. — En tout cas M. Campian est plus fréquent au Cercle où il a eu l'occasion de connaître des indigènes très corrects et déferents vis-à-vis de lui ; qui l'aiment et s'honorent de sa présence parmi eux.

Une valse... Les couples se lèvent, s'enlacent et tournent, tournent encore, tournent toujours, tournent à perdre haleine. Cela fait penser aux chevaux de bois de Verlaine.

La valse, sandiaye des Toubabs que n'accompagnent ni mélodées ni battements de mains et qui ne cause ni chutes ni pâmoisons. — Sandiaye des blancs venu de loin, sous forme de chanson légère, et que l'on danse à deux, poitrine contre poitrine, souffle contre souffle. La valse également ne reviendra jamais au pays du froid.

Dehors les indigènes sont massés. Ils regardent les danseurs à travers les nattes qui bouchent les ouvertures. Ils font des réflexions. — Certains d'entre eux voudraient venir valser et boire autre chose que de la limonade et du sirop ; mais l'autorité de la tradition et la peur des mauvaises langues pèsent sur eux. — Les filles noires qui reviennent de leurs tam-tams ne sont pas indifférentes à cette musique ailée qui fait tourner mieux que les mélodées des sandiayes...

A mesure que la soirée se prolonge une gaieté franche succède aux airs guindés des uns et libère les autres de leur invincible timidité. Les confetti volent à l'assaut des danseurs. On bombarde les couples assortis. L'excitation atteint son paroxysme.

Le soleil se lève sur toutes les fêtes en voie de déclin. L'aube blanchit l'atmosphère et rend peu à peu moins poétique le contenu des salles de danses : gens et choses. Les plus sérieux se retirent pour profiter des dernières ombres qui abritent après bal les vêtements froissés et les secrètes saoulaçons. Les plus gris restent sur place, défiant l'apparition du jour et les réflexions que leur état peut susciter. Ils videront le reste de la cambuse et dévoreront les derniers sandwiches. Cela ne regarde personne : c'est un jour de gaieté, de joies gastronomiques et de pardon.

*
* *

Au lendemain de Pâques, il se produit à Saint-Louis un événement d'une importance chronologique et que les mulâtresses évoqueront malgré elles à chaque retour de Pâques. Nini reçoit une lettre dans laquelle un Noir lui déclare un amour sincère et passionné. Événement formidable qui cause un émoi égal ou supérieur à la panique générale dont le monde est saisi au passage des météores, des grandes comètes à queue trainantes.

(D'abord en lisant au bas de la missive le nom de N'Diaye Matar, écrit lisiblement, Nini se demande si elle ne rêve pas. N'Diaye Matar... le soi-disant comptable des Travaux Publics, l'indigène qui vient souvent apporter des papiers au bureau des « Entreprises Fluviales » ?

L'incident cause à Nini un effet de surprise équivalent à un coup de marteau brutal. Il n'y a point de doute, ce nom n'est pas assimilable à celui d'un Blanc, fut-il Russe, Hollandais ou Esquimau. C'est bien d'un nègre qu'il s'agit.

Pendant longtemps Nini demeure perplexe, ne sachant point analyser ce qu'elle éprouve. On dirait que la lecture de la lettre a neutralisé en elle le moindre sentiment de caractère défini. Elle contemple sur le divan le papier bleu fantaisie qui porte la grande audace, la première peut-être qu'un Nègre ait osé commettre.

Pourtant N'Diaye Matar, sa peau mise à part, n'a rien de vraiment terrible. Originaire de Dakar il a été affecté à Saint-Louis, aux Travaux Publics après son succès à la première partie du baccalauréat et de vains efforts pour être reçu à la seconde. Il a en tout, comme les nouvelles générations d'Africains, des conceptions révolutionnaires. Sur le plan matériel, il est partisan de la vie à l'européenne pour le confort et la dignité que cette vie offre. Sur le plan social il est pour un programme de réalisations concrètes en tête duquel s'inscrit le mot « Effort ». Effort du cultivateur pour sortir de sa misère et avoir des récoltes abondantes dépassant le cadre étroit de ses besoins immédiats. Effort des petits commerçants pour devenir grands négociants. Effort des bureaucrates, des fonctionnaires pour s'imposer au respect de leurs chefs et partant du colonisateur. Il est contre les revendications forcenées non fondées sur un droit matérialisé par un fait indéniable. Malgré les critiques dont il est l'objet de la part de ses compatriotes qui lui prêtent une certaine morgue, il considère qu'au stade où le Sénégalais entend demeurer il lui est interdit de réclamer une égalité de traitement avec l'Européen. L'exemple le plus vulgaire qu'il cite à l'appui de sa thèse est celui de fonctionnaires noirs qui, malgré la belle situation qu'ils occupent, ne tentent aucune amélioration matérielle de leur vie et ne font rien pour que demain leurs enfants marquent un progrès sur eux. Il est d'avis que si les Noirs de son pays faisaient un effort pour vivre convenablement, chacun suivant les ressources dont il dispose, l'Administration sentirait la nécessité de hausser leurs soldes au niveau de leurs besoins et de leurs aspirations. Erreur d'optique ? Générosité à l'égard de l'Administration ? Peut-être. Mais ainsi pense N'Diaye Matar.

L'amour qu'il vient de déclarer à Nini, il l'a porté longtemps, très longtemps en lui sans oser le confesser. En réalité il n'était pas très bien renseigné sur la mentalité de ces mulâtresses de Saint-Louis dont certaines lui semblaient réellement belles et séduisantes. Il avait bien remarqué leurs airs fantasques, leurs tons affectés et l'exagération avec laquelle elles utilisaient la poudre de riz. Leur prédilection pour la compagnie des Blancs l'avait aussi frappé. Mais il ne croyait pas tout cela irrémédiable. Il se disait que par exemple si les mulâtresses n'allaient qu'avec les Toubabs, c'est qu'à Saint-Louis les jeunes gens noirs préféraient en général aller avec les filles de leur race, les filles brunes de mœurs indigènes. Il était donc loin de penser qu'une de ces mulâtresses pouvait le refuser à cause de sa peau.

Il a aimé Nini la première fois qu'il l'a vue au bureau des « Entreprises Fluviales ». La mulâtresse lui a plu d'un seul coup, et à partir de ce moment il n'a plus connu qu'un agréable tourment qui le faisait errer et retrouver ses anciennes rêveries sentimentales de collégien. Il préféra pendant longtemps ne pas détruire le bonheur que lui procurait un vague espoir. Il savait que cet espoir pouvait être dissipé par une déclaration écrite dont le résultat favorable ou défavorable, mettrait un point final à cet épisode de sa vie sentimentale.

Un jour il s'était rendu, comme le lui demandait assez souvent son service, au bureau des « Entreprises Fluviales ». Là-bas il avait assisté à une admonestation de Nini par le patron blanc. Tout de suite il avait perdu la notion de sa couleur noire pour ne plus voir que la servitude raciale qui l'unissait à la petite mulâtresse grondée. Le ton bourru et discourtois du patron à l'égard de Nini lui avait semblé, à lui N'Diaye Matar, une volonté systématique d'humilier sa race. Aussi se promit-il de venger Nini. Par quel moyen ?... En l'épousant et en la soustrayant aux griffes de cette bête asservissante : l'Administration coloniale.

Comme don Quichotte de la Manche, chevalier de la Triste Figure, redresseur de torts, il voulait être le défenseur des opprimés, le chevalier de Dieu qui veille armé autour de l'innocence et des vertus de l'âge d'or.

— Je dépenserai toute ma solde et toute ma bonne volonté pour la rendre heureuse, se dit-il dans un soliloque.

Et puis Pâques survint réalisant des merveilles de toilette qui troublèrent le cœur des amoureux. Le sentiment chevaleresque de Matar, fortifié par la beauté et l'élégance de Nini vue en robe et souliers de fête, dicta d'une manière éloquente et sobre la lettre de déclaration qui fut longue, persuasive et touchante.

Cette lettre, écrite sur du papier bleu fantaisie très élégant, est arrivée à son but. Elle occupe entièrement le divan et la mulâtresse la contemple longtemps, très longtemps, sans comprendre. Pourquoi le sort l'a-t-elle désignée, elle Nini, à ce supplice ? Pourquoi tant d'infortune, pourquoi tant d'injustice à son égard ?

Pour faire diversion à son malheur elle fait appel aux forces de jeu. Elle se dit que c'est peut-être un poisson d'avril parvenu à destination avec un léger retard. Mais en bien des cas le rêve remplace difficilement la réalité. Or la réalité, elle est là, matérialisée par un papier couvert d'une écriture soignée et serrée, et portant le nom d'un être qui n'est pas un fantôme.

— Ah ! ça par exemple, s'écrie tout à coup Nini, c'est trop fort, c'est trop fort, c'est vraiment trop fort.

Puis elle quitte brusquement le salon, prend son casque et sort sans attirer l'attention de sa tante et de sa grand-mère. Elle a le papier bleu serré dans sa main fébrile.

Il est environ une heure de l'après-midi. Le soleil fait pleuvoir sur la ville une chaleur torride qui achève de griller les vieilles maisons déjà calcinées par les vents âpres du désert. Il règne en maître sur les toits en terrasse, tombe d'aplomb sur le pavé en ciment, resplendit sur les murailles et emplit les yeux du passant qui s'abrite derrière son casque de liège ou un pan de son boubou. On le sent jusque dans l'intérieur des maisons où il rend les digestions laborieuses, les sommeils lourds et pleins de cauchemars.

Nini traverse la rue malgré le soleil, du côté où l'ombre ne donne qu'une illusion de fraîcheur. Elle arrive chez Madou et pénètre dans la maison, qui à cette heure, est silencieuse. Vite, elle monte l'escalier et trouve sur la véranda la mère de Madou qui veille sur le repos de son enfant.

C'est une brave négresse à foulard et à « diéré » (1), qui contraste par sa modestie et sa simplicité avec Mademoiselle de Meckey sa fille. Après le premier blanc qui l'avait abusée et un peu enrichie, elle a voulu se marier avec plus d'un notable indigène de la ville. Mais Madou qui considère un tel acte comme une déchéance s'est toujours opposée avec colère au désir de sa mère : un mariage de ce genre porterait un coup fatal à son orgueil en lui imposant « un papa nègre » ; elle serait forcément la risée de ses camarades. — La mère qui ne veut pas déplaire à sa fille s'est donc résignée à un célibat des plus austères. Madou lui défend de sortir, même pour aller rendre visite à des parents de Lodo ou de Sindoné. — D'un autre côté elle ne tolère pas

(1) Diéré : Perruque indigène.

qu'un vieux noir entre dans la maison pour dire des gentilleses à sa mère.

— « *Anamou, Madou* » ? dit Nini qui tâche de parler un mauvais ouoloff pour faire croire qu'elle ne comprend pas bien cette langue.

— « *Madou da fâ néléou* » répond la mère en excellent ouoloff. (Madou dort).

Nini pénètre malgré tout dans l'appartement de son amie et la réveille à force de plaisanteries et de chatouillements. — Puis, comme l'autre bâille et s'étire, elle lui donne la lettre sans dire un mot. La lecture de la missive achève de réveiller Madou dont l'expression s'anime peu à peu. Ses yeux avides parcourent rapidement la lettre, la dévoient. Un sourire amusé effleure ses lèvres fortes décolorées par le fard. Elle arrive enfin au bas de la lettre, lit le nom de N'Diaye Matar, écarquille des yeux blancs et ouvre une bouche étonnée. — Nini qui escomptait une hilarité particulièrement grande est un peu déçue, mais elle interroge quand-même ?

— Qu'en penses-tu ?

— Je ne comprends pas, dit l'autre, en faisant un signe de négation de sa tête aux cheveux abondants, crépus et ébouriffés.

— Mais c'est bien clair, c'est un Nègre qui me fait une déclaration d'amour.

— Non mais, tu plaisantes ?

— Pas du tout, je n'invente rien. Tiens, regarde le nom : Ndi-a-ye-Ma-tar... c'est bien le nom d'un nègre.

— Ah ! ça alors, c'est un peu fort. Le connais-tu donc ?

— Si je le connais ? oui, je crois... Il vient souvent apporter des papiers à notre bureau.

Alors seulement la surprise de Madou fait place à un rire convulsif qui la jette sur le lit, crispe ses muscles, menace d'arrêter son souffle. Comme le rire est communicatif, Nini, oubliant sa colère, se met au diapason de son amie ; et toutes deux s'abiment dans des gaités forcées qui intriguent un peu la mère Fatou assise sur la véranda.

C'est à ce moment qu'il faut contempler la vraie physionomie d'une mulâtresse dénuée de sa poudre et de son fard.

Enfin la gaité diabolique s'apaise et l'on revient à la conversation qui se teinte d'humour et de badinage.

— Toi alors, dit Madou, tu as fait une conquête rare.

— Oui, il faut l'avouer : un nègre... C'est tout ce qui manquait à mon « répertoire ».

Nini peut parler de son répertoire. — Depuis l'âge de quinze ans elle n'a fait en effet que collectionner des amants comme on collectionne des timbres-poste.

— Faisons une étude « de détail », propose Madou et tâchons d'analyser chaque paragraphe de la lettre.

— Non, je t'en prie. — Cela me mettrait au supplice. — Si tu savais comme je souffre de cet affront.

— Pour si peu ? Ah ! ne me fais pas rire. On dirait que tu prends la chose au sérieux.

— Tu as peut-être raison Madou. — J'aurais tort d'en souffrir et ce serait faire honneur à cet imbécile heureux que je considère comme Bakary, l'esclave de la maison.

Ensemble les deux mulâtresses relisent la lettre, paragraphe par paragraphe. — Les passages qui les font le plus rire sont ceux où le noir essaye d'être tendre et se montre compatissant pour Nini.

« L'amour que je vous offre est pur et robuste... Il n'a point le caractère d'une tendresse intempestive faite pour vous bercer de mensonges et d'illusions... »

« Je voudrais vous voir heureuse, tout à fait heureuse, dans un milieu qui cadre bien avec vos charmes que je crois savoir apprécier... »

« Je considère comme un honneur insigne et comme le bonheur le plus vaste de vous avoir dans ma maison et de me dévouer à vous corps et âme. — Vos grâces rayonneraient dans mon foyer et mettraient de la lumière dans tous les coins d'ombre... »

« Par ailleurs je vous crois trop évoluée et suffisamment délicate pour décliner avec brutalité les offres d'un homme loyal, uniquement soucieux de votre bonheur... ».

Ces passages lus et commentés avec toute la méchanceté possible, Madou propose :

— Tu devrais lui préparer une sale réponse qui le dégoûterait pour toute la vie.

— C'est ce que je vais faire. — En attendant je montrerai la lettre à Martineau et Perrin pour leur faire voir ce dont est capable leur « noir comme il faut ».

— On la fera voir de même à Mimi, Riri, Nénette et à toutes les camarades. Ce sera un beau thème de distraction.

— A ce soir ; je vais faire ma toilette ; il est bientôt l'heure.

Dehors le soleil est encore ardent, mais la rue est devenue plus animée. Les fonctionnaires, les bureaucrates, les écoliers passent, bavardent, font beaucoup de bruit. Les véhicules passent aussi et chassent à grands coups de trompe et de cloches les passants étourdis qui déambulent au milieu de la chaussée. Les portes métalliques des étalages s'ouvrent en grinçant et en geignant affreusement.

Avec la lettre d'amour porteuse de la grande impudence Nini prépare au bureau un coup de théâtre sensationnel. — Dès que les deux blancs arrivent elle jette sur la table de Martineau le papier bleu fantaisie, couvert d'une écriture fine et serrée.

— Lisez cela, dit-elle. — Puis, les mains aux hanches, telles les matrones noires quand elles se défient, la mulâtresse prend une attitude tragique et regarde fixement les deux Toubabs, qui se penchent et lisent ensemble la missive amoureuse.

L'explosion de gaité et de moquerie désobligeante attendue par Nini tarde à se produire. Rien au surplus ne l'annonce sur la figure des deux hommes qui demeure sereine et réfléchie. — En arrivant à la fin de la lettre, ils esquissent seulement un petit mouvement de surprise. — Ils ne s'attendaient pas à voir au bas de cette déclaration d'amour ardent et passionné le nom de N'Diaye Matar qui a l'air si calme et si indifférent :

Perrin, le premier, lève la tête et plaisante :

— Votre opinion, Mademoiselle ?

La colère de Nini jusque-là contenue se déchaîne en injures, en sarcasmes, en vitupérations indignes d'une demoiselle prétendue fille de famille « très éduquée ».

— Mon opinion ? Je trouve que cette lettre est une insulte, un outrage fait à mon honneur de « fille blanche ». Ce nègre est un imbécile, un malappris qui a besoin d'une leçon. Et je la lui donnerai, cette leçon ; je lui apprendrai à être plus décent et moins hardi ; je lui ferai comprendre que les « peaux blandhes » ne sont pas pour « bougnouls » (1).

Si Nini parle avec tant de véhémence c'est pour rassurer Martineau dont elle se croit déjà la fiancée.

— Vous êtes feu et flammes, coupe Perrin ; la chose me paraît bien naturelle.

— Et la lettre très bien écrite, ajoute Martineau qui manipule des rapports inachevés.

Nini est sidérée par l'indifférence de Martineau. Elle avait pensé à lui comme à un secours éventuel lorsqu'elle tenterait une action de représailles contre le nègre audacieux.

— Je trouve même, opine Perrin, que Mademoiselle Nini devrait s'estimer heureuse d'entendre vanter si hautement sa beauté et ses qualités. Cette déclaration n'est en somme qu'un hommage rendu à vos charmes et à votre don de plaire aux hommes. Au surplus le prétendant n'est pas dépourvu de tout mérite. Il est instruit et sa situation lui permet de vous donner ce bonheur qu'il vous promet. Je vous assure, Mademoiselle

(1) Bougnoul : Homme noir ; nom péjoratif.

Nini, qu'une blanche même ne resterait pas insensible à tant d'amour et de sincérité.

Nini suffoque. « Même une blanche » a dit Perrin. Elle n'est donc pas une blanche, elle...

— Je vois, Monsieur Perrin, dit-elle, que vous vous moquez de moi. Je ne suis peut-être pas une blanche, mais je ne me marierai jamais avec un nègre, serait-il Président de la République.

— C'est votre droit le plus absolu, Mademoiselle Nini, répond Perrin. Je m'excuse d'ailleurs de vous dire le fond de ma pensée sur une question qui ne regarde que vous et N'Diaye Matar.

— Oh ! je ne suis pas du tout vexée, vous savez. Je suis simplement étonnée que vous ayez l'air d'admettre le principe de mon mariage avec un nègre.

— *Mea maxima culpa*, dit Perrin pour clore l'entretien. Je suis prêt à faire chorus avec vous pour proclamer partout et à haute voix que ce nègre est un rustre, un inconscient, un fou.

— Oh ! je suis assez grande pour le remettre toute seule à sa place ; et je vous assure qu'il n'aura pas l'envie de recommencer avec une autre.

Pendant ce temps Martineau, le nez dans ses papiers, ne bronche pas. A quoi bon dire la vérité à cette petite mulâtresse qui, somme toute, lui fait passer des moments agréables ?

Son mutisme sur une question de cette importance indispose Nini qui sent vaguement qu'il ne devait pas l'aimer de cet amour jaloux et ombrageux dont elle le croyait animé.

A cinq heures du soir, heure de sortie des bureaux, Madou passe comme d'habitude prendre son amie. Elles se dépêchent de rallier les Ninis, les Mimis, les Riris, les Nanas et les Nénettes.

Toute la mulâtraille est alertée et l'on donne à cette simple histoire de déclaration d'amour le retentissement d'un scandale public. Les vieilles « signaras » informées de la nouvelle parlent d'envoyer l'affaire en justice, de faire rendre gorge au Noir. Quelque chose comme une trombe bruissante faite de commentaires, d'exagérations, de calomnies et de jurons balaye les petits faits divers de la vie quotidienne et menace de provoquer des crises hystériques. On va écrire au chef du service des Travaux Publics, au Gouverneur de la colonie pour leur signaler la conduite du Noir et obtenir contre lui une sanction exemplaire.

De leur côté les filles se concertent. Chacune fouille en son esprit les vocables les plus sarcastiques, les plus violents, pour composer une réponse incendiaire, une de ces réponses dont les Noirs disent que « lorsqu'une mouche s'y pose elle est foudroyée ».

Et comme toutes ces mulâtres ne guettent que l'occasion d'épancher des sentiments d'envie et de haine constamment refoulés, elles n'ont aucune peine à trouver les mots qui peuvent atteindre le nègre jusque dans sa chair noire.

La réponse, rédigée par Nana qui est en classe de philo au Lycée Faidherbe, est soumise pour le fond à M. Dru, inspecteur de police et amant de Nénée, mulâtresse-dactylographe comme Nini. Celui-ci trouve les termes un peu trop violents et fait tout rectifier sauf l'avertissement de la fin qui dit : « Et si tu recommences tes insanités morbides je te ferai dresser par M. Dru, inspecteur de police, que tes pareils ont surnommé *le blanc très méchant* ».

On lit ensemble, on rit aux éclats, on se trémousse. C'est charmant.

La lettre, mise à la poste le même jour, attend impatiemment le lendemain pour aller dire à N'Diaye Matar ce dont une mulâtresse est capable de penser et d'écrire lorsqu'on offense sa pudeur.

* *

Maintenant il fait chaud, très chaud à Saint-Louis. Les Noirs fond des veillées bruyantes dans les rues et sur les places de leurs quartiers. Leurs inspirations tumultueuses, pompées par la lune et la fraîcheur du soir montent partout la nuit, quand le soleil disparaissant accorde un peu de clémence et de répit aux hommes.

Nini va maintenant chaque soir à la plage. L'époque des baignades est revenue, introduisant du neuf dans la vie bien pénible des coloniaux. Les couples blasés ne vont plus dans la direction de Sor promener leur ennui sous le dôme des arbres, dans les coins rustiques, et sur les routes poussiéreuses qui mènent à Khor ou à Leybar. Ils envahissent maintenant le littoral de l'Océan où soufflent les haleines du large qui guérissent les migraines et apaisent les chagrins inexplicables, concomitants aux vagues de chaleur.

Les pêcheurs de Guet-N'Dar, obligés de quitter les billes de bois sur lesquelles ils passaient la journée à regarder la mer, n'ont plus la possibilité de discuter et de prophétiser en groupe sur le passage des bancs de poissons. Leurs pirogues sont déplacées, refoulées dans la zone qui n'est pas susceptible d'intéresser les baigneurs et les familles bourgeoises de cette cité coloniale. On fait le vide devant l'Océan, on tamise le sable du littoral, on installe des cafés et des baraquements.

Et d'autres foules, d'autres yeux différemment colorés, bleus, verts, noirs, marrons, « tous beaux », contemplent désormais le déroulement prodigieux des vagues, la poésie des horizons nets et purs, les magnifiques couchers de soleil sur la mer.

Aujourd'hui Nini et Madou arrivent en tenue extra-légère, dite de plage, les cheveux dansants, la figure et les bras chargés de poudre. Elles arrivent avec des airs de triomphe, comme en pays conquis, satisfaites de leur jeunesse et de leur toilette. Le monde hétérogène de la plage ne les intimide pas. Se sentant observées par les Blancs et par certains Noirs de la catégorie de N'Diaye Matar, elles s'efforcent au contraire de faire preuve d'une indépendance d'humeur qui déchaîne en gaités bruyantes, en attitudes théâtrales et simiesques. Courant, sautant, se trémoussant, elles traversent les groupes formés par leurs congénères, donnent furtivement des poignées de mains et viennent s'abîmer sur le sable mou auprès de Martineau et Perrin qui les attendent toujours au même endroit.

L'action bienfaisante de l'air marin exalte l'esprit. Tantôt elles parlent sans discontinuer de plages idéales qu'elles n'ont jamais vues, sinon en rêve ou qu'elles ont imaginées d'après certains récits faits par-ci par-là au cours d'invitations célèbres chez telle ou telle famille de colons : plage de Floride qui, par rapport à celle de Saint-Louis, est un tout à côté de zéro ; plage de Nice où le monde entier envoie la pléiade de ses hommes riches et de ses bons vivants ; celle de Monte-Carlo où les multimillionnaires américains viennent dilapider des fortunes inouïes. Tantôt elles poétisent sur les tempêtes farouches des côtes de Bretagne ou sur le bleu idéal de la mer le long de la Côte d'Azur. Et cela finit toujours par des plaintes et des malédictions contre cette chose inexorable qui les cloue sur la terre d'Afrique, où l'on ne vit pas « sa vraie vie », où les plages sont si petites et si pauvres en distractions et en majesté. Parfois, quand un groupe de Noirs en complets passe, la conversation change. Nini et Madou semblent passionnées par le cas de ces nègres qui encombrant la plage. Au début elles ont fait part de leur indignation à M. Dru, inspecteur de police. Ce dernier, pour leur faire plaisir, a tenté un « nettoyage ». Mais la presse locale s'est mêlée de l'affaire et on a demandé à l'amoureux inspecteur de spécifier les raisons pour lesquelles les Noirs devaient être chassés du bord de la mer. Quest'on bien embarrassante à laquelle M. Dru avait préféré ne pas répondre.

C'est que la plage semble être l'unique endroit où Blancs, Mulâtres et Noirs se mêlent sans distinction, chaque espèce gardant naturellement pour l'autre ou les deux autres une

sourde rancune et un mépris souverain qui n'éclatent qu'à propos de chocs assez rares. Déjà au cinéma le miracle d'une ségrégation acceptée par les Noirs a pu être réalisé : on a institué des séances pour Européens et des séances pour Indigènes, les premières se justifiant par un tarif quadruple de celui des secondes. L'indigène n'a vu dans cette mesure, apparemment équitable et logique, que des dispositions en harmonie avec sa petite bourse. C'est ainsi que les Ninis et les Madous de tout poil peuvent assister, en bonne compagnie, à des spectacles « tordants » sans que leurs gaietés soient gênées par la présence importune de ces mêmes nègres qui déambulent sur la plage et assombrissent tout de leur couleur fatidique et de leur mine patibulaire.

Depuis la déclaration d'amour de N'Diaye Matar et la rumeur grandiose qu'elle a suscitée, les mulâtresses sont devenues plus intraitables pour les Noirs. Cette histoire de sympathie un peu trop expansive semble avoir grossi leur haine héréditaire des peaux d'ébène. Les mulâtresses évitent désormais toute promiscuité qui pourrait permettre à un Nègre de les admirer ou de les convoiter.

Le monde de la plage est calme à l'exception de certains groupes bruyants d'où partent des rires d'une franche gaieté que le vent cueille en passant. Des hommes et des femmes, couchés sur le sable, écoutent dans un parfait état de recueillement la voix immense de l'Océan et goûtent à ce bien-être que donne la brise de mer, le soir, dans les pays tropicaux. D'autres entament des sujets de causerie qui, commencés sur la plage, se continueront tout à l'heure sur le chemin du retour pour ne s'épuiser qu'à table. Quelques jeunes gens blancs courent, se poursuivent, s'attrapent et tombent en haletant sur le sable mou. Des bambins armés de pelles et de petites brouettes échaffaudent des murs et procèdent à la construction d'un home imaginaire ; ou bien ils creusent des tranchées étroites sur le plan éternel de ces trous gigantesques qui abritent les belligérants, donnant ainsi l'impression que l'instinct de conservation inné en l'être s'exprime de bonne heure par ces deux mots : « attaque » et « défense ».

Non loin le pick-up du Casino et l'orchestre de La Chaumière invitent les promeneurs à l'apéritif-concert. Déjà quelques tables sont occupées et des couples solitaires évoluent sur les deux pistes.

Mais le soleil disparaît derrière la ligne d'eau et la nuit arrive sans crier gare. Par groupes les promeneurs se retirent et désertent la plage. Le Casino et La Chaumière s'emplissent de monde. Nini et Madou préfèrent La Chaumière pour des

raisons d'ordre aristocratique. Il leur semble qu'il est plus décent et plus convenable de fréquenter un dancing pourvu d'un orchestre. L'orchestre « a de l'allure » tandis que le pick-up n'en a pas. Cette préférence leur vaut d'ailleurs la sympathie réelle ou feinte du barman de La Chaumière qui sait merveilleusement plaire à ses clients et dont les petites attentions et les familiarités honorent les deux mulâtresses...

Chaque soir Nini, Madou, Perrin et Martineau s'installent à une table de La Chaumière, boivent du porto, du mandarin, dégustent des sorbets, dansent et bavardent. C'est la vie tropicale et sans frein telle que la voulait Nietzsche, le philosophe allemand. Et cette existence semble ne devoir jamais finir tant elle se révèle indépendante et libre de tout scrupule. Mais les deux Blancs, sans s'en douter, descendent rapidement la pente de la dette et n'auront pas réalisé d'importantes économies au moment de regagner la France. Quant aux deux mulâtresses, leur conduite et leurs appétits dévorants semblent naturels du fait qu'étant une sorte de providence pour les Blancs arrivant à la colonie, leur principal rôle est de les aider à graver le douloureux calvaire d'un séjour pénible sous le soleil.

A vrai dire c'est Perrin qui mène le mouvement, Martineau étant plus calme et plus réservé. C'est lui qui fait danser tour à tour Nini et Madou, qui les excite à des gaités bruyantes, à des beuveries sans nom, s'amusant de leurs babillages, de leurs exubérances.

Pour donner à tout le monde une idée complète de leur esprit d'indépendance et du degré de leur émancipation poussée à l'extrême. Nini et Madou s'offrent souvent en spectacle. Seules sur la piste elles dansent une biguine ou une rumba en réalisant des tours de hanches d'une perfection un tantinet impudique ; ce qui a poussé un jour Perrin à leur dire, sur un ton de compliment sincère : « Vous pourriez devenir d'excellentes entraîneuses et même de célèbres vedettes ».

« Entraîneuse »... non, peut-être, mais « vedette ».

Ah ! oui, vedette, comme Joséphine à la réputation mondiale ; vedette comme ces actrices de cinéma dont les grâces, la beauté et l'adresse font les succès des nombreux films que le monde entier admire... Le soir du même jour ce compliment banal et quelque peu ironique avait fait rêver Nini et l'avait jetée dans une exaltation presque malade. Etendue sur le divan moelleux de son boudoir, elle s'était imaginée dans une chambre d'artiste, jouissant du repos nécessaire accordé aux vedettes.

Immédiatement sa pensée s'en alla, traversant l'espace, sup-

primant la distance qui la séparait du Lido, de Montparnasse, des Folies Bergères, transformant les petits bruits de la rue en rumeurs grandioses, en approbations, en cris enthousiasmés. Elle se vit ensuite, elle Nini, petite mulâtresse de Saint-Louis, sous une immense projection de lumières idéales qui transposait sa beauté du plan de la réalité à celui du rêve. Une foule aussi nombreuse que choisie l'acclamait, les cameramen la bombardaient de leurs appareils cinématographiques, les dames de la « Haute » l'observaient à travers des prismes de formes et de grandeurs variées. Puis les journaux, en caractères gras, parlaient de son succès ; les cinémas du monde entier la projetaient sur leurs écrans. Elle devenait célèbre, ne fréquentait plus que la plage de Nice et Monte-Carlo en compagnie de *High life gentlemen*, était reçue par les duchesses, dînait chez de riches banquiers, voyageait en avion de Paris à Berlin, à Vienne, à Tokio...

Vedette... oui, si cela se pouvait...

Mais Nini et Madou ne se contentent pas d'aller chaque soir au bord de la mer, de boire des apéritifs à La Chaumière et de mériter les doux noms d'« entraîneuses » ou de « vedettes ». Tous les dimanches matins elles passent une ou deux heures au soleil de la plage en maillots ou culottes de bain.

C'est à l'heure où les ménagères noires, la calebasse sous le bras, traversent le pont Servatius pour se rendre au Marché de Guet-N'Dar. Le soleil, à peine au cinquième de sa course, donne des rayons très supportables qui tombent obliquement sur la ville.

Tantôt assises, les mains servant d'appui, tantôt couchées sur le dos, sur le côté, sur le ventre, elles changent constamment de position. Il paraît que cela s'appelle un bain de soleil et qu'en France, sur la Côte d'Azur, des dames célèbres, venues de tous les pays, s'adonnent beaucoup à de semblables exercices.

Sur le sable mou, ainsi que des lézards amoureux, elles s'offrent volontiers aux baisers du soleil. Et le soleil, à son tour, appliquant sur leurs chairs fermes et jeunes ses petites bouches de feu aux délicieuses morsures leur caresse la croupe et l'échine. Il chauffe leur sang qui court plus vite et apporte cette chaleur jusque dans les régions éparses du corps où sommeille la volupté. Il charme leurs regards, fait surgir devant elles comme un mirage d'ondes lumineuses qui, aussitôt formées, s'étendent, s'étirent et disparaissent.

Mais ce bien-être est secondaire pour elles. Ce que veulent Nini et Madou c'est qu'une action mystérieuse, probablement chimique des rayons solaires, modifie le degré de pigmentation de leur peau. La teinte croûte de pain dorée est très élégante

et très à la mode. Seulement nos deux mulâtresses oublient qu'elles sont assez brunes et que les résultats de ces bains de soleil ne peuvent être que désastreux. Madou surtout l'oublie, Madou qui est noire aux trois quarts. M. Perrin, une fois, l'a fait adroitement remarquer :

— J'aimerais mieux, avait-il dit, que la peau de Mesdemoiselles Nini et Madou ne change pas, euh... je veux dire ne devienne pas plus foncée...

— On voit bien que vous n'y comprenez pas grand-chose, avait répondu Madou. Une peau comme celle de Nini prend doucement, au soleil, la teinte croûte de pain dorée ; tandis que la mienne devient légèrement chocolat clair... tenez comme celle de Nénée.

Et M. Perrin, saisi d'étonnement, avait ouvert une bouche large comme un abîme.

*
**

Comme toute mulâtresse qui se respecte, Nini possède deux albums « chic » résumant sa vie depuis l'âge de quinze ans et même bien avant. L'un des albums plaide éloquentement en faveur de sa vie extérieure, tandis que l'autre enferme les scènes indicibles de son existence intime.

Le premier peut être présenté à des visiteurs quelconques. Il contient les photos de la famille depuis l'aïeul blanc : un arrière-grand-père, un grand-père, des grands-oncles, des grandes-tantes, des tantes, des oncles par alliance... Il contient également les photos de Nini depuis sa plus tendre enfance.

Les jours de réception elle étale cet album où l'on est surpris de ne rencontrer aucun faciès d'aïeul nègre. Écoutons Nini présenter Nini à travers les photos de son album :

— Ici, c'est quand j'étais encore au berceau. Maman m'a dit que j'étais un bébé turbulent et pleurnicheur, que seul un air de piano pouvait me calmer et me faire dormir... Me voici à quatre pattes jouant avec Dick, un chien de race qui, paraît-il, m'aimait beaucoup et passait toute la nuit auprès de moi... Ici j'avais deux ans ; on dit qu'à cet âge j'étais méchante et boudeuse. Mais comme on a raison de le dire : le temps fuit sans retour. J'ai grandi, naturellement... Me voici l'année de ma première communion, j'avais onze ans et j'étais déjà au Couvent où la bonne sœur Rosalie était d'une telle sévérité, oh là ! la !...

Et patati et patata.

Images fidèles où s'épanouissaient, au cours des printemps

africains, la jeunesse et la beauté de Nini. Ainsi défilent dans notre esprit les peintures figées de nos existences successives projetées à l'infini depuis le stade où nous sommes jusqu'au seuil du premier souvenir.

Les plus belles photos de Nini la représentent à partir de quinze ans.

Ici elle est en compagnie de Fanny, une ancienne camarade de Couvent, qui vit maintenant avec un sergent européen quelque part en Afrique Equatoriale. Là elle est seule tenant un sac à main — le premier cadeau d'amour offert par le petit caporal. La voici à cheval en culotte saumur ; elle est avec M. Borien, adjoint des Services Civils, un fol amateur d'équitation. Ah ! la voilà en robe de soie à longue traine qui épouse parfaitement son corps élancé. Splendide ! On dirait qu'une lumière discrète pleut sur elle, d'en haut, sous forme de cône tronqué.

Et les photos défilent, grandes ou petites, claires ou sombres. Leur succession donne à la longue l'illusion d'une seule image globale et générique, composé instable et dansant, mixture de ressemblances où dominent les traits essentiels de la mulâtresse.

L'on arrive enfin à la dernière photo de l'album qui représente Nini en robe de fête, à l'âge de vingt-deux ans.

— C'est la dernière, dit-elle avec une nuance de tristesse dans la voix ; c'est M. Philippe qui l'a tirée le deuxième jour de Pâques.

La dernière photo de l'album. L'image actuelle de Nini... Voilà donc le dernier mot d'une existence pendant vingt-deux ans. La vie, décidément, est très peu de chose. L'envie vous prend de recommencer à feuilleter l'album, de le tourner et retourner sans cesse, non parce qu'il est exceptionnellement captivant mais qu'il représente le bilan de toute une vie écoulée dont il ne reste que ça : quelques images en guise de souvenir...

L'autre album représente l'autre côté de la vie de Nini. Versant, hélas ! plus sombre au sens moral du mot. Il n'est donné de le voir qu'aux seuls amants du jour à qui la mulâtresse accorde ses faveurs.

Telle une vieille relique conservée à l'abri de l'air et de la lumière, cet album enferme dans son sein des parfums très anciens mais suaves et persistants, qui lui donnent une odeur de passé. Ici ce ne sont donc pas seulement des photos avec les souvenirs froids qu'elles ressuscitent. Ce sont encore et surtout des parfums, des parfums nombreux, associés inséparablement à des scènes d'amour ; ce sont des atmosphères de volupté, des ciels d'orgies. Et, sur le plan de l'existence intime

de Nini depuis quinze ans, ces parfums s'échelonnent, les uns éveillant des circonstances précises, les autres soulevant à peine de vagues souvenirs, de vagues sentiments de « déjà vécu ».

D'autres petites choses tenant lieu de souvenirs sont isolées entre les photos de l'album qui les ont aplaties, écrasées ou réduites en squelettes poussiéreux : des bouquets de cheveux noirs, blonds, roux, gardant toujours un petit air de jeunesse et de santé ; des fleurs cueillies en des printemps enfuis, toutes desséchées, décolorées, n'ayant plus leur parfum ; de toutes petites feuilles dont il ne reste que la charpente ; des brindilles minuscules.

« Le temps fuit sans retour... »

Les amants aussi partent sans retour, et la première partie de cet album évoque longuement leur passage. Elle parle du petit caporal dont la figure jeune, innocente et belle sourit gentiment avec une large confiance de gamin. Dans son ample costume militaire paré de galons énormes il a l'air d'un petit mousse. C'est le premier amant. Elle parle d'un autre venu après le petit caporal qu'il a dû intimider avec les dorures de sa casquette et de ses ficelles doubles. Celui-là à l'air plus mâle et plus expérimenté, il a le regard conquérant et la taille haute, droite et cambrée. Le troisième est en chemisette. Il n'a daigné offrir que son buste, un buste d'Hercule rendu moins austère par un large sourire allant d'une oreille à l'autre. Voici le quatrième. Celui-là offre la physionomie d'un Parisien dépaycé qui, sous le régime du soleil, tente de réaliser dans sa tenue, son maintien et sa rectitude, l'idéal de correction et de dignité séculaire d'un homme de la haute bourgeoisie française.

— Je l'ai beaucoup aimé, cet homme, dit Nini d'une voix faible et mélancolique. Elle l'avait beaucoup aimé mais ne l'avait jamais compris. L'homme arrivait, cinglé dans un costume fait à Paris, contemplait d'un œil hagard le boudoir de Nini, puis se laissait embrasser et peloter. Il n'avait pas le tempérament chaud et ce n'était pas sa faute. Aussi, dans ses accolades et ses étreintes avec Nini, la part la plus active revenait à celle-ci.

Le cinquième... le sixième... le douzième... Figures banales, souriantes ou renfrognées ; attitudes de laisser-aller colonial ou poses un peu recherchées, sérieuses, guindées. Chaque tête a sa particularité qui charma pendant longtemps la petite Nini. M. Perrin figure dans l'album tenant une raquette et souriant le plus crapuleusement qu'il peut. M. Martineau n'y est pas. Il n'a jamais voulu poser devant un objectif.

— Vous êtes drôle, vous... lui dit sans cesse Nini, qui est avide de collection. Et Martineau, chaque fois, hausse ses larges épaules et dérobe son regard gêné.

Là finit cette longue succession d'amants, vrais adorateurs d'un seul jour, d'une seule nuit, ou tout au plus de quelques semaines d'ennui tropical. Ensuite viennent des feuilles légères, immaculées, transparentes, précédant un monde nouveau. C'est une transition. Nini aime la surprise et s'acharne en tout à la produire sur ceux qui l'approchent. On croirait que l'album ne contient plus de photos. On soulève une à une les feuilles légères, les minces pellicules. Et puis tout d'un coup surgit un buste nu, opulent, orné de seins fermes, ronds, surmontés de deux boutons noirs et provocateurs...

Ici commence le royaume des nus, depuis les plus innocents jusqu'aux plus scandaleux. Voilà Nini toute nue et détournant la tête pour dérober sa figure. Cette photo a dû être prise à l'âge féminin de la pudeur, un peu après sa sortie du couvent. Il restait alors en elle quelque chose de cette retenue, de cette peur instinctive que donne l'enseignement religieux... La voilà toute nue, cachant son bas-ventre avec une tenture à gros carreaux impudiques et souriant déjà avec ce petit air diabolique des filles perdues.

Ces quelques photos où la pudeur flotte encore assez timidement sont peu nombreuses. Elles forment comme le seuil d'un palais d'exposition où s'étalent des chairs épanouies, jeunes, fraîches, qui excitent à des péchés capitaux ; un univers indigne dont la description exacte en ferait brûler ces pages.

Quand Nini montre cette partie de l'album, elle sourit sans rien dire, d'un air entendu et cynique. Elle seule veut garder le secret des circonstances où les photos ont été prises...

Ainsi va l'existence des mulâtresses. Elles n'ont gardé de leur jeunesse et de leurs amours désordonnés que des silhouettes dotées par elles de vie et de mouvement, et qui semblent toujours avoir des désirs et des passions. Ces silhouettes réchauffent un peu leur cœur vieilli, au moment où, ayant vidé maintes coupes débordantes, elles sentent le désespoir les envahir. Leur vie n'est pas possible sans ces albums qui leur disent, en dépit de toutes preuves contraires : « après tout vous fûtes belle et vous eûtes de nombreux amants très comme il faut : celui-ci fut prince chez lui et gentleman au Sénégal ; cet autre savait aimer sans brutalité ; celui-là était ceci, l'autre était cela... »

Et pour Nini, la vie, en éternel voyage, semble une bête énorme chevauchée par le hasard, qui disperse au gré des vents

de l'oubli les êtres et les choses. Seule demeure cohérente en elle cette conscience précise et lancinante qui s'élève en son âme comme un vague reproche et la pousse souvent à des orgies systématiques où elle noie son désespoir.

**

Depuis quelque temps un bruit court dans toute la ville de Saint-Louis. Comme lors de la déclaration d'amour du nègre, demeurée célèbre, une vague de rumeurs s'est levée envahissant toutes les idées creuses, frayant un chemin libre à la conversation, qui ne varie plus. Le monde mulâtre de Saint-Louis constitue un clan, un milieu aussi fermé que le Cercle Civil. Il y a des thèmes qui y ont la faveur du public et d'autres qui y jettent le désarroi et la panique. C'est d'abord un petit chuchotement qui va d'oreille en oreille, fait dilater les figures ridées des vieilles « signaras », ranime leur regard éteint. Puis les jeunes, en ouvrant de grands yeux blancs et en arrondissant une bouche épaisse, se transmettent bruyamment la nouvelle qui ébranle des « Oh ! pas possible... Comment le sais-tu ?... Est-ce possible ?... C'est charmant... Ce que c'est tordant... »

La nouvelle qui court depuis un mois dans Saint-Louis est agréable, plus agréable que toutes les promesses du monde. C'est le couronnement d'un certain rêve de grandeur et de distinction qui fait que toutes les mulâtresses, les Ninis, les Nanas et les Nénettes vivent hors des conditions naturelles de leur pays.

Le grand rêve qui les hante est celui d'être épousées par un Blanc d'Europe. On pourrait dire que tous leurs efforts tendent vers ce but qui n'est presque jamais atteint. Leur besoin de gesticulation, leur amour de la parade ridicule, leurs attitudes calculées, théâtrales, écoeurantes, sont autant d'effets d'une même manie des grandeurs. Il leur faut un homme blanc, tout blanc, et rien que cela. Presque toutes attendent, leur vie durant, cette bonne fortune qui n'est rien moins que probable. Et c'est dans cette attente que la vieillesse les surprend et les accule au fond des sombres retraites où le rêve finalement se change en hautaine résignation.

Une nouvelle très agréable... M. Darrivey, Européen tout blanc et adjoint des Services Civils, demande la main de Dédée, une mulâtresse de demi-teinte. Pas possible !...

La nouvelle court, vole sans se poser, traverse tous les salons, envahit la rue, arrête le pas pressé des mulâtresses qu'elle force à se grouper comme à l'approche de Pâques. Elle produit sur Nini un effet contradictoire, inattendu. Certes, en présence

de ses camarades, quand tout le monde bénit le Dieu clément et juste, elle se met au diapason général, manifeste en cris et en gestes un bonheur sans mélange. Mais au fond ce mariage « anormal » l'étonne et la déçoit. Elle ne comprend pas que Dédée, qui est deux fois plus noire, puisse trouver un mari blanc à l'âge de dix-huit ans. Elle en est profondément jalouse. Et si elle pouvait invoquer tous les mauvais génies des eaux et de la jungle pour empêcher cette union elle le ferait volontiers. Sa grand-mère et sa tante ne sont pas plus satisfaites. Elles trouvent que nulle fille, issue d'une des familles mulâtres de Saint-Louis, ne mérite davantage que leur Virginie l'honneur d'être épousée par un « Toubahou-Guetch ».

— Nous l'avons élevée comme il faut, nous l'avons préparée à vivre dans les plus beaux milieux de la Société.

Mais contre qui bouder ou s'emporter ? M. Darrivey ne les connaît même pas. Quant à Nini, depuis l'âge de quinze ans, elle n'a fait que s'offrir et le plus entièrement qu'elle a pu, espérant que de cette manière elle rencontrerait parmi tant d'hommes un cœur assez reconnaissant, assez charitable pour lui demeurer toujours fidèle. Pour ses toilettes, rien à lui reprocher : toujours bien habillée, toujours *ad hoc*. Que lui faut-il encore ?

Depuis ses fiancailles, M. Darrivey se promène publiquement avec Dédée. Du haut de leurs balcons les vieilles signaras, en les voyant passer, poussent des gémissements de grave reproche, ce qui, chez elles, est une façon de blâmer la conduite de la fiancée.

— L'avez-vous vue ? Ah ! qu'elle est « *de gheur beut* ». Ah ! mon Dieu, qu'elle est « *gnaha-diom* ».

— Elle n'a pas honte de se serrer comme ça dans les bras d'un homme et encore en pleine rue ?

De balcon à balcon, comme des balles de tennis, les réflexions partent en caravane, lourdes, pleines de sombres pensées.

Les filles semblent moins méchantes. Tous les soirs elles se donnent rendez-vous chez Dédée où M. Darrivey les trouve en grand nombre. Chacune veut se faire remarquer auprès du Blanc. On lui fait manger des gâteaux à la manière des oiseaux qui donnent la becquée à leurs petits oisillons. On l'entoure comme un essaim d'abeilles, on bourdonne autour de lui, on pépie.

La tante Sylvie a l'impression qu'on veut faire la cour à son futur gendre. Aussi se met-elle à grommeler chaque fois qu'elle entend les escaliers grincer sous les pas précipités de la joyeuse bande.

Au bureau des « Entreprises Fluviales », chaque matin et chaque soir, la conversation, partie d'un sujet banal, se rac-

corde au mariage de Dédée. A-t-on vu dans la rue un groupe agité de jeunes filles ? Elles causent certainement du mariage. Parle-t-on de voyages, d'excursions, de tourisme ? Cela amène naturellement à prévoir ce que sera le voyage de noces de la petite Dédée. Le temps semble-t-il lourd, accablant ? Oh ! le jour du mariage un temps pareil ne serait point à souhaiter.

Martineau, que ce thème invariable énerve outre mesure, observe un silence uniforme et pousse de temps en temps un gémissement de détresse. Quant à Perrin, habitué qu'il est à se moquer de tout et à ne rien prendre au sérieux, ce leitmotiv devient pour lui une occasion de plaisanterie.

Et tous les jours, durant une quinzaine et plus, Nini parle inlassablement d'épousailles. Elle a déjà vu plus d'un mariage d'une de ses congénères avec un Blanc : celui de Caro Paule avec un sergent d'infanterie coloniale ; celui de Fine Claire avec un commis des Services Civils ; celui de Reine Balat avec un employé de commerce.

— Oh ! Quels charmants couples, et quels hommes.

Nul plus qu'elle ne connaît la psychologie du futur époux de Dédée.

— Un gentil garçon je vous dis. Un cœur généreux, d'une bonté inépuisable. Un peu taciturne évidemment : les hommes sérieux sont toujours ainsi. Oh ! et puis ce qu'il aime Dédée. On dit qu'il s'est décidé à ce mariage par simple besoin de cohésion dans sa vie et dans ses idées, et surtout par un certain atavisme noble. Car M. Darrivey est d'une bonne famille française. Son nom devrait s'écrire avec une apostrophe comme d'Artagnan, d'Amiens. Mais il préfère l'écrire en un seul mot. Un homme simple et modeste, vous pensez.

Et patati et patata.

Nini sait autre chose de M. Darrivey. Elle le connaît pour être un homme dur à la besogne et un « bûcheur » tenace. Un de ces jours il entrera à l'Ecole de la France d'Outre-Mer pour en sortir comme administrateur des Colonies. Désormais il commandera dans un des cercles du Sénégal, du Soudan ou de la Guinée. Et Dédée sera reine de ce cercle. Dédée pourra avoir cinquante négresses et plus à son service. Dédée pourra faire arrêter, fustiger, emprisonner qui bon lui semblera. Dédée aura des poulets à l'œil, des cabris à l'œil, des vaches à l'œil, des courbettes et des gémissements à l'œil.

Mais la perspective de cette situation fort enviable n'est pas sans bouleverser profondément la pauvre Nini. Un jour elle a laissé tomber, en présence des deux Blancs qui parlaient de ce futur mariage, en bien plutôt qu'en mal, une phrase qui

traduit son dépit et sa jalousie : « Certes, avait-elle dit, Dédée est bien tombée. Elle a de la veine quoi. N'empêche que moi je préfère me marier avec un homme qui m'emmènera loin d'ici. Je sens que je ne suis pas faite pour passer toute ma vie dans ce pays. »

Comme on est le vingt-cinquième jour du mois de juin, Nini annonce que le mariage aura lieu le surlendemain qui est un samedi.

**

Le surlendemain, un samedi. Un samedi comme les autres, plein de l'espoir du lendemain. Pour les mulâtresses ce jour est grand parmi les plus grands. Elles s'étonnent même de voir des personnes cheminer avec indifférence et vaquer à leurs besognes habituelles. Elles s'étonnent de voir les boutiques s'ouvrir et les commerçants vendre derrière leurs comptoirs. Elles s'étonnent de voir les camions circuler, chargés de ballots. Cette activité de la ville, un jour solennel pour elles, leur inspire une pitié généreuse.

Toutes ont demandé à leurs chefs de bureau respectifs l'autorisation de s'absenter. Et c'est autant de dizaines de rapports qui ne seront pas tapés pour le courrier de lundi. Les machines à écrire dorment à côté des piles de papier. Un silence effrayant bien que fécond règne partout. Dans chaque administration un vide immense se produit. Il semble que la vie des bureaux, sans le langage de la machine qui jase, traverse une phase de torpeur...

Environ huit heures du matin. Les abords de l'église sont envahis par des femmes indigènes de tout âge. Les plus jeunes d'entre elles ont la tenue de combat des jours exceptionnels : un pagne, une camisole et, autour des reins, noué fortement, un autre pagne solide. Pas de chaussures aux pieds. Cette tenue indique chez elles la volonté bien farouche de se démener, de s'agiter, de s'égosiller pour dire des choses qui vous replacent dans la gloire des aïeux. Leur « Toubab » se marie. Il faut bien qu'elles soient debout pour l'honorer au nom de tous ceux de la lignée qui dorment dans les cimetières de Sor ou de Tiaka-Ndiaye.

Un peu avant neuf heures, le cortège quitte la demeure de la tan'e Sylvie au quartier de Lodo. Il est formé par une file d'autos chargées de toilettes et de fleurs. On suit la rue André-Lebon dans un silence funéraire. Les petites mulâtresses qui emplissent ces autos traversent une minute riche de sensations que l'homme éprouve rarement dans son existence. Une extase

muette les emplit, un petit vertige les gagne : vertige d'un bonheur inaccoutumé, débordant, qui verse la folie dans leurs pauvres cerveaux désadaptés. Tout le monde les regarde au passage. Elles regardent le monde aussi, mais sans le voir, ouvrant de grands yeux blancs sur les trottoirs et sur les maisons qui défilent lentement avec leurs ouvertures.

La réalité du monde extérieur leur échappe et se présente à elles à l'état de rêve. Les êtres et les choses, devenues anonymes, sont réduites en silhouettes vagues, immobiles, fossilisées. Tout l'univers, pour elles, tient dans cette rue longue, étroite, droite. Les yeux des mulâtresses, voilés par l'émotion et par une immense fierté qui les grise, ne voient plus ce chemin des gloires et des réussites parfaites qu'à travers une brume légère...

Enfin voilà la place du Gouvernement. L'univers s'élargit. Un moment les rumeurs de la mer viennent s'ajouter à celles des moteurs et font bourdonner plus fort les oreilles des mulâtresses. On tourne à gauche. L'univers semble s'évaser au-delà d'une ligne d'eau pareille à une veine de mercure. Là-bas le ciel et la terre se confondent, et c'est peut-être le paradis vers lequel chemine le cortège. Mais voilà que la première auto s'arrête, puis la deuxième, puis les autres. La réalité du monde extérieur se précise de nouveau. On reconnaît l'église avec ses colonnes carrées et son péristyle. Les cloches se mettent subitement à carillonner.

L'*Ave Maria* sera chanté aujourd'hui avec plus de gratitude envers le Seigneur par toute cette population mulâtre qui voit un de ses rêves couronné de succès : s'unir avec l'Européen ou l'Européenne, « blanchir » petit à petit et franchir la barre de couleur qui la sépare du monde de ses aïeux occidentaux.

Des voix jeunes et fraîches emplissent les voûtes de l'église, et leurs sonorités allées détachent momentanément l'homme fervent, l'homme qui écoute, de son séjour terrestre.

Dehors le monde des femmes noires se presse et attend. Elles ont leur mot à dire sur cet événement qui ne concerne pas seulement les mulâtres et dont elles s'attribuent naïvement le parrainage. Sans rancune et sans arrière-pensée, elles tiennent à prouver que Dédée n'est pas d'une soudie quelconque, inconnue.

Déjà quelques vieilles femmes noires édentées bredouillent des compliments, des propos traditionnels hérités de mère en fille et concernant la généalogie de sa famille. Mais elles n'osent trop élever la voix parce que le silence, autour de l'église, est imposé par un gardien de la paix — hercule d'ébène vêtu de blanc — qui va et vient comme un cerbère le long de la rangée formée par les spectateurs.

Au bout d'une heure le cortège sort, couple par couple, bras dessus, bras dessous. Il y a des couples de Blancs et de Blancs, de Blancs et de Mulâtresses. La foule, massée sur le trottoir d'en face, imprime par sa densité et son fluide un mouvement de recul. Ils se ressaisissent malgré tout et avancent. Les mulâtresses surtout, qui ont l'amour des grandes parades, dressent le jarret et arrondissent fièrement la poitrine.

Chaque couple réintègre l'auto qui l'a amené, et le cortège, de nouveau, s'ébranle en sens inverse à la même allure que tout à l'heure.

Derrière courent et s'égaillent les enfants noirs (garçons et filles), des hommes désœuvrés que tout événement attire, et des femmes venues pour saluer leur « signara » en ce jour solennel.

Les vieilles gardiennes de la tradition élèvent maintenant la voix et hurlent en pleine rue. La rue appartient à tout le monde et on est en plein jour. Donc pas d'histoire... Il faut qu'elles fassent leur devoir. Et de crier :

*Vatch nga, vatch nga sounou dome
Antiou Sarr mô diour Fara Mansé,
Fara Mansé diour Guédel Diaw
Guédel Diaw diour Thiané Fall
Thiané diour Sabel Diaw
Mou diour Sylvie ak Sang ak Poline Garasse
Poline Garasse diour la.*

(Tu as fait ton devoir, notre fille. Antiou Sarr a mis Fara Mansé au monde, Fara Mansé a mis Guédel Diaw au monde, Guédel Diaw a mis Thiané Fall au monde, Thiané Fall a mis Isabelle Diaw au monde, laquelle a mis au monde Sylvie, Jean et Pauline Grasse ; et cette dernière t'a donné naissance.)

*Antiou ak Fara Mansé nga dess tia Oualo
Guédel Diaw ak Thiané Fall
A nga gnou soul tia Thiaka N'Diaye
Sabel Diaw tia Thiém
Poline ak Sang tia Sounthior ba.*

(Antiou et Fara Mansé sont demeurés dans les cimetières du Oualo, Guédel Diaw et Thiané Fall sont enterrés à Thiaka N'Diaye, Isabelle Diaw à Thième, Pauline et Jean au cimetière européen.)

Ces éloges touchants ne laisseraient pas indifférente la petite Dédé qui a tant de sang noir dans les veines.

*Antiou Sarr li-nguère la vone
Fara Mansé di bour
Sa mame Antone Garasse
Di bou rou Tougueul.*

(Antiou Sarr était princesse, Fra Mansé roi et ton grand-père roi de France.)

Joignant le geste à la parole, ces vieilles gardiennes de la généalogie de Dédée pointent le ciel d'un index fou comme pour prendre Dieu et l'histoire à témoin.

Antiou daf dane var fass.

(Antiou devenait parfois amazone.)

Pendant ce temps le cortège est arrivé à la maison de tante Sylvie où une foule d'indigènes l'accueille naïvement. L'agent de l'ordre défraye la voie et les couples s'engagent sous la porte ogivale, montent l'escalier en bavardant un peu...

Le reste de la fête se passe normalement. Comme de vraies bourgeoises, les mulâtresses assistent avec un maximum de componction à la réception au champagne, à l'apéritif dansant puis au déjeuner qui, ce jour-là, est bien plantureux. Ah ! il faut les voir traverser la salle en robes à longues traînes, dignes de la Pompadour. Il faut les voir cambrer les reins, avancer la poitrine et provoquer d'un sourire impudique les Messieurs en smoking qui dansent avec elles. Il faut les voir au déjeuner rivaliser de bonne manière de tenir fourchette et couteau, de manger de la langouste, de demander sel ou poivre. Il faut les entendre égrener avec emphase le rire protocolaire des milieux de la haute aristocratie française, débiter à grands roulements de bouche et d'yeux, certaines histoires farcies d'humour et de légende où l'imagination tient le plus grand rôle.

Tout le samedi et tout le dimanche l'on danse sans interruption, l'on mange et l'on boit. Et toujours devant la porte de tante Sylvie une foule d'indigènes monte la garde, prenant plaisir à écouter la musique du pick-up et à regarder tourner les couples dont on ne voit que les têtes aux différents coloris. Tout le samedi et tout le dimanche... Les toilettes se succèdent avec une âpre frénésie... Mains flacons de parfums suaves, maintes boîtes de poudre se vident. L'atmosphère de la salle est sursaturée d'émanations alcooliques et de sueurs vaporisées dans des parfums de toutes sortes. Cela donne une sensation étrange, et grise comme le « bata » des femmes indigènes.

Mais il n'en va pas toujours ainsi dans les événements de la vie. Chaque médaille a son revers et les lendemains de plaisirs sont toujours maussades. Nini le sent cruellement lorsque lundi elle se retrouve devant sa machines à écrire et les piles de rapports marqués « urgent », « pressé », « très urgent », « à faire pour le courrier de mardi », etc... Elle éprouve comme un remords de s'être amusée. Son corps entier se refuse au moindre effort. Elle a des envies folles de bâiller. Elle s'étire. En vain fouille-t-elle en son cœur un peu d'espoir, de courage. Il semble que pendant ces deux jours de noces elle ait épuisé toute la somme possible de jouissances imparties à un être humain. Elle sent peser sur elle le fardeau des turpitudes qui n'ont pour résultat que la meurtrissure des nerfs et l'oblitération momentanée du cerveau. Dans cet neuro-pathique où plongent les excès de plaisirs consommés la veille, le travail lui apparaît comme une invention diabolique des hommes.

Ce lundi soir, chez tante Sylvie, un immense brouhaha s'élève, un tintamarre assourdissant qui emplit la maison. Est-ce un prélude à de nouvelles bacchanales ou simplement la dernière vague de rumeur qui marque la fin des noces ? Mais non, c'est une querelle de vieilles « signaras », un règlement de comptes. Et il fallait s'y attendre.

Un conflit se préparait en effet depuis l'avant-veille du mariage de Dédée entre la famille intéressée et certaines familles invitées. Du fait de la mauvaise distribution des cavaliers ou des cavalières des fureurs contenues s'étaient accumulées, n'attendant que le lendemain du mariage pour éclater.

Parmi les invités du sexe fort figuraient en effet trois dignes mulâtres, amis ou proches parents de la famille de Dédée. On avait donc trouvé naturel de les accoupler pour le cortège avec Sophie, Nana et Nénée, trois mulâtresses de première zone. Le scandale se trouvait ainsi en puissance. En premier lieu elles refusèrent d'assister au mariage sous des prétextes tirés par les cheveux. Elles firent en outre part de cet affront à leurs grand-mères et à leurs tantes qui se cabrèrent à leur tour. Pourquoi deux poids et deux mesures ? Pourquoi des Blancs aux unes (de rang et de caste inférieurs) et des mulâtres, c'est-à-dire des Noirs en somme, aux autres dont le nom de famille à lui seul pouvait servir d'indication pour tout protocole ? Un tel affront, sans précédent dans les annales de la vie bourgeoise Saint-Louisienne, ne pouvait être caché à l'opinion publique. Contre cette volonté systématique de les humilier par esprit de vengeance, ces familles étaient décidées à recourir au scandale pour rétablir leur prestige bafoué et dire son fait à la famille qui les avait si cavalièrement offensées.

Donc ce lundi soir, lendemain de noces qui eurent tant de succès, quatre vieilles signaras envahissent la maison de tante Sylvie et la prennent d'assaut pour demander des explications. En anolof, langue du Sénégal, une telle mise en scène s'appelle « teissanté », synonyme de « s'affronter ». Elle consiste à braver l'offenseur et à échanger avec lui des propos amers qui sont un exutoire de la colère en même temps qu'un moyen de le remettre à sa place. Une explication en tête à tête vaudrait mieux, mais par ce procédé le public noir et mulâtre n'apprendrait rien. Il faut que dans la rue les femmes noires qui passent entendent, que les familles mulâtres voisines entendent, que les Blancs non au courant des différences de classe entre mulâtres entendent eux aussi. C'est très important pour que demain soit reconnue la place qui revient à chaque famille métisse de Saint-Louis.

— Hé oui, nous comprenons le mobile de votre geste... Quand on a un boubou trop court on tire dessus pour l'allonger. Que représentez-vous dans Saint-Louis ? Vous n'arriverez jamais à la cheville de ceux que vous avez voulu rabaisser... Tous les habitants de Saint-Louis, hommes et femmes, Blancs, Mulâtres et même Noirs, savent ce que nous valons et ce que vous valez. Vous n'êtes que de vils descendants d'esclaves...

Et patati, et patata...

Ce'a dure jusqu'au crépuscule, jusqu'à la nuit complètement tombée.

Pauvres vieilles signaras. Pauvres fillès sacrifiées. Pauvres familles offensées.

Ainsi fut célébré le mariage de Dédée, petite mulâtresse de Saint-Louis, avec M. Darrivey, adjoint des Services Civils et futur administrateur des Colonies. Mariage très souhaitable du point de vue purement colonial et humain, puisqu'il semble réaliser dans une certaine mesure le rapprochement des races et qu'il constitue un cas typique d'assimilation intégrale. Mais n'y a-t-il que du bon ? Certes non. Toutes ces pauvres petites mulâtreses de Saint-Louis, encouragées par une si bienheureuse chance, voudront avoir le sort de Dédée. Elles attendront toute leur vie un M. Darrivey qui n'arrivera pas. Et puis elles vieilliront.

**

Le souvenir de cet heureux mariage s'en est allé comme bien des choses qui ont traversé la vie à tire d'ailes. Et bientôt on ne l'évoque plus que par simple besoin de parler ; par simple routine de langage. Mais en s'en allant il a déposé dans quelques

cerveaux ambitieux de vieilles intrigantes le germe d'une idée fixe, qui se forme au fil des jours.

Pourquoi deux poids et deux mesures ?

Une idée est née derrière le front de la vieille Hélène, la grand-mère de Nini. Sa petite fille est en amitié depuis cinq mois avec ce Monsieur Martineau qui a l'air si comme il faut. Pourquoi ce Monsieur n'épouserait-il pas sa petite fille ? Cette idée la hante comme un remords. La vieille la tourne et retourne dans sa tête si habile aux combinaisons. Le matin, quand elle se lève, l'idée est là. L'idée éclate dans ses premiers bâillements, emplit son café, l'accompagne à la petite messe, trouble la béatitude qu'elle goûtait en présence de son Dieu, dispute la place au souci de ses devoirs religieux. L'idée est partout en elle et autour d'elle.

Mais que faire ? Après avoir ruminé pendant longtemps le problème, tenté plusieurs solutions impossibles, elle songe finalement, et avec quel bonheur, à un procédé très vieux qui opère, contrairement à la science moderne, en pleine obscurité. Elle songe au maraboutage.

Ceux qui pratiquent cette science infuse portent le nom de « Marabouts ». Ils sont docteurs dans ces parties de la vie qui échappent aux appareils et aux instruments. On ne les voit presque jamais. Dans leurs sombres retraites, entourés de savoir et de mystère, ils semblent être en contact direct avec les morts et avec la divinité. Leurs mains sont assez longues ; ils peuvent ainsi fouiller à loisir, dans le passé, le présent ou l'avenir, la clef d'une vie humaine et détourner le cours d'une existence. Leurs yeux à demi clos voient en des profondeurs qui nous sont cachées ; et leur bouche voilée profère des incantations dont la puissance se mesure à l'influence qu'elles produisent sur une destinée.

Il existe dans le faubourg de Sor, à un endroit où les bruits sont rares, la case d'un marabout d'origine mandingue. Tout le monde sait que les Mandingues descendent directement des grandes dynasties fétichistes. Aussi bien sont-ils considérés outre mesure comme des hommes à la science dangereuse, toujours prêts à se venger ou à jeter la perturbation dans les idées et les sentiments d'un individu. On leur attribue par exemple de porter sur une partie de leur corps un talisman qui les garantit de tout geste agressif. Le pouvoir de ce talisman est tel que si vous brutalisez un Manding digne de ce nom vous tombez immédiatement et le mal qui vous frappe se manifeste par des coliques suivies d'effets honteux. Un Manding peut encore vous jeter la maladie ou la mort à une distance que

l'imagination ne peut concevoir. Ce pouvoir mystérieux est connu sous le nom de « corté ».

La vieille Hélène qui a à sa disposition des femmes indigènes très bien renseignées, peut être au courant de tout ce qui se passe dans la ville entière de Saint-Louis.

C'est ainsi qu'un soir sans lune, dès que le soleil se couche et que les lampes commencent à s'allumer, elle quitte la maison grise située au bord du petit bras. Nul ne la voit longer les hautes murailles, traverser la petite rue qui mène au Pont Faidherbe en passant par le Lycée. Un seul témoin l'accompagne : Bakary, le petit Bakary, l'âme damnée de la maison. Or Bakary, à l'occasion, est muet et sans cerveau. On l'a dressé à oublier sur le champ ce qu'il voit et ce qu'il entend, à dire même parfois le contraire de ce qu'il a vu ou entendu.

Telle une ombre malfaisante qui glisse, inoffensive, à travers la foule, la vieille Hélène atteint le Pont Faidherbe et choisit pour ne pas être dévisagée, le trottoir situé du côté sud où seuls passent les nocturnes.

A sa droite le fleuve s'étend à l'infini reflétant dans son eau sombre les quelques lumières qui jalonnent le quai. Devant elle, formant comme une barrière hostile, apparaît un amas de silhouettes et de végétation qui est le village de Sor.

Le village de Sor... Elle y arrive bientôt avec ce petit train des vieilles personnes dont l'allure est sage autant que les pensées.

Personne ne la remarque, car chacun a ses idées qui l'empêchent de voir les autres. Celui-ci va annoncer le décès d'un parent ; cet autre court vers sa belle, un autre goûte particulièrement la douceur de cette nuit tranquille. Chez l'un le cerveau effectue d'interminables calculs, chez l'autre les sentiments l'emportent.

La vieille Hélène aussi a son idée qui ne la quitte jamais. Elle traverse aisément le village de Sor et arrive au quartier de Ndiolofène qui est par excellence le domaine des mystères et de la végétation.

Et tout à coup surgit d'un coin ténébreux une femme noire qui l'aborde en chuchotant des mots de raillement. Toutes deux, suivies du petit Bakary, marchent vers un dédale d'arbres noirs, s'engagent dans l'ombre qui les engloutit et arrivent finalement devant une pauvre case isolée. Une petite lumière y clignote et le lieu donne l'impression d'un foyer de fétichisme.

La nuit est noire. Autour de la case un silence complet pèse. Pas un chien ne fait entendre son aboiement. Pas un bébé ne pleure ; pas un éclat de rire, pas une toux forte ne signalent

alentour la présence d'une âme humaine. Le petit Bakary qui est superstitieux par hérédité ouvre de grands yeux effrayés sur les ténèbres, sur la sombre végétation qui semblent bouger et danser devant lui, à quelque distance. Il lui semble entendre le silence et ses oreilles en bourdonnent.

La femme noire précède la vieille Hélène. Elle frappe contre la porte et un gémissement qu'on ne peut attribuer à une créature humaine répond comme du fond d'un tombeau.

La femme noire dérange une porte en roseaux tressés donnant sur un abîme à peine éclairé où bouge une forme accroupie sur le sol...

Avec des gestes d'une extrême lenteur, le marabout, sans parler, invite les deux visiteuses à s'asseoir. Le marabout ne parle pas tout de suite. La rigueur des dogmes auxquels il obéit, auxquels il assouplit son corps et ses organes lui interdit toute communication avec les hommes, du moins par la parole.

En attendant, la vieille Hélène parcourt d'un regard hébété l'intérieur de la case. Les murs en terre glaise qui devaient être gris autrefois sont crasseux et remplis de crevasses. A un des angles s'élève une montagne de livres saints couverts de peaux de chèvre. Et sur cette montagne s'étire un énorme chapelet dont les grains noirs ont une grosseur peu commune. En bas une sorte de grabat également couvert de livres saints. Par ci par là des canaris, des vases, des bouteilles remplis de produits mystérieux ornent le plancher en terre battue.

Dehors le petit Bakary traverse un état de peur extrême qui le fait trembler comme une feuille morte. Toutes ces terribles histoires de diables et de sorciers que racontaient ses aïeux pendant les nuits noires, à l'orée des grandes forêts inhospitalières, le hantent avec une surprenante obsession. Il tressaille quand le vent balance la forme noire des arbres où semblent bouger quelques divinités légères, ennemies de l'homme. Tennailé entre cette peur qui l'affole et la crainte d'être grondé par la vieille Hélène dont il redoute le verbe sarcastique, le petit Bakary tente un évadement : il essaye de penser à autre part, à autre lieu. Et naturellement il songe à la petite maison qui là-bas baigne dans la clarté des lampes électriques, négatrices des existences invisibles. Il songe à la gaieté du quartier de Lodo, à ses petits camarades, à la musique du dimanche sur la place du Gouvernement. Mais sa pensée absente n'empêche pas son corps de sentir, de percevoir les infimes données de cette ambiance de terreur et de les interpréter en les grossissant... Le petit Bakary se met donc à siffloter doucement, très doucement, si doucement qu'il n'entend pas lui-même l'air de

la chanson qui passe sur ses lèvres non inspirées. De cette manière il espère livrer son corps à une activité quelconque susceptible de le distraire de ce cauchemar vécu à l'état de veille. La peur cependant grandit en lui, les sens du petit noir deviennent plus aigus. Maintenant il lui semble que des masses d'ombres avancent mollement vers lui, qui s'enlèvent ensuite jusqu'au ciel puis disparaissent. En même temps il éprouve comme le voisinage de mains formidables, prêtes à le saisir et à pulvériser tout son être. Il se blottit donc contre le mur de terre battue, sous l'auvent prolongé de la hutte. Dans cette position il a au moins la chance d'échapper à tous les esprits malfaisants qui pourraient venir par derrière.

Ah ! quel sort l'a mêlé à cette promenade nocturne, en un lieu si hostile et si dangereux ! Plus que jamais il renonce à se poser des questions sur son origine, sur ses malheurs de petit boy noir abandonné à la force aveugle de ses maîtresses. Il se résigne à la fatalité qui a voulu faire que lui, Bakary, ne soit qu'un être sans famille et sans bercail. Quant, à la faveur de cette nuit noire hantée par les puissances de l'heure, diables ou sorciers auront emporté son âme ce sera bien fait : il ne restera plus rien pour permettre à la méchanceté de Nini et à la sévérité de tante Hortense d'assouvir leurs crises. Ce sera enfin le repos pour lui, Bakary... Armé tout à coup de cette force de résignation, il cesse d'avoir peur et attend...

Pendant ce temps le Manding, la femme noire et la vieille Hélène débattent la question de Nini et de Martineau. C'est la femme noire qui expose la situation. Elle est sœur en Eve de la vieille Hélène et elle l'affirme solennellement pour que le Manding n'en puisse douter.

— Je vous amène ma sœur, dit-elle. Malgré qu'elle soit plus claire que moi nous sommes de la même famille et avons les mes grands-parents du côté noir. Elle c'est moi, et moi c'est elle. Il faut faire pour elle ce que vous auriez fait pour moi en pareil cas.

La vieille Hélène qui reconnaît sincèrement cette proche parenté avec la femme, au contraire de Nini qui s'aveugle sur sa blancheur, acquiesce sans broncher. Elle pense d'ailleurs que la fin justifie les moyens et qu'il n'y a aucun inconvénient à ratifier devant un marabout manding qui ne sort jamais une déclaration qui ne pouvait que faciliter les choses.

La femme noire continue avec une franchise brutale :

— Sa petite fille est en relation avec un « Toubab » (Européen). Or les « toubabs », aucun de nous ne l'ignore, sont des « saille-sailles » (crapules), qui nous trompent assez souvent. Sa

petite fille est donc en relation avec un « toubab », et le mieux serait qu'il l'épouse, puisqu'il lui a fait « connaître la vie »...

Le marabout se tait un long moment et, levant la tête en direction de la femme noire et de la vieille Hélène, il prononce sentencieusement :

— La question me paraît d'une grande importance, surtout présentée par vous, Khady, qui comptez parmi mes plus vieilles connaissances dans ce pays. Mais je dois vous dire que c'est une question qui n'est pas facile à résoudre. Il me faut nécessairement entrer dans le « Khawa ». Madame ne sait peut-être pas ce qu'on appelle « khawa » mais Khady vous pourrez lui expliquer ce que c'est. Je dois y rester une semaine entière avant d'en sortir et de pouvoir vous dire si les « Ravanes » (esprits qui décident) sont favorables ou défavorables à votre cause. Donc ce soir je ne saurais me prononcer sur quoi que ce soit relatif à cette affaire. Je demande à madame de revenir avec vous dans une semaine pour connaître la décision des « Ravanes » après les prières que j'aurais faites.

La femme noire ne veut pas laisser la vieille Hélène retourner chez elle avec une promesse si vague.

— Croyez-vous « serigne », dit-elle, que les « Ravanes » nous seront favorables ?

— Allah est seul maître, répond le marabout.

La femme noire et la vieille Hélène se retirent après avoir pris rendez-vous avec le manding pour la semaine suivante.

Le petit Bakary, sentant venir sa maîtresse, reprend une attitude correcte de petit boy noir bien discipliné.

Le chemin du retour semble moins long à la vieille Hélène, soit parce qu'elle le connaît mieux à présent, soit parce que le marabout, sans le savoir, lui a donné quelques lueurs d'espoir.

La vieille Hélène, dans son esprit encore alerte, tourne et retourne des idées vagabondes qui surgissent pêle-mêle, se heurtent et s'entredétruisent. Les unes dessinent une apothéose où trône Nini, heureuse et vengée. Les autres révèlent un sombre avenir où apparaît un monsieur Martineau cynique et méconnaissable, prenant un beau matin le train de Dakar pour retourner dans son pays de France et abandonnant Nini grosse et sans soutien...

Pendant très longtemps, sur le chemin du retour, la vieille Hélène rumine ces idées volages sans adresser un mot au petit Bakary, qui s'estime heureux de quitter le faubourg de N'Dio-lofène où semblent être enclos les mystères les plus redoutables du monde.

Ce soir-là, chez Nini, on ne parle que du marabout et des « Ravanes ». La vieille Hélène qui a absolument confiance dans cet intermédiaire entre Dieu et les hommes, donne détail après détail la physionomie du lieu et celle de l'homme qui l'habite.

Quelque chose comme une faim archaïque d'images mythiques la soulève tout entière. Elle a des visions dont elle habille grandiosément les choses. La profonde superstition de ses aïeux noirs alimente son discours emphatique.

— Ce lieu n'est pas un endroit comme tous les autres, dit-elle. Un Cimetière avec toute sa froideur obsédante est encore moins austère. S'il y eût jamais demeure favorable à la retraite des « djinnés », ce logis terrifiant en est un. En vérité ils sont ridicules et osés, ceux qui prétendent que rien n'existe hormis ce que l'œil peut voir et la main toucher. Il y a certainement des existences qui nous entourent, nous coudoient, nous guettent ou nous épient.

J'ai eu nettement la sensation que dans le taudis du marabout des présences mêlaient leurs souffles chauds à nos respirations.

Me pardonne le Christ, mais j'ai failli un moment à l'idée de ces présences. Ma foi chrétienne cependant si forte s'est trouvée vivement ébranlée par cette obsession. Mais je dirai avant de me coucher quelques prières supplémentaires et ferai amende honorable devant notre Seigneur.

— Notre cause est légitime, Hélène, dit la tante Hortense. Et le Seigneur qui connaît la pureté de nos sentiments saura nous pardonner nos défaillances.

— Sous quelle forme donnera-t-il son « gris-gris » ? s'enquiert Nini, plus positive. Car je connais monsieur Martineau : il est si curieux. Il ne tarderait pas à découvrir n'importe quel objet que je m'attacherais au corps. Je préfère donc que le marabout donne du « safara » (eau bénite).

Ironie du sort.

Nini, « jeune fille blanche », n'aurait jamais et affaire à un marabout noir sans le problème posé par sa liaison avec le Blanc. D'ordinaire elle se moque à grands éclats de rire des sacs de « gris-gris » qui pendent au cou des Noirs ; et quand elle est avec des Européens, elle est incapable d'imaginer comment on peut croire à une chose comme l'existence de diables et de sorciers mangeurs d'âmes.

— Ah ! Non, c'est tordant ! disait-elle un jour à Perrin. Croire à des sachets aussi infects, aussi remplis de poux (elle parlait des gris-gris), non cela dépasse l'imagination. Penser un instant qu'une saleté comme leur eau bénite peut changer les lois du destin ou retarder son accomplissement : c'est une folie.

— Que faites-vous des scapulaires et des médailles ? avait répondu ironiquement M. Perrin.

— Oh ! Les scapulaires, c'est autre chose ça. C'est propre, et puis c'est béni par le bon Dieu, notre Seigneur Jésus-Christ. Vous n'allez pas comparer ces médailles qui portent l'image du Seigneur avec les nids de crasse et de poux que sont les gris-gris.

M. Perrin s'était tu, réjouï en son cœur léger.

Et pourtant les « Ravanes » sont de ces esprits-là qu'on invoque tant avec des paroles saintes qu'avec les sachets et l'eau bénite dont avait parlé Nini. Et pourtant la vieille Hélène s'était déplacée de la ville au faubourg de N'Diolofène où il fait si noir quand arrive la nuit ; où les sachets de poudre grise et les eaux bénites devaient être, du point de vue hygiénique, bien plus à repousser.

Mais allez découvrir la vérité enfouie dans le cœur humain.

*
**

Au bout de la semaine la vieille Hélène se remet en marche vers le faubourg de N'Diolofène pour connaître la réponse des « Ravanes ».

Le doute effleure un instant le cœur de la vieille mulâtresse. Mais pour qui connaît la sainteté et la puissance d'invocation des marabouts qui osent entrer dans le « khalwa », le doute n'est pas toléré en ce qui concerne le résultat de leurs démarches auprès des esprits « qui ne mentent jamais ».

Plus vivement que la première fois, la vieille Hélène trotte, légère et vacillante comme une ombre. Elle est dans la situation psychologique de ceux qui vont apprendre une nouvelle pouvant les sauver pour toujours ou les abattre d'un seul coup. Derrière suit le petit Bakary dont la peur augmente — moins forte cependant que la fois précédente — à mesure qu'ils approchent de la sombre végétation de N'Diolofène.

La peur des grandes forêts silencieuses et des épais fourrés est innée chez le petit Noir. C'est l'effet d'une hérédité mythologique que renforce dès le jeune âge la verve intarissable des vieilles grand-mères qui parlent de « djinns » et de « sorciers » à longueur de nuit...

Au même endroit et presque à la même heure qu'il y a sept jours, la vieille Hélène trouve la femme noire debout et l'attendant. Celle-ci la salue en tendant la main et en esquissant une génuflexion.

Comme il y a sept jours, l'ombre les engloutit et les arbres les dérobent sous leur feuillage touffu...

La vieille Hélène est ravie d'apprendre que la réponse des « Ravanes » est favorable. Le Manding expose longuement les diverses phases de son entrevue avec eux ; phases marquées par des réticences et de la mauvaise humeur de leur part et par une grande insistance, de force et de persuasion de la part du marabout.

— Enfin, dit-il pour terminer, l'essentiel est obtenu : les cœurs de Nini et du Blanc seront « fondus » comme l'air et la lumière. Seule la mort qui met fin à tout pourra les désunir.

Il remet à la vieille Hélène, par l'intermédiaire de la femme noire, trois flacons remplis de « safara » (eau bénite de préparation spéciale). Puis il fournit les indications nécessaires sur l'emploi de chacun.

— La petite devra se baigner une seule fois avec l'eau contenue dans le premier flacon... Chaque matin, avant de voir un rayon de soleil, elle devra prendre dans le creux de sa main un peu de l'eau du second flacon pour en humecter son visage. Enfin l'eau du troisième flacon sera versée dans un aliment qu'on fera cuire que cuire manger au Blanc.

Il ne reste plus qu'à débattre le prix de tout le travail fait par le marabout. La vieille Hélène est prête à tout sacrifier. Elle est la première à poser cette question d'argent, toujours délicate entre Africains qui se connaissent :

— Combien demandez-vous, « serigne » (marabout) pour toute la peine que vous vous êtes donnée et pour les trois flacons ?

Le Manding se met à parler, à parler, en faisant des gestes pleins de lenteur et de désintéressement.

— Ce travail, dit-il, a été long et pénible. Il m'a coûté des prières et des prières. Vous ignorez sans doute que les « Ravanes » n'aiment pas qu'on les dérange dans leur paisible retraite. Chaque tentative faite par un marabout pour les consulter et obtenir leur avis est un risque que bien peu osent affronter. On peut devenir fou, madame, pendant les sept nuits qu'on passe en tête à tête avec des créatures farouches et souvent malicieuses qui se présentent à vous sous toutes les formes pour vous faire peur ou douter de leur pouvoir. Il suffit d'un petit rien, d'un instant de défaillance pour qu'ils se retirent ou vous fassent divaguer à jamais... Enfin j'aime mieux vous dire que ce travail n'a pas son prix. Je l'ai fait parce que Khady qui est une vieille connaissance à moi vous a amenée jusqu'ici. Parce que, aussi, la cause que vous défendez me paraît juste... Autrefois un travail comme celui que je viens de faire pour vous ne se payait pas en argent, surtout en argent-papier. Il n'y avait pas de « Toubabs », donc pas d'argent-papier. Les princes et les

rois pour qui nous entrions dans le « khalwa » payaient ou plutôt nous récompensaient avec des esclaves, des bœufs ou des troupeaux de chèvres. Cette époque, évidemment, n'est plus... De nos jours, si je voulais convertir en argent-papier le nombre d'esclaves ou de têtes de bœufs ou de troupeaux de chèvres que ce travail devrait coûter, il faudrait des sacs pour transporter cet argent de chez vous à chez moi. Mais il n'en est pas question, et le marabout de nos jours, qui a tant soit peu d'intégrité, doit faire passer Dieu et l'amour de ses semblables avant les biens de ce monde...

C'était bien dit et d'une façon très éloquente. La vieille Hélène admirait l'intelligence et la sagesse de ce marabout.

— Enfin, termine celui-ci, voyez vous-même ce qu'un tel travail peut vous coûter sans trop vous priver...

La vieille Hélène, visiblement gênée parce qu'il lui est impossible de déterminer la valeur du travail fait par le Manding, regarde la femme noire comme pour lui demander secours. Comprenant cela celle-ci intervient sans attendre :

— « Serigne », dit-elle, je m'excuse mais ma parente n'est pas du tout à même de dire sans se tromper ce que peut coûter votre travail. Je suis sûre qu'elle ne voudrait jamais vous léser en donnant moins que ce que ce travail mérite. Et d'autre part, il ne serait pas juste qu'il y ait une trop grande différence entre les sacrifices qu'elle doit s'imposer et... votre travail.

— Bien sûr Khady, dit le marabout. Mais vous qui êtes plus habituée qu'elle à ce genre de choses, je veux dire à notre vie de marabout et aux travaux que nous effectuons pour les uns et pour les autres, vous devez être capable d'apprécier à sa place le prix de sept nuits de veille et de prières et la valeur des trois flacons qui viennent d'être remis à madame.

La femme noire descend du grabat où elle s'était assise à côté de la vieille Hélène et vient par terre s'aboucher avec le marabout. Ils chuchotent pendant longtemps des paroles rapides et voilées dont le sens échappe à la vieille mulâtresse. Puis la femme noire se lève, revient auprès de grand-mère Hélène et lui parle à son tour à l'oreille.

— Nous sommes d'accord, serigne, dit celle-ci. Khady me dit que vous demandez cinq mille francs et vingt mètres de bazine.

— C'est exact, madame, et croyez-le bien, ce n'est là qu'un minimum.

— Je comprends, marabout, et je vous remercie beaucoup. Je remercie également Khady qui est une vraie parente et sans laquelle je n'aurais pas eu la chance de vous connaître et de bénéficier de votre science.

— Que Dieu nous soutienne et fasse triompher nos efforts, dit gravement le Manding.

— Amen, répondent la vieille Hélène et la femme noire.

Il est convenu que Khady ira prendre livraison des cinq mille francs et des vingt mètres de percale.

*
**

Dès le jour suivant Nini se baigne avec l'eau du premier flacon. Et chaque matin, à partir de ce jour, elle s'humecte le visage avec celle du deuxième flacon avant de voir la première clarté de l'aube.

Chez les marabouts et les guérisseurs africains l'eau bénite est une formule courante pour prévenir ou guérir non point des maux physiques mais les effets surnois et funestes causés par l'intervention dans notre vie psychique de certaines créatures invisibles qui nous entourent : djinns et sorciers. Il est difficile de dire par quel processus les eaux bénites confectionnées différemment par les maîtres de la « science noire » arrivent à écarter toutes ces pléiades d'êtres impalpables dont l'unique vocation semble être de créer chez l'homme une diminution de vitalité et d'équilibre psychique. Bien des gens s'en vont, qui sont de grands fous ayant rencontré, la nuit sous quelque arbre lugubre, ou en plein jour, dans un tourbillon vrombissant, le sourire fatal d'un « djinn » ou l'œil d'un sorcier-mangeur d'âmes. Au paroxysme de la folie ainsi produite par ces visions, ils se débarrassent de leurs vêtements, renient leur appartenance à la caste des hommes et trouvent un nouveau langage qui les rend tabous. Désormais un mur épais se dresse entre eux et nous. Et ils s'en vont, hypnotiques et sidérés, à la conquête du ciel où ricanent « ceux qui les ont séduits ». Il faut, pour les ramener à l'humble bercail des hommes, une eau bénite tissée de racines et de versets du Coran, une eau bénite qui chasse tous les maléfices, qui expurge les latences, qui redonne à ces victimes de djinns ou de sorciers leur personnalité normale et cette aptitude humaine et sociale à pouvoir penser et parler comme tout le monde.

Pour Nini le cas est différent : Nini n'est ni folle, ni menacée par l'œil d'un sorcier. Elle est simplement amoureuse d'un homme... blanc. Ou, plutôt, elle voudrait s'attacher cet homme les djinns et les sorciers s'attachent ceux qu'ils arrivent à affoler. Là aussi il fallait une ou plusieurs eaux bénites que grand-mère Hélène est allée chercher à N'Diolofène.

Le pouvoir de ces eaux bénites doit être non de répulsion mais d'attraction. Là encore le processus est difficile à indiquer. On

conviendra donc gratuitement que, d'une manière occulte, les eaux bénites du Manding de N'Diolofène ont ou doivent avoir le pouvoir d'aveugler Martineau sur la beauté et les charmes de Nini. C'est une question bien embarrassante et que n'éclairent jamais les marabouts et les guérisseurs africains...

L'emploi du troisième flacon pose un problème autrement difficile. Il faut en effet trouver le moyen de faire manger à Martineau un mets auquel l'eau de ce flacon sera additionnée.

Mais la solution de ce problème est vite trouvée par Nini. Martineau n'a jamais mangé à la maison, donc il n'y a pas de raison pour qu'il refuse une invitation, surtout qu'on n'est pas loin du quatorze juillet, fête nationale.

Nini fait connaître son idée à sa grand-mère et à sa tante qui hésitent tout d'abord. Elles ne voudraient pas s'exposer à un affront par le refus du « toubab ». Elles ne se dissimulent pas que la plupart des Blancs se font prier, supplier, pour accepter de dire oui à une invitation dans un milieu autre qu'europpéen. D'autre part, elles ne tiennent pas à s'abaisser jusqu'à essayer un refus. Leur âge doit les mettre à l'abri de tout affront.

Mais à quoi bon donc d'avoir été voir un marabout et dépensé cinq mille francs et vingt mètres de bazin si du seul accent de sa voix Nini ne pouvait réussir à décider immédiatement Martineau, à lui faire accepter son invitation !

Hardiment, avec ce feu sacré que donne la confiance dans les forces occultes, Nini, un matin, dit à Martineau et Perrin :

— Que feront ces messieurs, la veille du quatorze juillet ?

— Que voulez-vous qu'on fasse sinon s'ennuyer, répond Perrin... A moins que, comme d'habitude...

— Non, coupe Nini, c'est trop monotone ce canevas-là (sic). Moi j'ai décidé qu'on passe le treize à la maison. Grand-mère et tante sont prévenues... Diner, bla bla bla, et puis après tout ce que vous voudrez.

— Eh bien ! c'est entendu, dit Martineau en regardant Perrin pour avoir son approbation.

— Parfait, dit celui-ci, je n'y vois aucun inconvénient, au contraire.

— Je n'attendais pas moins de vous, soupire Nini, baignée dans son triomphe.

Malgré elle, elle songe au pouvoir, à la force coercitive des deux eaux bénites offertes par le Manding...

A partir du jour où l'invitation est acceptée par les deux Blancs, il se produit chez Nini un branle-bas inaccoutumé. Ce n'est plus que nettoyage, lavage, repolissage. On écarte les

meubles vermoulus, les chaises boiteuses. On veut créer une véritable renaissance du milieu familial que connurent les anciens colons cossus et les anciens officiers de marine qui donnèrent leurs noms célèbres à toutes ces mulâtresses qui s'appellent : Nini, Mimi, Nénée et Nénette...

Le petit Bakary ne suffit pas pour faire disparaître toute la crasse déposée par le temps et ses auxiliaires — vents et poussières de toutes sortes et de toute provenance — sur la rampe de l'escalier, la balustrade et les murs. On lui a adjoint deux hommes de peine noirs dont le salaire quotidien consiste dans les reliquats des repas servis à la famille.

En moins d'une semaine tout resplendira, tout plaira à la vue des invités.

..

Le treize juillet est gros d'espoirs... Il dessine, comme toutes les veilles de fête, la perspective d'un lendemain de plaisirs pour les jeunes et de repos pour les sages ou les gens éternellement fatigués.

Les rues sont pavoisées aux couleurs françaises. Des tribunes enguirlandées se dressent sur la place du Gouvernement. Un souvenir historique doit être évoqué auquel les Noirs s'associent d'une façon spontanée parce que les manifestations qui le concrétisent leur donnent l'occasion de paraître dans la rue en grande tenue, de danser et de faire le « natangué »...

De bon matin Fatou Fall, une cousine noire de Nini, se rend au marché de Guet-Ndar en compagnie du petit Bakary.

— Il faut acheter ceci, cela... a dit tante Hortense, plus lucide dans le domaine culinaire que la vieille Hélène. Beaucoup de légumes : les Blancs en raffolent ; de la viande en quantité, car ils sont une espèce « très carnivore » (sic). Deux poulets aussi : une invitation ne réussit jamais sans volaille.

Fatou Fall a écouté d'une oreille attentive. Puis elle s'est dirigée vers le marché de Guet-Ndar où sont entassés pêle-mêle et dans la poussière : viandes, poissons, légumes frais ou secs, peaux tannées, perruques de laine ou de chanvre...

Comme elle a l'habitude des marchandages elle réussit à acheter les denrées moitié prix.

Ayant fait ses achats Fatou retourne à la maison en dandinant avec cette dignité des femmes ouolof qui savent si bien mettre en valeur leur démarche lascive. Toute sa satisfaction se traduit dans les mouvements d'un petit bâton que sa main fait sautiller de droite à gauche et de gauche à droite sur ses

dents grosses, blanches et serrées. Derrière suit le petit Bakary ployant sous la corbeille pleine de victuailles.

En passant sur le pont Servatius les deux poulets avancent le col comme pour regarder une dernière fois le large ruban gris que forme le fleuve. Un chien au poil usé lève son museau noir et humide vers les quartiers de viande roses que l'on voit à travers les interstices de la corbeille. Les légumes mêmes semblent regretter qu'une chèvre ne soit pas là pour admirer platoniquement leur fraîcheur et leur santé. Les poissons gris métal et la langouste rouge, sentant passer sur eux la brise qu'anime l'esprit des eaux, semblent agiter imperceptiblement les uns leurs nageoires alanguies, l'autre sa queue en éventail...

Tante Hortense ne veut pas confier la préparation de ce repas « solennel » à des mains malhabiles. Elle n'ignore pas que les filles d'aujourd'hui — et Nini comme les autres — se font gloire d'être nulles en art culinaire. Savoir faire la cuisine leur paraît être une des aptitudes qui permettent de définir une femme du commun. Nous sommes au siècle où il faut avoir « sa » cuisinière, « son boy », « sa blanchisseuse » et rien de moins.

Du temps où tante Hortense était jeune on concevait différemment les qualités et le rôle de la femme. La première vertu était une bonne formation dans tous les domaines où s'exerçait la vie domestique. La plus grande victoire consistait à savoir préparer des plats savants et succulents qui défiaient toute concurrence. La génération de tante Hortense rivalisait de bonnes manières de « traiter » une volaille ou un gibier, tout comme la génération de Nini rivalise aujourd'hui de manières de singer les Blanches d'Europe qui s'expatrient.

Aidée de Fatou Fall et de Bakary, tante Hortense se met donc à l'œuvre très tôt dans l'après-midi. La maison s'emplit de grésillements, de chuchotements de marmites et de casseroles qui bouent. Des parfums de chairs assaisonnées, de légumes couvés, de sauces capiteuses y jettent une atmosphère de restaurant pour gourmets.

À la nuit tombante tous les plats sont à point et il ne reste plus qu'à dresser la table. Besogne délicate pour laquelle il faut toute la science de Nini secondée par son amie Madou.

Nini et Madou, après avoir orné la table, arrangé les serviettes en mitres, disposé convenablement les chaises et les couverts, prévu la place de chaque convive, s'en viennent à la cuisine pour apprécier la valeur des mets préparés par tante Hortense. Des noms sonores et bizarres : des ceci, des cela à l'anglaise, à la suisse, à la mongole, à la tchécoslovaque... Très savante cuisine.

Tante Hortense, les mains aux hanches, regarde Nini et Madou avec l'air de les questionner : « Eh bien, qu'en pensez-vous ?... Seriez-vous capables d'en faire autant ? »

— Un vrai succès, déclare Madou, comme devinant la pensée de tante Hortense.

— Oui, renchérit Nini, ma tante est inégalable quand il s'agit de vous présenter un repas digne des rois.

Inutile d'ajouter que tante Hortense, si avisée, n'a pas oublié de verser dans un des plats qui vont composer ce repas de veille de fête l'eau bénite du troisième flacon offert par le Manding. Mais cela tout le monde doit l'ignorer sauf Nini, sa grand-mère et sa tante.

Bakary est habillé de neuf. Fatou Fall a mis sa camisole ajourée, blanche comme la vertu, et un pagne de même couleur traversé par des rayures noires.

La minute fiévreuse approche, la minute où les deux Blancs vont arriver, couverts de leur prestige et de leur immunité. Rien ne doit laisser à désirer.

Par les deux portes donnant sur le balcon, du côté du fleuve, arrivent, intermittentes, des vagues de rumeurs que le vent de la mer cueille sur les places bruyantes de Guet-ndar et qu'il apporte à la cité presque silencieuse. De multiples petits bruits montent d'en bas, violant la loi du silence, qui s'établit avec beaucoup de gravité dès que tombe la nuit. Sur la berge, des besognes nocturnes s'effectuent que signalent des cliquetis métalliques et le clapotement frais de l'eau sous les pieds d'un monde que l'ombre dérobe. Parfois, dans la rue, un passant fait râcler éperdument sa gorge asséchée par la longue prière du soir à la mosquée ou par l'abus constant des noix de Kola.

Dans cette partie si calme du quartier de Lodo les moindres bruits ont une répercussion formidable : c'est le grognement caverneux d'un chien étonné par le passage d'une ombre ou par une vision fugitive ; c'est un appel sonore lancé par la voix fraîche d'une jeune fille dans la maison d'en face. Si bien qu'au bout d'un moment le bruit sec d'un tam-tam de pas arrive aux oreilles des deux mulâtresses. Elles dégringolent l'escalier, se précipitent vers la rue, et, sur le seuil de la porte d'entrée, se trouvent nez à nez avec Perrin et Martineau.

Quelle effervescence ! Avec des gaités de clown et des rires de magot charmé Nini et Madou prennent d'assaut les deux Blancs. Elles les empoignent, les secouent d'aise, esquissent un timide embrassement et les poussent vers l'escalier. Presque en courant tous quatre pénètrent dans le salon-salle-à-manger où les deux hommes sont éblouis par le jaune des cuivres, le rouge

vif des poufs et du divan, et surtout par la nappe blanche, les verres de cristal et les couverts sur lesquels danse une lumière éclatante tombant d'un lustre.

Puis, sans qu'ils aient le temps de se ressaisir, Nini entraîne sa grand-mère et sa tante pour la présentation d'usage. Les deux vieilles connaissent déjà Martineau, d'où pour lui un serrement de main chaleureux accompagné d'un bon sourire. Mais elles n'ont jamais vu Perrin, d'où pour ce dernier une tendre effusion de vieillard pleine de gentillesse sénile et de petits rires nerveux.

Avant tout Nini sert l'apéritif. On a soif. Il faisait tellement chaud cet après-midi, Ho là là... On boit en racontant les événements de la journée. Des choses banales qui font parler abondamment les mulâtresses. Les mulâtresses parlent beaucoup à propos de rien. — Parler, parler toujours pour ne pas ressembler à ces négresses timides dont la compagnie est si ennuyeuse. — Parler de tout pour faire voir qu'on est de son siècle.

— Ah, ces nègres ! Ils sont indescritibles. De vrais gamins. Ils envahissent déjà les rues. Les avez-vous vus courir à droite et à gauche, parler haut et lever les bras au ciel ? Quelle guigne ! Cela témoigne chez eux d'un manque absolu d'éducation et de bon goût. Tout est favorable au déchainement de leurs instincts de jouissance, tout répond à leur sensualité bestiale. N'avez-vous pas remarqué une chose ? Ils profitent de toutes les fêtes : la Tabaski et le Ramadan leur offrent l'occasion de se gaver de mil, de viande, et de pavaner dans les rues. Et pendant les fêtes chrétiennes ou républicaines, ils emplissent les rues et places, organisent des tam-tams discordants et chantent à tue-tête..

— Mais au fait que pensez-vous du conflit coréen ? Le matamore jaune est vraiment bien naïf s'il croit pouvoir battre les yankees... Le baromètre aujourd'hui accusait une hausse inquiétante. Quel mauvais temps pour les aviateurs... »

Et patati et patata.

A la fin de l'apéritif les têtes commencent à tourner légèrement. Vite, il faut se mettre à table.

Ce n'est pas une chose aisée pour une mulâtresse que de se mettre à table, quand des représentants de race blanche sont là pour observer les moindres gestes maladroits et noter certaines entorses aux règles de bienséance occidentale. Il faut savoir aborder sa chaise, s'asseoir avec toute l'aisance voulue, le torse droit, la poitrine bombée. Il faut savoir faire jouer les doigts et les coudes, rouler les yeux et arrondir la bouche pour roucouler tantôt vers l'un tantôt vers l'autre invité,

Grand-mère Hélène et tante Hortense s'excusent de ne pouvoir se mettre à table. Elles n'ont plus l'âge de jouer aux amphitryons.

— Vous comprendrez facilement, messieurs, dit la vieille Hélène, qu'à mon âge il soit permis de fuir la compagnie des jeunes. L'atmosphère des banquets agit fort mal sur mes nerfs. Et d'ailleurs, ajoute-t-elle, ma présence ne pourrait que jeter une ombre bien noire sur tant d'éclat et de jeunesse.

Elle se retire donc de son train menu, en poussant de petits rires chevrotants.

Tante Hortense elle aussi ne se mettra pas à table. Elle doit surveiller cette domesticité noire « bonne à rien » et qu'il faut toujours avoir à l'œil.

— Et puis, ajoute-t-elle de son côté, moi-même je commence à descendre l'autre versant de la vie. Il faudra bientôt que je me décide à fuir le beau monde.

Grand-mère Hélène et tante Hortense aspirent désormais à des joies célestes. Mais bien fou est celui qui les croirait malheureuses dans leur attitude de résignation. Car elles ont la satisfaction d'avoir rempli leur tâche sur terre. Naître, grandir et vivre selon l'orbe et la couleur de son idéal, n'est-ce pas somme toute la carrière humaine la plus enviable?... Le reste de ses vieux jours on le consacre à Dieu pour avoir la paix de l'âme au moment de quitter ce monde...

Pendant que les jeunes gens bavardent en attendant le potage et les hors-d'œuvre, tante Hortense revient dans la cuisine et, sans doute pour secouer la torpeur du petit Bakary, on l'entend faire des observations sur un ton véhément. Nini en profite pour brosser le boy noir à grands traits.

— C'est le fils d'un ancien esclave de la famille, très dévoué et mort il y a quelques années d'une mort subite. Nous avons alors pensé bien faire en prenant l'enfant à sa mère pour le dégrossir un peu et lui donner une éducation compatible avec son milieu. Plus exactement pour lui donner de bonnes habitudes... Ils n'en ont guère les gens de sa race. Hélas ! depuis le temps que nous essayons de lui enforcer des principes dans la tête — principes de propreté, de franchise, de sérieux dans le travail — il semble devenir de plus en plus abruti. On ne peut arriver à rien faire de ces gens-là.

— Je croyais que l'esclavage était aboli, même en Afrique, dit Perrin.

— Officiellement, c'est-à-dire sur le papier, peut-être... dit Nini. En tout cas nous avons toujours nos esclaves de case qui s'estiment heureux d'être sous notre protection. Pourquoi voulez-

vous absolument mettre par terre un système vieux comme le monde ? Pensez-vous arriver à faire de ces gens-là des gens comme nous, capables de s'élever à notre niveau de civilisation, débarrassés de leur complexe d'infériorité à notre égard ? Je trouve moi que c'est une vaste utopie.

— De la démagogie... lance Madou.

— Ainsi vous tenez à demeurer des esclavagistes, dit Perrin. Vous mériteriez qu'on vous traduise devant les tribunaux, ajoute-t-il pour plaisanter.

— Mais non, fait Nini, vous voulez donner la liberté à des gens qui ne savent qu'en faire, qui n'en veulent pas. Tenez, essayez de chasser un esclave de chez son maître « l'habitant » : vous n'y arriverez pas. Il reviendra tout seul et lui jurera fidélité. Ce que vous ignorez c'est que leur condition d'esclaves leur donne la chance de vivre aux crochets du maître sans trop se fouler. C'est nous qui les baptisons, les envoyons à l'école, les marions et les enterrons quand ils sont morts.

— Vraiment ? dit Martineau qui jusque-là suivait la conversation sans rien dire.

— Tout à fait exact, appuie Madou.

Entre à ce moment la noire et belle Fatou Fall. Ses traits fins et purs étonnent les deux Blancs qui répriment mal un mouvement de surprise. Ils ne l'avaient en effet pas vue jusqu'à cette minute. Sous la lumière éclatante ses formes voilées par des vêtements combinés avec un bon goût sénégalais ont quelque chose de majestueux et d'attirant.

— Elle est rudement belle, la « djiguène », s'exclame Perrin.

— Oui, follement séduisante, approuve Martineau.

Ils se mettent à taquiner Fatou qui sourit gentiment, un peu gênée par la présence de Nini et de Madou dont elle devine les sentiments hostiles.

Quand elle se retire, Perrin interroge les deux jeunes filles :

— C'est encore une esclave, cette personne ravissante ?

— C'est une « enfant de la maison », répond Nini qui est secrètement vexée par la plaisanterie des Blancs qu'elle trouve déplacée.

A Saint-Louis le mot « enfant » est synonyme du mot « esclave ». Pour ne pas perdre le prestige dont elles croient jouir auprès des Européens, les mulâtresses en affublent tout Noir surpris chez elles ou y vivant.

Perrin, féroce une fois de plus, écorche le cœur de Nini en disant :

— Mademoiselle Nini, je m'excuse mais j'aimerais avoir cent esclaves comme cette Fatou. Je pourrais alors passer pour le plus grand « habitant », le plus illustre des pachas d'Afrique.

— Cela ne tient qu'à vous, vous savez, répond Nini. Des négresses comme cette Fatou il y en a tellement dans Saint-Louis. Vous n'aurez que l'embarras du choix.

— Je vais donc me naturaliser « habitant » dès demain.

— Et pourquoi pas dès ce soir ?

— C'est trop tard et il n'y a aucun intérêt immédiat.

— Vous serez éternellement un agréable farceur, M. Perrin, conclut Nini dont la sourde rancune pour les deux Blancs s'est de plus en plus évanouie.

Avec la succession des plats riches et le flot sans cesse renouvelé des boissons capiteuses, le dîner devient de plus en plus animé. Tout le monde, Nini et Madou comprises, chahutent la belle Fatou Fall. Les mulâtresses l'interpellent dans un jargon oulof qui la fait rire jusqu'aux larmes. Les hommes lui jettent des boulettes de pain en déclarant :

— Qui de nous deux tu aimes, Fatou ?

— Mon camarade n'est pas un beau Blanc, n'est-ce pas Fatou ? dit Perrin. C'est moi que tu aimes c'est sûr...

Quel joyeux dîner chez Nini, le treize juillet. Quelles protestations enflammées pour faire manger les deux Européens. Et quand l'alcool est bien monté dans les têtes, quelle libération des consciences.

— Fatou Fall, une simple « enfant de la maison »... Sa beauté, zéro. Peut-on parler de beauté chez la négresse ? Aucune hygiène. Elles (les négresses) puent à distance...

— Quand prendrez-vous votre congé, M. Perrin ? comme il me tarde de « revoir » la France et surtout Paname.

— Pensez donc un peu si l'on perd son temps dans ce sacré pays. A Paris une soirée comme celle-ci pourrait agréablement se terminer à Montmartre ou à Pigalle... »

Paris, Montmartre, Pigalle... autant de réalités dont nos mulâtresses n'ont qu'une vague idée, un lointain mirage.

Ah ! qu'il est assommant ce Bakary. Je ne m'étonne pas que vous ayez mangé si peu. Quel sale gosse.

— Vous appelez ça « mangé si peu » dit Perrin en frappant sur son estomac rebondi. Appelez-moi s'il vous plaît Fatou et Bakary pour que je les félicite au contraire.

— S'il y a quelqu'un à féliciter ce n'est certainement pas Bakary ou la Fatou, mais ma tante, dit bêtement Nini.

— C'est moche. On ne félicite pas les personnes plus âgées que soi. On les adm...i...i...re.

Fatou Fall revient à ce moment pour enlever les derniers couverts, Perrin l'attrape par le bras :

— Tu es une fille magnifique et tu sais servir ton monde, lui dit-il. Et puis moi je t'aime bien. Attends, pour te le prouver tu vas voir...

Il tire de sa poche deux billets de banque, un assez gros et un plus petit.

— Celui-ci est pour toi, celui-là pour Bakary.

— Merci « moussé », dit Fatou en faisant une légère gémulation en signe de politesse et de reconnaissance.

Martineau fait le même geste et la belle Fatou se trouve enrichie.

— Ah ! messieurs, lance Nini, mi-sérieuse, mi-badine, si vous venez chez moi pour débaucher mes domestiques je ne vous recevrai plus.

Cette agréable soirée se termine au Casino après que Martineau et Perrin aient pris congé des deux vieilles mulâtresses et remercié avec toute la chaleur de leur demi-ivresse.

**

La fête du quatorze juillet se déroule à Saint-Louis comme dans tous les territoires français d'Outre-Mer.

Le matin, de bonne heure, sur la place du Gouvernement entourée de drapeaux et de fanions, une foule très dense se masse attendant l'heure de la revue des troupes. Celle-ci a lieu en présence du Gouverneur du Territoire, des hauts-gradés militaires et des personnalités civiles.

Tout ce que les casernes de Saint-Louis contiennent comme forces en hommes et en armement défile devant une tribune officielle et une foule enthousiaste massée le long des trottoirs.

Après la revue et la remise de décorations, qui est devenue un rite, la foule se disloque pour courir aux réjouissances organisées un peu partout sur les emplacements spacieux : courses de vélos, courses en sacs, mât de cocagne, etc. Toutes ces manifestations qui arrachent aux foules présentes des cris de joie, d'enthousiasme baignent dans un roulement perpétuel de tam-tams, appel irrésistible auquel nul Africain ne peut demeurer indifférent.

Puis, dans l'après-midi, au moment où la chaleur du jour est tombée, s'organisent des régates qui ajoutent aux fêtes de Saint-Louis une note bien locale.

Une à une les pirogues de Guet-Ndar arrivent, montées par des hommes vigoureux qui rament debout. Elles arrivent, longues, effilées, ayant l'air de poissons enchantés. La foule les accueille par des clameurs sauvages et l'on se bouscule pour voir

de plus près ces hommes aux muscles saillants et durs dont l'ardeur se lit sur la sueur qui baigne leur visage aux narines larges et frémissantes.

A l'horizon, du côté où le fleuve semble finir et où commencent les plaines mauritaniennes, une bouée est ancrée portant un drapeau tricolore.

Le signal du départ étant donné, les pirogues s'éloignent, laissant derrière elles un sillage écumeux.

Les hommes rament avec méthode, dans un élan de solidarité splendide.

Les anciennes rivalités de familles et de quartiers, le souvenir d'une défaite qu'il faut venger, celui d'une victoire remportée l'an dernier et qu'il faut conserver à tout pris cette année, tant de raisons de ramer sans défaillances animent les concurrents qu'ils forment, dans chaque pirogue, un même corps soumis au même rythme et à la même cadence, rythme et cadence dont dépend l'issue de la compétition.

Sur les quais un immense brouhaha s'élève que ponctue la voix joyeuse des tam-tams enragés.

A mesure que les pirogues s'éloignent, le champ du spectacle se rétrécit ; la distance semble les rapprocher. On n'aperçoit bientôt plus que des masses oblongues douées de mouvements synchroniques, échelonnées sur un espace réduit et qui bougent avec la lenteur de gros vers de terre.

Ayant contourné la bouée les pirogues reviennent, grossissant à mesure qu'elles approchent du point d'arrivée. On distingue de plus en plus nettement la première et la dernière. Et les hurlements de la foule montent à leur paroxysme.

Les vainqueurs, magnifiques et ruisselants de sueur, brandissent leurs pagaies en l'air et poussent à leur tour des cris de triomphe. La foule de leurs amis les accueille dans un délire poignant et manque de se jeter à l'eau pour les embrasser...

Quinze minutes plus tard les pirogues repassent sous le pont Faidherbe en direction de Guet-Ndar où, dans l'intimité des traditions inviolées, divers quartiers manifesteront les uns leur joie débordante et les autres leur mortel ressentiment.

Les spectateurs se dispersent, désertant les quais où bientôt l'on n'aperçoit plus que des voiliers isolés et taciturnes qui continuent, sur le même rythme monotone et lent, leur balancement sur le fleuve.

DEUXIEME PARTIE

Les créatures de chair, fils d'Adam et Eve, ignorent tout des mystères noués et dénoués au-dessus de leurs têtes, dans le domaine des vents où se meuvent d'autres créatures non incarnées. Ainsi ne se doutent-elles pas que depuis la promesse du Manding les « Grands Esprits qui ne mentent jamais », sont entrés en campagne. Nini seule peut-être le devine par certaines choses insignifiantes et sans dimensions que trahissent la conduite et les manières de son amant à son égard. Ce dernier est, en effet, devenu moins avare de paroles. Il a maintenant pour Nini des attentions qui marquent une évolution dans ses sentiments. Il se découvre à elle, lui raconte l'amertume de sa vie passée, cherche pour ainsi dire un soutien moral auprès d'elle. C'est autant d'indices prouvant que le travail du marabout a produit son effet.

Mais grandes sont les difficultés que rencontreront les Ravanes pour désarmer et envoûter Martineau. Car les Blancs résistent fort bien à l'action des forces occultes, des Génies tutélaires de l'Afrique Noire. Et comme cette vérité intrigue souvent les vieux patriarches noirs quand, au milieu de leurs palabres surgit la question de savoir comment, malgré les eaux bénites qui affolent, les goupillons barbus qui immobilisent les mouvements de l'âme et du corps, les poudres qui dessèchent instantanément un être vivant, — homme et arbre —, les Blancs arrivent quand même à occuper le pays et à y faire régner leur loi.

Quelle émotion intense avait fait naître la première apparition

des « Oreilles Rouges » sur les terres de la « Science Noire » où vivaient des hommes grands et forts, plus savants que les baobabs (arbres-fétiches), puisqu'ils pouvaient les anéantir d'un petit mouvement sec des doigts !...

Ces hommes s'étaient dressés tout entiers, allongeant par-dessus les brousses ancestrales leurs grands corps maigres. Puis, dans un élan de confiance absolue en leurs forces occultes, ils avaient poussé un ricanement de mépris, craché entre les dents et vidé leurs tabatières d'un seul coup.

Pourtant, malgré cette « science noire » aux terribles secrets, les « Oreilles Rouges » ont fait tomber les brousses natales, élargi les sentiers et jeté sur les arbres des faisceaux de lumière qui font courir la pensée plus loin que l'œil, aussi vite que l'éclair. Les « Oreilles Rouges » se sont enfin immiscés dans les palabres les plus intimes. Et les Grands Fétiches consultés n'ont rien dit, n'y ont rien pu.

D'ailleurs si le Blanc est réfractaire aux effets de sorcellerie de toutes sortes c'est que lui-même est un sorcier. Sa peau claire le rapproche de l'ange, son intelligence qui invente des merveilles que contemplent nos yeux incrédules tend à l'identifier aux génies les plus puissants, visibles ou invisibles.

Nini croit que les Ravanes ont eu raison de l'indifférence de Martineau. Et cette croyance lui fait interpréter avec emphase des faits banaux qui se sont passés au bureau. Pour rassurer sa grand-mère qui s'est donnée tant de peine dans cette affaire, Nini la tient au courant de tout geste, de toute parole de Martineau qui marquent des points pour le succès de son entreprise.

Ainsi l'illusion, ce prisme merveilleux, fait pour nous la toilettée des événements passés et à venir...

Mais rester inactive parce que le succès se dessine à l'horizon c'est être un peu naïve. Nini, jusqu'ici, a aimé Martineau d'une manière assez sobre. Elle n'a pas voulu se donner entièrement, de la façon naïve et libérale qu'en sa prime jeunesse. Arrivée à un âge où il faut un peu mêler le calcul à tout, elle a toujours fait entrevoir à Martineau des félicités à peine entamées au cours de leurs étreintes les plus osées. Le Blanc s'est-il laissé bernier par certaines demi-satisfactions ? En tout cas il est devenu plus amoureux de Nini.

Et Nini qui le sent tient maintenant à déployer toutes ses batteries pour river à jamais le cœur de ce Blanc qui sera peut-être, si elle n'y prend garde, le « Nième » à la tromper.

Les charmes d'une mulâtresse sont puissants. On les doit d'abord à une hérédité double : hérédité nègre qui permet en

amour des gestes pleins de lenteur et de souplesse et dans la douceur desquels il y a autant de faiblesse que de force attachante. Hérité occidentale qui greffe sur ce fonds les apports d'une éducation française reçue ou copiée : des vêtements chatoyants, soyeux, élastiques, qui épousent parfaitement des formes avantageuses et remuantes ; vocabulaire plus riche que tous les dialectes africains les plus sonores ; manières de se tenir, de marcher ou d'enlacer ; et puis fards et rouge à lèvres qui rendent plus gourmandes la figure et la bouche...

Pendant une nuit agréable parce que chaude et étoilée, Nini sort avec son amant pour une promenade au bord de la mer. En de telles nuits la mer, à Saint-Louis, est d'encre. Les ourlets blancs des vagues viennent mourir contre d'immenses légions de crabes jaunes aux airs timides et respectueux. La côte, à droite et à gauche, se prolonge, étroite et scintillante, puis s'efface, emportée par les ténèbres. L'œil plonge dans la direction du large et il s'arrête, essouffé. L'homme qui croit avoir dompté le monde, qui, en certains lieux, croit remplir l'espace de son intelligence et de sa personnalité, l'homme infatué de ses facultés et de son pouvoir sur la nature immuable, se sent tout à coup bien petit, bien infime en présence de ce désert liquide, au sein de l'immense bruit de la mer, qui fait taire les battements de son cœur. Il éprouve le sentiment très humble de ce qu'il pèse en réalité ; il évalue avec un sens intime particulièrement aigu la teneur qualificative de son moi. Du fond de son être surgissent alors des psaumes murmurés, des alléluias qui naissent du contraste de ce qu'il représente et de l'univers dans lequel il baigne.

— J'ai peur de la mer, pendant les nuits noires, dit tout à coup Nini.

— Voyons, dit Martineau, elle est magnifique comme cela, la mer. Regarde-donc cet enlèvement perpétuel des vagues, cette vie frémissante qui semble parcourir d'un bout à l'autre un élément si fort et si discipliné.

Martineau se surprend en train de rêver, comme un gosse, devant la mer. Il se sait poète, mais poète muet, même et surtout devant son ami Perrin qui se moque de tout et principalement des marques de sensiblerie. Au moins à côté de cette petite mulâtresse qui l'aime et l'écoute avec attendrissement il peut laisser aller sa pensée, et son cœur voguer au large et se fondre momentanément avec l'onde et la nuit qui s'accouplent en des heurts silencieux.

La mulâtresse s'approche de lui, pose sa tête contre son épaule de manière à lui faire sentir le parfum fauve de ses cheveux flottants. Puis tous deux contemplent en silence le tableau grandiose qui s'offre à leurs yeux noyés d'ombre.

— Nous voici seuls, mon chéri, tout seuls en face de la nature, commence Nini.

Puis elle cherche des phrases savantes ou poétiques et, n'en trouvant pas, elle secoue sa tête et ajoute :

— En tout cas je t'aime davantage, mon chéri. Mais il y a une question que je n'ose te poser parce que je ne veux pas empoisonner notre amour...

— Quelle est cette question ? demande Martineau, les yeux dans le vague.

— Tu sais, mon Jean chéri, je t'aime tant. Je ne voudrais plus me séparer de toi... Si tu pouvais me rendre heureuse en m'emmenant bien loin d'ici... Tu verrais comme nous serions heureux tous les deux.

Un instant l'homme croit entendre une douce musique qui se mêle au bruit de la mer. Son cœur se soulève d'amour et de pitié. Il serre la mulâtresse plus fort et promet, les yeux toujours plongés dans la nuit :

— Oui, ma petite Nini, mon oiseau des îles, je t'épouserai ; sois sans crainte. Tu deviendras ma femme légitime.

La pauvre Nini est devenue une chose souple et docile. Elle ne songe plus au marabout, elle ne songe plus à son prestige de « fille blanche », elle ne songe même plus aux douceurs du beau pays de France, patrie perdue et non encore retrouvée. Pour la première fois elle devient une créature humaine débarrassée de tout artifice, humble et consentante. Elle perd les ressorts montés en elle par son milieu et sa situation équivoque entre deux races qui l'ont engendrée et qui paraissent toutes deux la renier.

Après tout la destinée qui a fait d'elle ce qu'elle est, n'a pas dépendu de sa volonté. Pauvre petite fille jetée à sa sortie du couvent dans le tourbillon de la vie, elle a joué son jeu comme tout le monde. Si le sort ne l'a pas favorisée, ce n'est pas sa faute. La faute incombe à la vie elle-même qui s'est montrée aveugle et indifférente à son égard...

— C'est sûr, mon chéri que tu m'épouseras devant tout Saint-Louis ? J'ai beaucoup de rivales, tu sais, et si tu partais m'abandonnant, après nos longues relations que tout le monde sait, je serais condamnée à mourir de chagrin ou à quitter ce pays.

— Nini, dit Martineau, je n'ai qu'une parole et je t'aime. Je t'épouserai. De quoi as-tu donc peur ? Doutes-tu de ma sincérité ?

— Mais non, chéri. Mais j'ai peur des méchants et des jaloux. Il y en a dans tous les milieux, tu sais...

— Parlons d'autre chose, veux-tu ? fait Martineau que l'insistance de Nini finit par agacer. Je l'ai promis une fois pour toutes : je t'épouserai. C'est fini maintenant ? termine-t-il en

la serrant plus fort dans ses bras, ce qui a pour Nini la valeur d'un geste sacramentel.

Et la mer baigne d'un grand roulement cette promesse de mariage. Elle a vu tant d'effusions sentimentales, écouté tant d'aveux, tant de serments vrais ou faux ; assisté à tant de grieries et de possessions. La mer à la longue se montre indifférente. La mer réserve pour tout de bon, à tous les amoureux, à tous les amants, sans rien cautionner, le même accueil frais, la même musique de ses vagues tumultueuses qui bercent leurs chimères.

*
**

Après s'être laissée traire comme une vache aux mamelles généreuses par tant de compagnies privées qui ne sont pas parvenues à réaliser les beaux plans soumis à son agrément, l'Administration s'est réveillée un beau jour furieuse comme une lionne offensée. Elle a d'un seul coup résilié plusieurs contrats d'adjudication avec ou sans litige devant les tribunaux ou le contentieux. Les « Entreprises Fluviales » font partie de cette liquidation brutale. Et du coup Martineau et Perrin se voient obligés de rentrer en France ou de chercher un autre emploi sur place.

Une très mauvaise nouvelle. Ils l'accueillent cependant sans grand émoi, presque avec indifférence. La situation qu'ils occupaient aux « Entreprises Fluviales » était loin d'être pour eux une sinécure. Ils se sont trouvés à la colonie dans les mêmes conditions de traitement que dans la Métropole, travaillant à plein rendement avec des émoluments qui ne justifiaient aucune raison de venir en Afrique perdre son temps et sa jeunesse. Encore si le risque des aventures dans la brousse africaine était venu corser leur séjour et leur donner l'illusion d'être des héros ou des pionniers, ils auraient compris et accepté tous les sacrifices. Mais non, ils n'avaient fait depuis leur arrivée sur ce continent qu'un banal et assommant travail de commis, enfermés toute la journée entre quatre murs, dans une ville qui n'était ni la métropole, ni la colonie.

Dans leur enfance ils avaient rêvé d'une Afrique pleine de moustiques, de bêtes fauves et de négresses plantureuses ; d'une Afrique noire qui devait faire ressurgir l'homme blanc de lui-même, le rendant ainsi apte à lutter pour de nobles causes, à créer, à transformer. Une Afrique en somme que dominaient les silhouettes imposantes d'un Brazza ou d'un Stanley ou d'un Schweitzer. Au lieu de cela ils avaient trouvé une Afrique délavée où les fauves étaient plus rares qu'à Vincennes, où il n'y avait même pas de moustiques pour justifier une bataille avec le climat ; où enfin, sauf les métisses telles que Nini, Madou et leurs

consœurs les négresses, vouaient au Blanc une indifférence qui frisait l'hostilité.

Quel dommage pouvait-il y avoir à quitter cette Afrique qui s'eupéanisait de jour en jour ?...

Un matin, sans ménagement et selon son habitude, le patron des « Entreprises Fluviales », signifie vertement à ses employés européens l'arrêt du Ministre des Colonies, notifié à son service par le Gouvernement Général de Dakar :

— Notre mission a échoué : Vous êtes donc licenciés avec six mois de préavis et le rapatriement gratuit. Ce n'est la faute de personne, ni de vous, ni de moi. Mais c'est comme ça... Je vous remercie tous de votre collaboration loyale. Jusqu'à ce qu'interviennent les décisions qui vous mettront en route, il faut continuer à être au service, comme de coutume. Je vous remercie, vous pouvez vous retirer.

Il serait difficile de dire l'intensité de l'émotion que ce coup mortel porte à Nini. Le premier éclair qui traverse son esprit n'est cependant pas celui qu'on serait tenté de croire : le cas Martineau, son mariage avec Martineau. Ce qui l'assomme tout de suite et avant toute réflexion, c'est qu'elle va perdre sa situation. Ainsi lorsqu'un péril nous menace nous nous accrochons instinctivement à ce que nous sentons être l'essentiel de notre existence... Pourtant l'instant d'après Nini elle-même considère comme niais de s'alarmer sur la perte de sa situation. Sa situation, elle pourra toujours la retrouver ailleurs. Fille du pays et de bonne famille métisse, il est impossible qu'elle chôme longtemps dans Saint-Louis sans qu'il soit fait cas de sa classe et de ses aptitudes. Le vrai problème pour elle est celui de Martineau qui lui a promis solennellement le mariage. Mais elle songe, bonne fille, qu'il lui sera possible à elle Nini, de lui trouver une situation au moins égale à celle qu'il occupait aux « Entreprises ». Quant à Perrin il n'aura qu'à se débrouiller...

Au milieu de cette rêverie pleine de contradictions Perrin fait claquer la porte et Nini tressaille.

— Pas toujours sûre une entreprise, dit-il, surtout pour les petits. Quand ça gaze ce sont les gros qui en profitent et s'enrichissent ; et quand elle pète ce sont les sous-fifres qui sont les premiers à vider. C'est exactement comme dans l'armée : la gloire et les étoiles appartiennent au général, les croix de bois et les jambes de bois au brave poilu. Vous devinez pourquoi le patron nous a convoqués à son bureau : pour nous signifier officiellement que nous n'avons plus rien à faire ici. Allez pssst ! il faut faire ses valises et s'en aller.

— On n'a pas idée, soupire Nini, atterrée et pitoyable. Est-ce votre faute si la compagnie s'est trompée ? Je suis sûre, moi,

qu'il y a dans tout cela beaucoup de méchanceté de la part de je ne sais qui.

Bah ! fait Perrin, en bourrant nerveusement sa pipe, pas la peine de se faire du mauvais sang pour si peu. Allez, pour les maigres avantages qu'ils nous accordaient il n'y a pas beaucoup à regretter. Et puis en France il y a mieux en ce moment. On est renseigné.

— Comment ! vous rentrez en France ? s'étonne Nini.

— Pardi ! que voulez-vous qu'on fasse ici sans situation ?

— Mais une situation, dit Nini avec un élan de conviction, ça se trouve facilement, surtout quand on est Européen et qu'on a des « garanties ».

— Vous croyez ? Et puis quelles garanties avons-nous ?

— Mais vous connaissez votre métier et vous avez fait vos preuves !

— Oh tout cela ne compte pas, vous savez. Et puis, à tout prendre, il vaut mieux que nous rentrions. Deux ans et demi de séjour sous ce climat et dans la solitude, il y en a assez comme ça !

Nini hésite à poser une question qui lui brûle les lèvres et que lui suggère la répétition du « nous » employé constamment par Perrin au cours de son discours. A la fin elle se décide à la poser pour avoir le cœur tranquille :

— M. Martineau aussi s'en va ?

— Je pense bien que oui, hé ! répond joyeusement Perrin. A moins qu'il ne veuille rester pour faire des affaires personnelles.

Nini veut jouer à l'indifférente, mais le coup est d'autant plus dur que celui qui l'a porté est réellement indifférent. Elle ne sait que balbutier :

— M. Martineau est donc sorti ? Je ne le vois nulle part. Il est peut-être encore chez le Directeur...

Perrin qui s'est penché distraitemment sur ses papiers n'entend pas cette question qui lui est adressée...

Lorsqu'un moment après Martineau revient au bureau Nini ne peut rien lire sur sa figure hermétique. Il demeure, comme toujours, l'homme froid et silencieux que rien, pas même un licenciement aussi brutal, ne peut ébranler. Assis à sa table, il travaille ou fait semblant de le faire. Nini qui n'a pas l'habitude de lui parler familièrement au bureau se tient coite tout en l'observant du coin de l'œil pour deviner ses décisions futures à travers les réflexes de ses yeux et de son grand front dénudé.

A midi, lorsqu'il faut se séparer, elle ne retrouve plus les mots gentils et badins qu'elle lui adressait d'ordinaire. On dirait qu'elle a maintenant peur de lui parler de quoi que ce soit. Elle garde

en son cœur encore tendre et confiant une lueur d'espoir qu'un simple choc d'humeur par la nouvelle du jour pourrait éteindre...

Elle s'en va donc pensive, sous l'ardent soleil de midi, obsédée par cet événement malencontreux que le Manding, grand héritier des pouvoirs occultes, n'a pas découvert dans le compte rendu des « Ravanes ».

Nini tient maintenant le secret d'une revanche certaine contre sa grand-mère et sa tante qui croient encore à la légende des marabouts noirs. Elle n'a jamais voulu croire à ces superstitions, mais elles l'ont toujours fait taire au nom de leur vieille expérience. Maintenant à elles la parole. Martineau s'en va, dit Perrin. A elles, sa grand-mère et sa tante, aidées du marabout nègre, de le retenir. Quant à elle, Nini, elle s'en lave les mains comme irresponsable.

Arrivée sur la véranda de sa demeure elle prépare une mise en scène trop cruelle pour des vieilles femmes dont la vie ne tient plus que par des éléments fragiles. Brutalement elle leur annonce :

— Je vous apprends que le contrat des « Entreprises Fluviales », le bureau où je travaille, a été résilié. Nous sommes tous foutus à la porte : Martineau, Perrin, moi et toute la bande. Martineau, entre parenthèses, doit rentrer en France...

Nini affiche une fois de plus un air indifférent et se débarrasse de ce qu'elle a d'inutile : sac à main, gants, mantelet...

Les deux vieilles femmes, interloquées, ne savent d'abord que répondre à cette nouvelle annoncée si brutalement.

— Mais ce n'est qu'un projet ? demande enfin tante Hortense.

— Tu parles d'un projet, jette Nini avec un accent de dépit. Le directeur les a tous appelés ce matin pour leur dire de faire leurs valises...

— Cela ne veut rien dire, mon enfant, intervient grand-mère Hélène. Comme l'a si bien dit un poète français : il y a loin de la coupe aux lèvres.

— Oui, mais en attendant, Martineau part.

— Doucement, mon enfant, il ne faut jurer de rien.

— Je ne jure de rien, je dis ce qu'il y a.

— Mais il n'y a encore rien, mon enfant. Pourquoi t'énerver comme ça ?

— Votre marabout, en tout cas, n'y a rien vu du tout...

— Cette question te dépasse, mon enfant. Considère que tout ira pour le mieux en ce qui concerne tes relations avec Martineau.

Toutes les trois, la grand-mère, la tante et Nini déjeunent ce jour-là sans beaucoup d'appétit et sans le langage de l'espoir qui déridait tout le monde et ranimait les deux vieilles figures déjà assombries.

A Saint-Louis les nouvelles courent en l'air plus vite que l'électricité des postes dans les fils minces de cuivre. L'indiscrétion y fleurit comme une plante proluxe et sauvage. Et Midas ressuscité dans cette bienheureuse île où tout se sait dans l'œuf ne ferait aucune difficulté pour réhabiliter son brave homme de coiffeur. Car autour de lui il entendrait circuler des rumeurs concernant toujours autrui ; des accusations graves et souvent sans fondement ; des choses confidentielles colportées par le vent des couloirs et antichambres. Il y verrait des champions de la délation ; des figures anxieuses et tendues, toujours en quête d'un bruit alarmant ; des affamés de l'idée qui se développe, s'étend et cause le scandale. Il y verrait comment, d'un petit air d'amour susurré peuvent naître des canards ailés, rapides comme la pensée qui les crée sans réserve ; comment d'un petit discours innocent prononcé au cours d'une réunion d'amis sortent des déductions aggravées qui vont dormir dans les cartons de la Sûreté coloniale...

Un fait inattendu devait se produire un peu après le déjeuner. A l'heure de la sieste qui est exceptionnellement lourde ce jour-là, Nini reçoit la visite inopinée de trois camarades parmi lesquelles la sympathique Madou aux cheveux frisés. Elle devine aussitôt le but de cette course et, pour ne pas se laisser devancer, elle annonce la nouvelle la première, avec un détachement et une ironie qui désarçonnent les trois visiteuses.

— Nous l'avons appris ce matin, disent-elles en chœur.

— Déjà ce matin ? dit Nini en s'efforçant de rire joyeusement. Ah ! qu'ils sont formidables, les gens de Saint-Louis.

— Plus formidables que tu ne penses, appuie Madou... Et justement nous sommes venues t'apporter un peu de réconfort dans cette pénible situation.

— Mais il n'y a pas de pénible situation pour moi, dit triomphalement Nini. Du moins pas encore.

— Ah... Eh bien tant mieux, fait Titi. Si les choses vont bien pour toi c'est l'essentiel.

— Mais oui, les choses heureusement ne se trouvent pas gâtées par cet événement. Loin de là. Je vous remercie beaucoup d'être venues, je vois que vous n'êtes pas indifférentes à tout ce qui me touche ; et même s'il y avait quelque chose de fâcheux pour moi dans ce changement brusque de situation je me trouverais bien consolée par l'élan généreux avec lequel vous vous êtes portées à mon secours... D'ailleurs puisqu'il en est ainsi je ne dois rien vous cacher. Les « Entreprises » sont dissoutes, je veux dire que le contrat passé entre elles et l'Administration est rompu. Mais moi je suis proposée pour ailleurs, je ne sais pas encore où.

— Ah ! c'est très bien. C'est tout ce qui nous a amenées, dit

Madou. Car les emplois sont devenus tellement difficiles à avoir, surtout pour nous les filles du pays. Tout est réservé, semble-t-il, aux femmes de sous-officiers et même de hauts fonctionnaires qui gagnent déjà assez bien, trop bien même leur vie et celle de leur famille.

— Oui, c'est bien vrai ça, elles nous prennent tout ces petites dames, fait Lia. Bientôt il faudra aller se faire bonne chez elles pour arriver à vivre.

— Au fait ton ami M. Martineau rentre en France ? interroge Titi s'adressant à Nini.

— Oui, il s'en va ; il est obligé de s'en aller d'ailleurs, ne serait-ce qu'un temps, pour régulariser certaines démarches qu'il a entreprises là-bas. Oh ! mais Martineau est un mordu de la colonie. Il m'a dit qu'il ne peut plus vivre ailleurs qu'ici...

— Il faut qu'il ait une terrible vocation, dit Lia. Et moi qui cherche depuis ma naissance à partir d'ici pour de bon.

— Moi aussi, approuve Titi.

— Tout ça dépend du point de vue sous lequel on se place... Et puis Martineau est un garçon, tandis que vous, mes chères amies...

— Nous ne sommes que des filles ? C'est entendu.

— Martineau doit avoir du reste des raisons de préférer rester en Afrique, insinue malicieusement Lia.

— Qui n'a pas ses raisons après tout ? ponctue Nini.

— Tout est bien qui finit bien, conclut Madou.

— A propos Madou, demande Nini à son amie, M. Perrin ne t'avait pas parlé de cette affaire auparavant ?

— Mais pas du tout, chère amie. Pourquoi ?

— Mais tout simplement parce qu'il est l'ami intime de M. Martineau et que toi et moi sommes des compagnes inséparables.

— Tu sais, chère amie, que M. Perrin je le vois assez rarement. La dernière fois que je l'ai rencontré il ne savait certainement pas que ce qui est arrivé se passerait.

— Oh ! Madou depuis quand tu es devenue si cachotière ? dit Nini en frappant ses cuisses de ses deux mains.

— Je t'assure, Nini, que ce que je te dis là est exact.

Pour les prendre définitivement au piège Nini raconte à ses trois camarades venues dans l'intention de se moquer d'elle la version suivante :

— Martineau m'a longuement parlé ce matin. Je n'ai rien à vous cacher sur ce qu'il m'a dit. Je sais du reste que le bonheur ou le malheur de l'une de nous est toujours partagé par les autres... Eh bien ! Martineau m'a assuré qu'il suffit d'arriver au Ministère pour se faire nommer, s'il le désire, adjoint des

Services Civils. Car il est licencié en droit et diplômé de Sciences-Po. Sans moi, a-t-il dit, il briguerait la situation de secrétaire d'ambassade. Car son père est un vieux diplomate très écouté dans les couloirs de la rue Oudinot. Dans six mois donc il doit revenir avec une situation moins brillante peut-être que celle d'attaché d'ambassade, mais avec la certitude d'accomplir son vœu le plus cher : réaliser la promesse de mariage qu'il m'a faite.

— Ah ! fait Madou, il t'a donc promis si fermement le mariage ?

— Oui il me l'a promis fermement et je pensais, chère amie, que tu devais être la première à le savoir. Je suis surprise que tu fasses l'étonnée en ce moment.

— Faire l'étonnée, ce n'est pas du tout cela, chère amie, mais avoue toi-même que nous n'avons jamais précisé l'une à l'autre nos positions vis-à-vis de Martineau et Perrin.

— Tu as peut-être raison. Bref c'est comme ça et je l'attendrai.

— Un conseil, chère amie, fait Lia : Ne penses-tu pas qu'il serait prudent que vous célébriez vos fiançailles avant son départ en France ? Tu sais que les fiançailles, ça compte ; ça laisse au moins une trace, une ébauche de sillon vers le mariage. Les promesses de mariage en l'air, il faut s'en méfier. Très peu de « Toubabou-Guetch » qui en ont fait à des filles du pays sont revenus les épouser.

— Je n'ai à ce sujet aucune suggestion à lui faire, dit Nini, presque énervée. Je sais qu'il m'aime et ne me trahira jamais. Cela suffit, du moins pour moi la principale intéressée.

— Dans ce cas c'est parfait, répond Lia qui bat en retraite.

Comme il est presque l'heure de retourner au bureau les trois camarades de Nini se sauvent après des marques tapageuses de fausse sympathie adroitement simulées.

Restée seule Nini devient plus grave, arrange distraitement son boudoir et demeure un moment pensive...

* *

Pourquoi les hommes s'occupent-ils de la vie de leurs semblables ? N'ont-ils donc pas assez des tracasseries individuelles qui les assaillent journellement ?... Quand ses camarades se sont retirées, telle est la pensée de Nini qui se trouve fatiguée d'avoir tant fait travailler son cerveau pour livrer le bon combat. Les hommes sont une espèce exécrationnelle. Ils se repaissent des malheurs d'autrui. Ils escomptent à chaque instant des revers pour autrui dans l'idée diabolique que ce qui diminue l'autre les grandit. Les enseignements de tous les dogmes religieux,

depuis le thème de la charité jusqu'au slogan : « aimez-vous les uns les autres » demeurent inopérants sur des êtres trempés et retrempés à la source du mal. La loi de l'homme reste la loi de la jungle, et les sociétés d'hommes les plus raffinées sont les plus féroces dans les relations inter-individuelles. L'amour pour autrui n'existe que dans la mesure où il est plus ou moins dépendant. Et quand il y a réunion de deux individus, et à plus forte raison trois, il y a complot contre un quatrième.

Nini rumine vaguement ces idées noires. Elle les broie en sa petite tête surchauffée.

Un mouvement de réaction et de colère tardive la prend subitement et elle se redresse. Que va-t-elle faire ?... Elle songe à aller dès cet après-midi demander à Martineau confirmation de sa promesse. Elle ne veut pas être la risée de Saint-Louis, la victime bénévole des méchantes langues. Mais que va-t-elle lui dire ? Qu'on commence à se moquer d'elle et que des camarades sont venues enquêter sur l'avenir de ses relations avec lui ? Est-ce que cela pourrait décider Martineau à dire autre chose que ce qu'il a déjà dit et répété : Je t'épouserai et tu deviendras ma femme légitime ? Non, il faut vaincre cette naïve impulsion. Et Nini soupire parce qu'un double d'elle-même vient de la délivrer d'un scrupule d'amour-propre.

D'ailleurs, à la fin de l'après-midi Martineau, profitant d'une courte absence de Perrin, parle lui-même de la situation que vient de créer la résiliation imprévue de leur contrat :

— Tu sais, lui dit-il, ce qui arrive n'a rien à voir avec nos projets. Je rentre en France, il est vrai, mais c'est pour revenir bientôt. Seulement je te demande de garder ça pour toi. Avant de partir je passerai dire adieu à tes parents, c'est la moindre des choses.

— Quand viendras-tu à la maison ?

— Je ne sais pas... Dès que nous serons officiellement avisés de la date de notre départ. Ce n'est plus, je pense, qu'une question de jours.

A ce moment Perrin entre.

— Quoi de neuf ? interroge Martineau.

— Rien, j'étais allé chercher un paquet de tabac gris. On a maintenant tant de loisirs qu'on ne sait pas trop ce qu'on doit en faire. A propos, Mademoiselle Nini, je pense qu'on fera un bon gueuleton avant que nous tournions le dos à la sympathique ville de Loti ?

— Qu'est-ce qu'on n'a pas fait comme gueuletons, mon cher, dit Martineau. Mais il est vrai que tu parles d'un gueuleton d'adieu...

— Oui, un vrai de vrai, n'est-ce pas Mademoiselle Nini ?

— Mais certainement, c'est la moindre des choses quand on est resté si longtemps ensemble.

— Perrin va vous rendre folle, dit Martineau en riant doucement.

— Où le ferons-nous ? A domicile ? Dans un bistro de la plage ?... Tenez j'ai une idée qui n'est peut-être pas géniale mais qui est pratique : Pique-nique, pique-nique ! Voilà le maître-mot.

— Oh ! des pique-niques aussi nous en avons tant fait, redit Martineau.

— Tu es vraiment difficile, mon ami. Tout dans la vie a été fait et refait... Cela me rappelle un sujet de bac : « Tout a été dit et redit depuis qu'il y a des hommes et qui pensent... » Un pique-nique du feu de Dieu, tu comprends, avec Mademoiselle

* *

Nini et toutes les filles créoles du pays. Qu'en pensez-vous Mademoiselle Nini ?

— J'estime que pour fêter votre départ en France il vaut mieux faire les choses dans l'intimité entre nous quatre qui nous sommes toujours fréquentés : M. Martineau, vous, Madou et moi.

— C'est parfait et votre raisonnement est de pure sagesse.

Dans la semaine qui précède leur départ pour la Métropole, Martineau et Perrin s'en donnent à cœur joie. Ce ne sont plus que visites et sorties, gueuletons et beuveries. On les rencontre dans tous les cafés de Saint-Louis, toujours flanqués de Nini et de Madou qui n'ont plus le temps de soigner leur toilette. Semaine vraiment tropicale où l'on brûle la mèche par les deux bouts.

Les camarades de Nini et Madou se réjouissent à l'idée que cette effervescence tapageuse marque la fin d'un film.

— Elles brûlent leur dernière cartouche, c'est tout ce qui leur reste.

Au bout de la semaine, les deux Blancs prennent l'autorail qui doit les déposer le soir même à Dakar où le départ de l'avion d'Air-France a lieu tous les jours vers vingt-trois heures.

Sur les quais de la gare Nini fait un effort pour ne pas fondre en larmes, tandis que son amie Madou reste calme et indifférente. Pour elle c'est une simple aventure qui vient de se terminer, voilà tout. Elle n'est pas allée si loin que son amie Nini dans la voie des projets sérieux et des perspectives trompeuses. Elle sait qu'elle se donnera toujours à un Blanc, mais elle évite de se leurrer et de caresser des chimères. L'amour, pour elle, reste un simple sport.

Et quand l'autorail s'ébranle, emportant les deux amants, c'est Madou qui soutient Nini et l'aide à sortir correctement de la gare.

En imagination Nini suit son Martineau depuis Dakar. Elle le voit prendre l'avion parmi tant d'autres passagers qui regagnent eux aussi la Métropole. Elle le voit coupé de sa vie passée, de celle même qu'il a vécu ces derniers jours. Il baigne dans une nouvelle atmosphère. Sa vie s'engage dans un nouveau sillage. Elle arrive difficilement à se convaincre qu'un présent aussi actuel, aussi brûlant puisse être traversé, bousculé par un passé déjà mort. Sans doute Martineau et Perrin parlent déjà d'autre chose en voguant dans les airs. Et Saint-Louis doit leur paraître lointaine, étriquée. De la nostalgie... Elle ne peut pas supposer que Martineau en ait tout de suite à bord de son avion. Plus tard peut-être, plus tard quand, arrivé en France, son souvenir d'Afrique se sera décanté.

Ainsi rêve Nini enfermée dans son boudoir.

Brusquement et sans aucune cause explicable, Nini se trouve en proie à une grande nervosité. Son cœur s'alourdit ; elle se reproche son attitude de quémante vis-à-vis de Martineau et de tous les Blancs. Elle se révolte en pensée contre la nature, contre la vie, contre les hommes, contre le bonheur et la joie, contre les Blancs et Noirs.. Son cœur s'emplit d'amertume. Pourquoi faut-il qu'elle soit éternellement celle qui convoite, quémante, supplie ? Est-elle donc une mendiante d'amour ? Elle songe à disparaître de la terre, à s'en aller quelque part — elle ne sait où — pour que son âme puisse, de son vivant, reposer en paix, sans un désir, béatement. Ainsi pourrait-elle échapper une fois pour toutes à l'ironie, à la méchanceté de ses congénères qui l'observent, sourient de sa déconvenue et osent venir lui poser des questions sur les secrets de son cœur. Le mensonge de son existence et de celle de toutes les mulâtresses, ses consœurs, lui apparaît clairement, grossi par la déception que vient de lui infliger le départ brusque de l'amant. Mais il est trop tard pour refaire sa vie ; impossible de devenir autre. Le destin les a toutes condamnées à cette vie sentimentale de bohème qui tantôt s'illumine d'une certitude ou d'un espoir, tantôt se trouve empoisonnée par leur condition d'hybrides n'appartenant à aucune société normale.

Cette tension cérébrale, cette rêverie malade, résultat de plusieurs jours d'excitations et de surmenage physique, fatigue Nini à la longue. Et comme des bruits confus montent vers elle de la rue déserte, elle éprouve une mélancolie singulière et se laisse gagner par la tristesse, une tristesse douce

et émolliente. La voilà de nouveau abandonnée. Combien de temps durera cette trêve ? Elle sent vaguement l'immuabilité de la vie. Elle devine que dehors la nature demeure la même, malgré le départ de Martineau et ses soucis présents, à elle Nini ; que les chats, souples et élastiques, se livrent le long des murailles à leurs étirements pleins de soufflements ; que les Noirs organisent comme d'habitude leurs tam-tams de chaque soir ; et que seule, elle Nini, goûte mal, ce soir, la poésie de l'existence.

*
**

D'une déception qu'elle n'a voulu avouer à personne, même à sa nièce Hortense, grand-mère Hélène reçoit un coup si brutal qu'elle en tombe malade. Il faut peut-être ajouter à cette cause psychologique de la maladie, qui l'oblige à s'aliter, l'âge et la mauvaise saison. Car on vient de sortir de l'hivernage et il y a une redoutable transition entre cette période chaude et pluvieuse et le petit hiver africain qui dure trois à quatre mois, pendant lesquels jeunes et vieux grelottent sous leurs vêtements légers.

La maladie de grand-mère Hélène n'inspire d'abord aucune inquiétude à Nini et à sa tante. Il est normal, n'est-ce pas, qu'à l'âge qu'elle a la santé soit déficiente ? On court néanmoins appeler le docteur Finot, le « médecin de la famille », d'après Nini.

Le docteur Finot ne se fait pas attendre. Il arrive bientôt en compagnie de Nini, dans une traction-avant longue et rapide comme un lévrier. Il consulte la vieille malade, se frotte les mains.

— Ce n'est pas du tout grave, même pour son âge, dit-il. Mais il faut veiller à ce qu'elle n'ait froid à aucun moment du jour ou de la nuit.

— Bien, docteur, fait Nini. Voyez, docteur, nous lui avons toujours conseillé d'aller tous les ans prendre une cure de six mois à Vichy. Elle n'a jamais voulu.

— Vous savez, une cure de six mois à Vichy, ça coûte excessivement cher, Mademoiselle, dit le docteur Finot.

— Tant pis, docteur, rétorque Nini ; la famille aurait payé. Nous avons des immeubles et un tas d'autres biens...

— Enfin écoutez, suivez exactement mes prescriptions. Je crois qu'il est possible de la sauver si aucune imprudence n'est commise d'ici à la fin du traitement que je vais lui faire subir.

Le docteur Finot se retire à grandes enjambées prudentes et s'enfoncé dans sa traction reluisante, longue et docile comme un lévrier.

Au cours de la nuit, c'est à peine si grand-mère Hélène

exhale ses douleurs en de petits gémissements étouffés. Pas de mouvements musculaires prouvant une réaction quelconque. La vie avait tout glané dans ce corps devenu une proie facile pour la maladie et la mort. Durant la nuit Nini a parfois l'impression que tout est fini, que l'âme de sa grand-mère s'en est allée rejoindre toutes celles qui dorment là-bas dans le vieux cimetière de Sor. Pourtant la vieille vit et son cœur bat doucement en proportion des forces qui lui restent encore...

Le lendemain matin le docteur Finot revient avec des flacons et des ampoules dont il indique l'emploi méthodique et régulier. Il tâte le pouls de la malade, lui prend la tension et conseille qu'aucune émotion ne lui soit infligée. Pour augmenter ses forces défaillantes il lui administre une piqûre qui lui fait pousser une plainte désespérée. Puis le docteur Finot quitte la maison après avoir dit à Nini et à sa tante :

— Que l'on me fasse appeler dès qu'il y aura quelque chose.

Quelque chose... Quoi ? Terrible mot de médecin. Une aggravation de la maladie ? Ou la mort tout de bon ? Que ferait-il à ce moment, le docteur Finot ?

Deux, trois jours se passent après sa deuxième visite. L'état de la vieille Hélène demeure stationnaire. Les prescriptions du médecin ont été observées.

Le quatrième jour la malade entre dans des transes subites qui affolent Nini et sa tante Hortense. Elle se débat, elle crie, elle appelle, elle pleure comme un bébé.

Dressée sur son lit de malade, la vieille Hélène se met nerveusement à jeter avec fracas, contre les murs de sa chambre, tous les flacons et toutes les drogues apportées par le médecin blanc.

— Je n'en veux pas, je n'en veux pas ! crie-t-elle. Toutes ces choses contiennent l'âme du démon qui veut m'emporter. Les « tourres » (1) de mes ancêtres me le disent clairement. Et je les vois en ce moment... Allez me chercher le marabout manding. Lui seul pourra me sauver du démon. Je ne veux plus voir de Blanc dans cette maison. Allez vite me chercher le marabout manding... Il faut qu'on fasse pour moi les mêmes sacrifices que pour mon aieule Diégane, princesse du Sine et génie de Sangomar... Sinon je vais mourir.

Elle se remet à pleurer à chaudes larmes avec des hoquets. On croirait se trouver devant un enfant de deux ans qui boude en pleurant pour obtenir ce qu'il désire.

— Plus de Blanc ici, s'écrie-t-elle de nouveau, après un moment de prostration. Ils (les Blancs) nous ont menti, violées,

(1) Tourres : esprits.

déclassées. Ils ont rendu jaloux et méchants envers nous nos parents noirs et nos génies tutélaires. Et maintenant ils veulent venir me soigner ?... Ah ! ah ! ah !

La vieille ricane comme si des forces invisibles ou en tout cas insoupçonnées lui ont rendu toute sa vigueur et toute sa lucidité d'esprit.

Devant ce spectacle effrayant Nini fond en larmes et dit à sa tante :

— Je crois que c'est fini, elle commence à divaguer...

— Elle est loin de divaguer, dit sa tante. Il faut jusqu'au bout que nous accomplissions ses moindres volontés. Et puisqu'elle réclame avec insistance le marabout manding, je m'en vais tout à l'heure envoyer Bakary auprès de Khady, à N'Diolofène.

— Mais, ma tante, rectifie Nini, ce marabout nous a déjà menti. Martineau est parti et ce marabout avait fait le serment que Martineau ne quitterait pas Saint-Louis avant de m'avoir épousée.

— C'est différent et c'est autre chose, dit sagement tante Hortense. Pour le moment ta grand-mère, celle qui est actuellement le pilier de notre famille, est malade. Elle a des exigences. Nous devons tout oublier pour que sa volonté soit faite.

Le marabout appelé arrive le matin même et se met longtemps au chevet de la malade. Puis il demande à s'isoler. Tante Hortense le conduit dans un taudis où des meubles cassés et démembrés gisent pêle-mêle, n'ayant pas vu le jour depuis bientôt un demi-siècle.

Le Manding reste très longtemps dans ce réduit qui rappelle un peu sa case sombre et solitaire du quartier de N'Diolofène.

Pendant ce temps l'esprit de Nini et de sa tante Hortense erre et se pose çà et là sur des idées qui surgissent comme des pointes, spontanément, et qu'il leur est difficile d'éluder ou de refouler. Idées contradictoires, ironiques ou vaguement prometteuses, toutes coiffées du même maître-mot : *énigme*. Enigme, oui, aucune certitude, rien de certain, rien de vrai, rien de faux. Seule, barrant l'avenir de son aile sombre, la destinée obscure où l'intelligence humaine doit un jour ou l'autre tomber et se volatiliser. Rien de vrai, rien de faux. Dès lors pourquoi essayer d'expliquer le monde et la vie, d'ériger en systèmes infaillibles, ou considérés comme tels, de simples résidus de notre expérience sans cesse contredite par la tournure indomptable des événements ? De même pourquoi, dès lors, chercher à trouver la vérité dans un sens unique ? Que grand-mère Héliène ait repoussé avec tant de véhémence le secours du médecin blanc, rien d'étonnant. En effet, le physique et le spirituel ne sont-ils pas intimement mêlés ? Le

dogme de l'esprit et de la matière l'affirme du moins. Or, tante Hortense est très croyante. Le médecin blanc soigne avec des éléments tirés du domaine physique. Mais au-dessus de la matière il y a l'esprit ; l'esprit est supérieur à la matière. Surtout à l'âge de grand-mère Hélène, pense tante Hortense, le poids de la matière, sous quelque forme qu'on la présente, ne peut qu'étouffer ce qui reste de la vie spirituelle, comme un coup de vent brutal emporte la flamme qui clignote. D'ailleurs, se dit tante Hortense en conclusion, les malades de cet âge ont une lucidité telle que leurs visions et leurs délires doivent être considérées comme des révélations plus ou moins déguisées du Bon Dieu.

Quant à Nini une pensée-éclair traverse son esprit : « Après tout grand-mère est assez vieille comme ça. Elle n'a plus rien à attendre de la vie... » Elle sursaute. D'avoir eu cette pensée, elle se reproche d'être égoïste ou de manquer d'affection. Elle a l'impression que quelqu'un, sa tante peut-être, l'a « entendue » penser cette vérité inouïe. Elle murmure entre ses dents quelque chose comme un repentir.

— Qu'y a-t-il Virginie ? dit tante Hortense, intriguée.

Nini se sent prise au piège. Avec une admirable présence d'esprit elle interroge à son tour :

— Crois-tu sincèrement, tante, que ma grand-mère peut être guérie par autre chose que les soins d'un médecin ?

— Mais oui, mais oui, répond tante Hortense. Il y a des choses qui nous dépassent et auxquelles nous croyons difficilement parce qu'elles ne tombent pas sous nos sens. Personne cependant ne songe à nier les miracles de Lourdes. Chaque année, à Lourdes, des aveugles voient, des sourds entendent, des fous deviennent lucides et pondérés, des infirmes, des paralytiques retrouvent leurs membres ou la solidité de leurs jambes. Ça, personne ne peut le nier.

— C'est vrai, mais crois-tu possible que la même chose puisse être réalisée par un simple marabout noir ?

— Pourquoi pas ?... Les esprits sont les esprits. Si les esprits de Lourdes arrivent à ces résultats d'autres esprits peuvent réaliser des miracles dans d'autres domaines. Il ne faut pas nier en bloc la « science noire ». Nous ne savons rien, Virginie, absolument rien. Tout nous dépasse.

Nini renonce à poser d'autres questions. Elle a réussi à camoufler la diabolique pensée, l'irrévérencieuse pensée de vérité mauvaise à dire. Cela suffit.

Une minute après le marabout pénètre dans le salon, sans bruit. Comme tante Hortense se lève pour le reconduire dans la chambre de malade, il l'arrête d'un geste cauteleux :

— Non, dit-il, je préfère que nous restions ici pour ne pas

déranger Madame. Il faut éviter de la déranger, elle est très malade. Il vaut mieux d'ailleurs qu'elle n'entende pas ce que je vais vous dire sur son cas.

Du coin de l'œil il regarde Nini et esquisse un sourire de circonstance :

— C'est sans doute pour « marmisselle » que j'ai travaillé dernièrement ?

— Oui, c'est la petite-fille de Madame qui est malade et ma nièce à moi. A propos marabout, pensez-vous que ça ira pour elle ?

— Allah est seul maître. Mais si mon travail ne réussit pas, c'est la première fois que je me serai trompé.

Puis, changeant de sujet, il enchaîne :

— Quant à Madame qui est malade, voici ce que les esprits m'ont révélé : il est certain qu'elle est vieille, mais l'âge ne la condamne pas encore. Tel a été le résumé de toutes leurs pensées. Alors je les ai interrogés : dans ce cas qu'est-ce qui, en dehors de l'âge, menace de la condamner ? *Rien*. — Mais si, mais si, quelque chose menace de la condamner puisqu'elle n'est pas malade à cause de l'âge, vous l'avez dit vous-mêmes. *Rien ne menace de la condamner, mais tout l'a abandonnée*, ont fini par dire les esprits consultés. — Qu'appellez-vous tout ? *Ce qui, par dessus la chair et le sang, soutient l'homme*. — Que voulez-vous dire ? Parlez clairement. *Elle n'a jamais voulu s'occuper des mânes de ses ancêtres, de leurs doubles qui toute sa vie durant ont marché à côté d'elle et l'ont protégée. Pourquoi voulez-vous qu'elles continuent à veiller sur son salut ?* — Vous parlez des mânes de ses ancêtres, mais de quels ancêtres ? *Ses ancêtres maternels, elle le sait d'ailleurs*. — Elle le sait ? *Oui, elle le sait parfaitement, elle ne l'a jamais ignoré ; mais elle s'est toujours défendue d'avoir des ancêtres de ce côté-là*. — Que faut-il à présent qu'elle fasse pour avoir leur pardon et se remettre debout ? *Nous ne savons pas*. — Si, vous savez. Dites-moi ce qu'il faut qu'elle fasse ou qu'on fasse pour elle ? *C'est peut-être trop tard*. — Non, ce n'est pas trop tard puisqu'elle respire encore.

Les esprits se sont tus un moment puis m'ont dit :

— Puisque vous voulez insister, dites à la personne malade ou à ce qui lui reste de parents, de faire les sacrifices suivants : acheter un taureau noir ou rouge dont la robe n'aura aucune tache différente ; l'immoler un lundi ou un jeudi ; de son sang abreuver la malade et lui en enduire le corps entier de la tête aux pieds ; employer toute la chair de l'animal à la préparation d'un même plat qui sera distribué comme aumône aux pauvres ou voisins. Battre ensuite le tam-tam pendant

huit jours de suite, soit dans la maison de la malade, soit dans celle d'un parent à elle appartenant à la même lignée.

Nini, ahurie, regarde sa tante et, malgré elle, s'écrie en français :

— Mais c'est tout à fait impossible !

— Je te demande de te taire, Virginie, dit doucement tante Hortense. Puis s'adressant au marabout :

— Nous sommes prêtes à tout faire pour sauver le seul soutien de notre famille qui nous restait. Mais il y a dans les prescriptions des esprits des choses qu'il nous sera difficile de faire. Je n'ai pas besoin de vous dire que nous ne sommes ni blanches, ni noires. Il y a des choses que les Blancs peuvent ouvertement faire chez eux sans en rougir ; des choses que les Noirs font journellement chez eux et qui les rendent fiers de leurs origines. Toutes ces choses, toutes ces manifestations nous sont interdites à nous mulâtres. Ainsi acheter le taureau en question, l'immoler ailleurs et le distribuer sous forme d'aumône, tout cela nous est facile, à la condition que personne, ni un Blanc, ni un Noir, ne sache à qui doit profiter le sacrifice. Mais nous ne pouvons envisager sans appréhension d'accomplir tout le reste du rituel que les esprits exigent... D'ailleurs, à vous parler franchement, nous n'avons pas de parent assez proche et assez discret pour prendre sur lui la responsabilité de faire les choses telles qu'elles doivent être faites.

— Je comprends très bien votre embarras, dit le marabout. Mais tel est l'avis des esprits que j'ai consultés et qui sont les plus intéressants puisqu'ils sont ceux de vos ancêtres noirs.

— Que faire dans ce cas ? interroge tante Hortense.

— Que sais-je ?... Recourir aux prières, essayer de rendre plus supportables pour vous leurs exigences ?... Or, les prières restent des prières, c'est-à-dire de simples demandes de faveur. On ne peut rien affirmer après une prière, serait-elle la plus fervente. D'autre part, la rancune des esprits de votre famille noire remonte à trop loin pour qu'une clémence qui leur serait demandée fût obtenue immédiatement.

Un silence très lourd s'ensuit pendant lequel Nini admire secrètement le marabout, non pour sa science qu'elle continue à nier mais pour sa franchise et sa probité morale. Elle songe malgré elle :

— Peut-être a-t-il vu juste dans le cas Martineau. Sinon il aurait été aussi franc que maintenant.

Le marabout lève enfin la tête, soupire et dit en manière d'épilogue :

— Je connais bien Madame qui est malade, grâce à une connaissance ouolof du nom de Khady, celle qui m'a envoyé ici. Par reconnaissance pour ce que Madame a fait pour moi, je

passerai toutes mes nuits à prier pour elle jusqu'à ce que Dieu la remette debout. Mais je ne vous demande rien, absolument rien. Je veux faire ça par gratitude et par fidélité à mon amie Khady.

Il se lève et demande à revoir la malade avant de s'en aller.

Devant la vieille Hélène il devient un autre homme, un marabout gonflé de sa toute puissance. Doctoralement il dit à grand-mère Hélène, d'une voix unie et sans hésitation :

— Madame, rassurez-vous. Dieu est grand. Je sais que la maladie est cruelle pour les personnes de votre âge. Mais cela va passer, car les « tourres » de vos aïeux sont d'accord avec moi pour un sacrifice que j'accomplirai en ma demeure et qui vous sauvera. Nuit et jour je veillerai afin que vous sortiez le plus tôt possible de cette position où il est pénible de se trouver.

— Merci beaucoup, souffle la vieille Hélène, les yeux clignotants.

Le marabout s'incline, porte sa main droite sur sa poitrine et se retire silencieusement vers le salon.

Tante Hortense l'accompagne jusqu'au seuil de la porte et lui glisse en remerciant quelque chose qu'il refuse d'abord obstinément mais qu'il finit par accepter.

Une heure plus tard Nini, sans rien dire à sa tante, saute chez le docteur Finot qui vient de terminer ses consultations du matin. Dès qu'il la voit le médecin fait un geste involontaire de ses deux mains levées, comme pour se défendre contre une attaque subite. Puis, avançant doucement vers elle, il dit de sa meilleure voix :

— Vous venez sans doute me voir au sujet de votre grand-mère ?... Il hésite à poser la question rituelle : Comment va-t-elle à présent ? Bien qu'habitué à toutes les surprises que réserve la mort aux meilleurs médecins, il redoute d'apprendre que cette vieille, cette pauvre mulâtresse qu'il a vue, est morte.

— Oui, docteur, répond Nini, sans attendre cette question. Si vous pouviez venir tout de suite, docteur... Ma grand-mère va de plus en plus mal.

— Qu'est-ce qu'elle a donc en plus du mal que j'ai diagnostiqué ? L'avez-vous laissé attraper froid ? A-t-elle eu une forte commotion ?... Attendez-moi un peu, nous allons tout de suite la revoir.

Le docteur Finot disparaît vers son lavabo puis revient moins de cinq minutes après.

— Partons, Mademoiselle, dit-il.

Ils montent dans la longue traction-avant qui file à toute allure...

— Quest-ce qu'elle a eu, votre grand-mère ? interroge le docteur Finot tout en conduisant.

— Docteur, depuis que vous n'êtes pas venu à la maison le cas de ma grand-mère a été soumis, par ma tante, à un tas de marabouts qui sont venus défiler devant elle avec leurs boubous sales et leurs mines de sauvages. Je me suis révoltée contre ça, mais ce n'est pas moi qui commande à la maison...

— Des marabouts ? répète le docteur Finot, ahuri. Au moins ne lui ont-ils administré aucune drogue par voie buccale ? Parce que je connais leurs recettes empiriques : il y en a qui sont excellentes, prises à une dose raisonnable ; mais la plupart de ces recettes sont de véritables poisons.

— Non, docteur, dit Nini, je me suis catégoriquement opposée à ce qu'aucun produit sorti de leurs vêtements si sales soit donné à ma grand-mère.

— Vous avez bien fait. Ah ! voilà, nous sommes arrivés je crois.

— Non, docteur, encore un peu ; c'est au prochain carrefour et à gauche, vers le fleuve.

Le docteur Finot se frappe le front :

— C'est vrai, dit-il. Je serai toujours un grand étourdi.

Ils arrivent enfin devant la petite maison des Maerle devenue plus triste. Entendant un bruit de moteur qui s'éteint en face de la porte d'entrée, tante Hortense jette un coup d'œil dans la rue et se trouve estomaquée de voir Nini en compagnie du docteur Finot.

Force lui est de recevoir correctement le docteur, ce qu'elle fait d'ailleurs avec un maximum de courtoisie et de reconnaissance.

— Mademoiselle est venue me dire que Madame ne va pas mieux. Depuis quelques jours qu'aucune alerte n'a été donnée je croyais que la maladie avait évolué favorablement. Puis-je la voir tout de suite ?

— Mais certainement, docteur, s'empresse de dire tante Hortense qui, au fond d'elle-même, redoute pourtant une soudaine crise d'hostilité de la part de grand-mère Hélène ; une crise pareille à celle de l'autre jour.

Par bonheur, lorsque le docteur Finot se trouve devant la malade et que tante Hortense dit doucement à celle-ci : « Monsieur le docteur Finot est là », la vieille ne fait qu'ouvrir sur lui un demi-regard indifférent que l'on peut attribuer à l'état de sa maladie et à sa faiblesse extrême.

Mais comme le docteur Finot commence à lui palper les membres, à lui passer la main sur tout le corps, elle dit de sa voix faible et douce :

— Je ne veux pas de piqûre aujourd'hui...

— Vous ne recevrez pas de piqûre, soyez tranquille, fait aussi doucement le docteur Finot.

Après ce deuxième examen approfondi de la vieille malade, il prend congé d'elle en plaisantant :

— Je veux vous trouver debout la semaine prochaine. C'est un ordre de médecin. Moi aussi je suis vieux mais je lutte pour continuer à vivre. Vous pouvez vivre encore, vous devez vivre et vous vivrez. Croyez-moi.

Dans le salon il fait de nouvelles recommandations à tante Hortense, sans faire aucunement allusion à l'histoire des marabouts racontée par Nini.

Mais dès que tante Hortense entend le bruit pétaradant qui s'éloigne elle s'en prend à Nini en secouant, les mains aux hanches, sa tête devenue rouge, mauvaise, hargneuse :

— Qui t'a dit d'aller le chercher ?... Mais réponds donc, qui te l'a dit ?

— Je suis allée le chercher parce qu'on veut tuer ma grand-mère avec des histoires de marabouts qui sont de la rigolade.

— On veut tuer ta grand-mère... Qui « on » ? Mesures-tu seulement la gravité de tes paroles, Virginie ? Et depuis quand es-tu devenue si affectueuse pour ta grand-mère ?

— Je l'ai toujours été.

— Tu mens effrontément... Et d'ailleurs ne me fais pas dire des énormités. Pour ma part j'estime que tout ce que nous avons fait était dans le but de sauver ta grand-mère qui est avant tout ma tante : toi avec tes médecins blancs et moi avec mes marabouts. N'essaye pas de m'accabler, Virginie.

Nini fuit ce tête-à-tête qui devient aigre et se retire dans sa chambre. Le soir elle refuse de paraître à table et tante Hortense est obligée de manger seule, servie par le fidèle Bakary.

..

Trois jours après la vieille Hélène Maerle expire doucement, à l'âge de soixante-douze ans.

Cette fin, qu'on ne peut pas dire prématurée, jette pourtant Nini dans une crise hystérique de vociférations et de hoquets et cela suffit à alerter les voisines, métisses ou noires, qui envahissent aussitôt la maison mortuaire, les unes entrant d'office comme pour porter secours à la famille éprouvée, les autres n'osant pas y pénétrer et se tenant sur le seuil de la porte d'entrée.

Le bruit de la mort de grand-mère Hélène se répand aussitôt à travers Saint-Louis comme une explosion. Et malgré l'heure très matinale, de petits convois de parents plus ou moins lointains, de connaissances, se dirigent, silencieux et couverts de voiles noirs, vers la maison des Maerle.

Ce ne sont plus, devant la porte naguère close à tout moment de la journée, aujourd'hui ouverte et béante, que défilés, allées et venues, dans un silence rayé uniquement par le glissement lent des savates. De toutes les maisons environnantes des femmes noires, des jeunes filles noires, encore mal réveillées, se tiennent debout, les mains aux hanches, comme pour assister à un spectacle rare et curieux. Ce manque de discrétion qui frise l'incongruité aurait sans doute révolté Nini si elle n'était pas enfermée dans sa chambre, refusant de recevoir n'importe qui en ce jour pénible.

L'enterrement est fixé au lendemain matin à dix heures et les préparatifs vont leur train...

De temps en temps arrive en hurlant une femme noire dont les liens de parenté avec la famille Maerle sont plus ou moins obscurs. C'est en des circonstances pareilles qu'il faut manifester par des cris et des larmes abondantes, sincères ou pas sincères, l'immense chagrin que vous cause la mort d'une personne qu'on aimait bien, la part que l'on prend au deuil d'une famille à laquelle quelque chose vous rattache. Un décès en milieu africain non ponctué par des vociférations orchestrées, des cris de rage et des chutes hystériques, on n'en voit nulle part, même dans le monde mulâtre de Saint-Louis...

Le lendemain matin, grand branle-bas de cloches dont les sons amples et fugitifs emplissent toute la ville de Saint-Louis. Enterrement de première classe dans cette vieille église second empire qui a vu grand-mère Hélène d'abord comme communicante, puis par la suite comme enfant de Marie.

Pendant la messe, tante Hortense est obsédée par l'idée de cette place située à sa gauche et qui restera désormais vide, à moins que plus tard Nini, vieillie à son tour, ne vienne l'occuper. Mais où sera-t-elle à ce moment, elle tante Hortense ? Cette idée qui vient doubler l'autre la fait sangloter davantage. La vie n'est rien, absolument rien. Et l'*Ecclésiaste* ne sera jamais contredit par aucun mortel, serait-il plus savant et le plus divinement informé : tout est vanité...

En sortant de l'église, Nini conduit le deuil à côté de sa tante et d'une demi-douzaine de cousins et d'arrière-cousins. Le trajet qui doit aboutir au cimetière de Sor est long, lent, mortel, comme tout acheminement vers un lieu de sépulture. Aucun poids sur les épaules de l'homme n'est en effet plus lourd que celui de la mort matérialisée dans un corbillard inerte et un convoi funèbre. Triste pèlerinage vers un lieu où des êtres autrefois pensants, aimants, ambitieux, pleins d'appétits, ne sont plus que des tertres blancs moulés et rangés à l'écart des agglomérations humaines, comme des boîtes où git la malédiction.

Après le dernier *Miserere* et le dernier coup de goupillon, on introduit le cercueil noir de la vieille Hélène dans un tombeau bas, et les maçons noirs, qui attendaient truelle en main, se dépêchent de mettre le scel ultime...

Une âme de plus vient ainsi de quitter ce monde ; une âme chargée d'expérience, autrefois pétrie de rêves. Encore un livre vivant qui se brûle emportant son secret ; un livre qui eût pu enrichir une vaste documentation sur l'histoire des « Signaras » de jadis, qui vivaient en vraies châtelaines, entourées de serviteurs et d'esclaves. Epoque où, ravissantes filles du pays en robes à corbeille et à colifichets, elles faisaient tourner et chavirer la tête des quelques hommes blancs venus au Sénégal sous le nom bien vieilli de « colons » ; où ma foi les Noirs connaissaient leur place et s'y tenaient sagement.

Personne mieux que Nini et tante Hortense ne mesure le vide que produit le départ de grand-mère Hélène. Elle était l'âme de la maison, aussi vieille que les murs gris, l'escalier branlant et les meubles chargés de vétusté. Mais surtout elle en était le cerveau immense, lucide et clairvoyant. De son vivant Nini pouvait dormir en paix sous sa protection comme à l'ombre d'un énorme Fétiche. A présent il ne lui reste plus que tante Hortense qui est loin d'avoir la même expérience et la même forte personnalité.

Pour les condoléances comme le jour de l'enterrement une foule importante de femmes noires défile, noires de la tête aux pieds, dans un assortiment parfait de deuil : foulards noirs à reflets chatoyants ; boubous « palmane » d'un noir d'ébène, ayant un relent de fond de malle ; parures de jais. La plupart se réclament d'une très vieille parenté avec la défunte. Elles assistent dignement la tante Hortense qui, au contraire de Nini, trouve un grand réconfort en leur compagnie.

Nini évite de se trouver au salon où la présence de ces femmes jette une note insolite. Elle préfère aller se barricader dans son boudoir pour échapper à leurs manifestations de sympathie qu'elle considère comme intempestives.

Mais sa retraite n'est pas assez bonne pour la sauver tout à fait de leur ambiance. A travers les jointures de la porte, qui fait communiquer son boudoir avec le salon, lui parvient le bruit amplifié de leurs voix rauques que dominent parfois des éclats terribles. Elles racontent l'histoire de la famille Maerle, parlent de ses moments de joie et de gloire, évoquent ses naissances, ses mariages, ses fêtes, ses deuils. Et tout cela s'accompagne de profonds soupirs ; tout cela est articulé par des moments de silence pendant lesquels l'on médite et cherche d'autres souvenirs. Nini entend nettement quelques-unes de leurs paroles.

Mais pourquoi tant de bruits puisque grand-mère Hélène ne reviendrait jamais plus ? Pourquoi d'ailleurs accepter une telle mise en scène hautement barbare, qui ne pouvait que donner à ces femmes noires l'occasion de réaffirmer leurs liens de parenté avec « eux », les Maerle ? Nini en veut secrètement à sa tante Hortense qui semble chercher force et appui dans le milieu nègre au lieu de se raidir et de rompre tout contact avec lui. Elle souffre profondément de cette solidarité inévitable faite d'un peu de sang noir et de vieilles et inutiles relations qu'on se plaît à entretenir et à fortifier.

Du reste la mort de la vieille Hélène vient grossir l'immense rancune de Nini contre cette humanité nègre si prolifique et si hilare. Il lui semble que si grand-mère Hélène avait vécu ailleurs qu'au Sénégal, par exemple en Europe, la mort l'aurait épargnée. Aussi bien chaque voix de femme noire qui trouve la rumeur du salon et monte jusqu'à Nini lui paraît faite d'ironie, de cynisme, et traduire une intention malicieuse.

Le souvenir du marabout ne la bouleverse pas moins. Ce marabout doit n'être qu'un vil imposteur, et Nini n'essaye pas d'écarter de son esprit cette méchante idée. En effet, compétent, n'aurait-il pas su prévoir la mort de la vieille Hélène ? Mieux, lorsque celle-ci est allée le consulter, pourquoi n'a-t-il pas prédit le départ de Martineau et tant d'événements survenus depuis cette époque ?

A plus forte raison rien n'est plus incertain que les assurances qu'il avait données, plus aléatoires que l'effet de ces eaux bénites administrées à Martineau, au visage et aux bras de Nini.

La pensée que les événements survenus depuis légitiment ce doute cause à Nini un ultime désespoir. Elle se trouve coupée de son passé. Un abîme sans fond semble s'être creusé entre ce qui fut sa vie avec Madou, Martineau et Perrin, il y a moins d'une année, et cette disponibilité qui la frappe brusquement. Lâchée par l'amour, abandonnée par sa fierté et ses hautes visées, épiée par ses camarades et trahie par le Manding, elle ne sent plus sous ses pieds un sol assez solide pour bondir à nouveau.

* *

Quelques jours après Nini reçoit deux cartes postales envoyées l'une par Martineau, l'autre par Perrin. Deux vues du port de Marseille. Elles portent des mots aimables mais laconiques. Celle de Martineau promet qu'une lettre va suivre. Bien que Nini se soit attendue à pareil geste, dans tous les cas très normal, elle ne manque pas d'en être consolée. Tout n'est donc pas irrémédiablement compromis par la tournure des événe-

ments. Nini se remet à espérer. Elle retrouve son sourire de combat dans l'éternelle lutte pour la vie, et une victorieuse assurance auprès de ses camarades.

— J'ai eu des nouvelles de « lui », clame-t-elle à chacune de ses rencontres avec une connaissance que l'épilogue de ses relations avec Martineau intéresse à un titre ou à un autre.

D'ailleurs, un événement non moins heureux vient bientôt redonner à Nini assez de raison d'espérer en l'avenir.

Un matin elle reçoit une convocation lui demandant de se rendre à la Direction du Personnel du Gouvernement. Elle bondit aussitôt vers sa tante pour lui montrer la convocation et se réjouir avec elle de la chance probable qui allait leur advenir. Puis elle s'habille rapidement mais soigneusement, en tâchant de donner à son vêtement de deuil le maximum d'élégance provocante.

Quelqu'un va, en effet, la recevoir. Quelqu'un dont elle pourra voler le cœur. La femme ne doit-elle pas demeurer toujours et partout un bourreau des cœurs ? Après tout Martineau lui pardonnerait les conquêtes sans frais qu'elle ferait en son absence. Et puis on ne sait jamais ce qu'un Blanc rentré chez lui, en congé, pense encore de la Colonie et des amantes qu'il y a laissées. Nini, du reste, a là-dessus une amère expérience. Si Martineau ne revenait pas il faudrait qu'elle eût déjà préparé le terrain pour accueillir un nouvel amoureux et pouvoir compter sur une nouvelle promesse de mariage.

À la Direction du Personnel l'homme qui la reçoit est, hélas, un petit vieux aux airs de notaire. Cruelle déception ! Courtois et administratif, il se lève doucement de son fauteuil, salue la mulâtresse et la fait asseoir, puis se met à fouiller dans une liasse de dossiers tout en posant des questions.

— C'est bien à Mademoiselle Virginie Maerle que j'ai affaire ?

— Oui, Monsieur, en personne.

— Anciennement dactylographe aux « Entreprises Fluviales », Société d'ailleurs dissoute ?

— Exactement, Monsieur.

— Parfait. J'y suis.

Puis, en manipulant des papiers avec un geste légèrement tremblant, il lève le regard sur Nini et se met à pérorer.

— Eh bien ! Mademoiselle, vous nous avez été recommandée, chaleureusement recommandée par une personnalité qui ne tient pas à donner une quelconque publicité à son geste. Ainsi vous n'aurez même pas le plaisir de connaître, du moins par nous ou notre Service, le nom de cet homme qui vous veut tant de bien et vous en fournit la preuve en vous faisant engager par l'administration. Qu'il vous suffise de savoir que nous sommes prêts à vous faire un contrat des plus avantageux, dans

le cadre des soldes et émoluments attribués aux agents dactylographes du Gouvernement. Nous avons sur vous d'excellents renseignements et vos références permettent une assimilation hardie que nous n'hésitons pas à faire.

Il fait un geste de la tête comme pour interroger la mulâtresse et lui demander ce qu'elle pensait de tout cela.

— Mais, monsieur, je serai heureuse de connaître avant tout la personne...

— Aucune importance, Mademoiselle, je le répète. D'ailleurs c'est impossible. Donnez-moi votre accord, plutôt, si vous tenez à la place que nous vous offrons.

— Bien sûr, monsieur, que j'y tiens. Je ne travaille pas depuis bientôt trois mois, et l'on n'est pas riche à la maison. J'ai aussi perdu grand-mère...

— Parfait. Alors, c'est d'accord ?

— Entièrement d'accord, monsieur.

L'homme tire alors d'un des tiroirs de son bureau ministre un contrat de la formule A qu'il se met à lire avec une naïve emphase.

Nini voit que les conditions qu'on lui fait dans ce contrat sont celles dont bénéficient les agents européens, et cette constatation la remplit de fierté.

Comme on est le 10 du mois, le chef du Personnel demande à Nini de prendre son service le 15.

La mulâtresse se confond en remerciements. Son visage légèrement rosé traduit la profonde gratitude qui laboure son cœur et ses entrailles. « Ce n'est pas moi qu'il faut remercier, mademoiselle, c'est votre bienfaiteur inconnu... Il est vrai que vous ne le connaissez pas. Allez, mademoiselle, du courage, et mes compliments... Je vous reverrai souvent au cours de vos fonctions. »

Il se lève, tend la main à Nini qui la serre et se retire, un large sourire épanoui sur ses fortes lèvres rouges.

Et Nini de rentrer dare dare chez elle où l'attend, anxieuse, sa tante Hortense. En chemin elle se garde bien de tout bavardage.

Il n'est jamais prudent de raconter le bonheur qui nous arrive. Outre l'œil et la langue des méchants qui peuvent empoisonner ce bonheur, il y a les manœuvres des jaloux et des envieux qui arrivent à saper les projets les plus solidement arsis. Le « Journal officiel » ferait connaître l'existence du contrat et consacrerait définitivement la nouvelle situation de Nini. Et alors l'œil et la langue des méchants pourraient déverser leur venin, les jaloux et les envieux se mordre les doigts.

Tante Hortense, instruite de la bonne fortune qui arrivait à sa nièce, philosophe comme une vraie femme noire.

— Je savais que le Bon Dieu ne nous lâcherait jamais. Nos sentiments purs, nos bonnes intentions à l'égard de tous ceux qui nous entourent, notre piété envers le bon Dieu, doivent nous servir, ma chère petite, d'éternelle viatique. Que si quelqu'un te veut ou te cherche du mal, mets entre vous deux l'écran de tes sentiments les meilleurs vis-à-vis de lui.

Jamais paroles plus nobles n'étaient sorties de la bouche de Tante Hortense qui a sur Nini l'avantage de conserver quelques attaches avec la vieille sagesse et le vieil altruisme nègres.

— Ce qui m'intrigue, dit Nini, c'est le mystère dont s'entoure la personnalité qui m'a fait engager par l'administration.

— Ton ancien chef de service ? Un ami de Martineau ? Tout est possible, dit Tante Hortense.

— Mais une personnalité, ce n'est pas tout cela, tante, rectifie Nini.

— Ou alors un homme politique ?

— Donc noir ? sursaute Nini.

— Je te dis que tout est possible.

— Je ne connais aucun noir, homme politique ou non.

— Et pourtant...

Tante Hortense n'achève pas. Qu'allait-elle dire ? Elle préfère le penser pour ne pas heurter l'orgueil de sa nièce et empoisonner par une altercation la douce atmosphère de confiance qui règne ce jour-là dans la petite maison.

Quand le « Journal officiel » du 14 octobre publie le contrat fait à Nini par le Gouvernement local, Saint-Louis connaît de nouveau un de ces émois singuliers qui de distance en distance viennent secouer la torpeur des milieux mulâtres.

Le Gouvernement dispose en effet de trois formules de contrat dénommées contrat A, contrat B, contrat C. La formule A est ordinairement réservée aux candidats européens recrutés sur place : anciens militaires de carrière ; anciens commerçants faillis ; dames et demoiselles blanches dont les maris, les pères, sont déjà fonctionnaires ; commerçants, entrepreneurs ou militaires. L'élément mulâtre bénéficie en général de la formule B, moins avantageuse à tous égards que la formule A. Et quant à l'élément noir, obligé de recourir à un contrat pour travailler et gagner sa vie, il ne peut prétendre généralement qu'à la formule C correspondant au cadre dit local, à moins que le candidat ne soit originaire des Antilles ou de la Réunion, donc assimilé à l'élément européen.

Rien d'étonnant dès lors si la nomination de Nini dans la

catégorie A des agents contractuels du Gouvernement déchaine la fureur de ses congénères.

En vain cherche-t-on les raisons de cette nomination, que ne justifient ni la culture de Nini, ni ses connaissances techniques, ni aucune ancienneté dans l'administration.

De vieilles dames métisses employées depuis une vingtaine d'années dans les divers services administratifs soupirent de détresse.

— Que voulez-vous ! Aujourd'hui le mérite et les services rendus ne comptent plus ; il faut être jeune et belle, et savoir plaire aux hommes.

Mais les jeunes filles de la classe sociale de Nini sont certainement les inconsolables. Certaines d'entre elles, comme Madou, Riri, Nana et Nénette comptent quelques cinq ou six années de contrat dans l'Administration et se trouvent toujours reléguées, malgré leurs aptitudes et leurs charmes, à la catégorie B.

Comme lors de la déclaration d'amour du Nègre, elles s'attroupent ici et là pour stigmatiser sans aucune réserve l'injustice flagrante qui les frappe.

— C'est inadmissible ! Une qui n'a jamais mis les pieds dans l'administration et qui ne peut fournir aucune référence pouvant justifier sa nomination, même dans la catégorie B. L'admettre sans plus dans la catégorie A ? Eh non, cela ne doit pas être toléré.

Faut-il attaquer l'administration ? Porter l'affaire en contentieux ? démissionner ? faire grève ? Toutes ces mesures sont tour à tour envisagées, mais il est difficile en pareil cas de faire l'unanimité. La plupart de ces filles, dans le fond, sont des êtres pacifiques et timorés, tout comme leurs cousins les Noirs ; elles se bornent à manifester bruyamment leurs sentiments, à lever les bras et à s'agiter inutilement.

Le 15 au matin Nini prend son service comme convenu. Et le dépit de ses camarades ne connaît plus de bornes lorsqu'elles apprennent qu'au lieu de travailler dans la grande salle comme tout le monde, elle était placée dans le bureau du secrétaire particulier du Gouvernement. D'aucunes alors se mettent à chercher du côté de l'amour la clef de l'énigme, l'explication de la faveur scandaleuse dont a bénéficié l'ex-petite dactylo des « Entreprises Fluviales ». Pour elles, évidemment, l'affaire s'éclaircissait. Mademoiselle était charmante et ne s'embarrassait pas de scrupules. Au fond n'avait-elle pas raison ?

— Ne pas monter haut mais monter tout seul cite, sans nul souci d'exactitude, Mémée qui avait fait ses classes et lu Cyrano de Bergerac.

Madou attendait Nini dans la rue à la sortie des bureaux.

— Tu vas me permettre de me fâcher, chère amie. M'avoir caché ta nouvelle situation alors qu'avant-hier seulement nous sommes restées si longtemps ensemble ?

— Caché, non, ne dramatisons rien, chère amie. J'ai sans doute pensé à te dire que j'attendais une place. Je pense même te l'avoir dit, tiens parfaitement, c'est le jour où toi, Titi et Léa êtes venues me « consoler » sur le départ de Jean. Je me souviens bien à présent. Depuis, naturellement, je ne t'ai plus reparlé de la question parce que je n'avais en vue rien de précis. Et puis par les temps qui courent...

— Allez, chère amie, ne me parle pas des temps qui courent... J'estime que Virginie Maerle et Madeleine de Meckev n'ont absolument aucun secret l'une pour l'autre, même par les temps qui courent.

— Mea maxima culpa, chère amie, concède Nini qui bat en retraite.

— Bon, après t'avoir « savonnée » laisse-moi maintenant te féliciter, ma chère.

— Pas de cette affaire dans la rue, chère amie, je t'en prie. Il m'est parvenu tant de réflexions malveillantes, tant de boniments sur une chose qui ne devrait regarder que moi ! Je préfère que tu m'en parles quand nous serons à la maison.

— Comme tu voudras, mais je dois moi te féliciter, quoi.

Les chaleurs d'octobre rendent très lourdes les après-midi. A six heures du soir les vagues rayonnantes de la journée ne sont pas encore balayées par la brise de mer. Et pourtant, dans les rues toujours grouillantes de foules en éternelle vadrouille, sur la terrasse des cafés, les hommes essayent d'oublier leur ennui ou leur lassitude.

— Tu as raison, Nini, de parler de réflexions malveillantes et de boniments, enchaîne Madou, dès qu'elles arrivent à la maison. Le monde est tout de même mauvais et les gens méchants. Sais-tu en effet que sur les suggestions d'une personne que tu connais bien d'ailleurs, Madame P..., toutes ces vieilles dames employées du Gouvernement veulent porter plainte.

— Porter plainte contre qui ?

— C'est-à-dire faire une réclamation quoi ; elles trouvent injuste que toi, une jeune sans passé administratif quelconque, tu sois agréée dans la catégorie A des contractuelles quand elles continuent, malgré leur âge et leur carrière, à végéter dans la catégorie B.

— C'est leur affaire. Si elles peuvent réussir à révoquer la décision du Gouvernement et à casser mon contrat, bien leur en prenne. Du reste il n'y a pas seulement que les vieilles à

redire après mon contrat. Je sais que les jeunes aussi n'en sont pas tellement enchantées.

— Oh ! et puis après tout, chère amie, dans la vie chacun sa chance.

— C'est une vérité qui, hélas, ne désarme pas toujours les cœurs chagrins.

Et Nini, triomphante, de faire diversion à cette causerie qui pourrait devenir pénible.

— Allons, chère amie, laissons tout le monde se plaindre et jaser, et arrosons cette bonne fortune qui me vient du ciel.

— Ah ! c'est donc pour toi aussi une surprise ? Raconte-moi un peu comment c'est arrivé.

— Rien de mystérieux. J'avais fait une demande, il y a quelque temps. On m'avait promis, mais j'étais loin d'espérer en quoi que ce fût. Et voilà. J'obtiens plus que je n'avais osé attendre.

— Tu ne m'as jamais parlé de cette demande.

— Il était clair pourtant, chère amie, qu'avant perdu ma place aux « Entreprises » je me mettrais à chercher un emploi. J'ai oublié de te mettre au courant de ma demande, voilà tout.

Nini débouche une bouteille de champagne, remplit trois coupes dont elle porte une à tante Hortense.

— Nous arrosons ça dans l'intimité, ma chère tante.

— Dommage que ta grand-mère ne soit pas là pour te voir si heureuse.

— Hélas, oui, chère tante, un bonheur n'est jamais complet. Jean aussi m'aurait fait des compliments.

Madou voudrait bien savoir le fin mot de cette nomination inattendue. Mais Nini, méfiante pour la première fois, ne veut pas livrer son secret. Au reste, pourrait-elle avouer à personne d'autre que sa tante qu'elle devait son emploi à un piston inconnu ? Elle se dérobe donc et devient évasive dans ses réponses. Madou, qui flaire une résistance opiniâtre, finit par avaler sa salive et sa soif d'information. Mais, comme elle ne peut pas tout à fait se désintéresser du cas Nini qui la passionne et la rend secrètement jalouse, elle aborde la question du secrétaire particulier dans le bureau duquel travaille désormais Nini.

— Comment le trouves-tu ?

— Oh ! tu sais, pour une seule journée que j'ai passée avec lui, il me serait difficile de le juger sans témérité. En tout cas il a l'air gentil, c'est tout ce que je puis dire pour le moment. Peut-être un peu taciturne et réservé.

— Beaucoup de travail ?

— Assez.

— Il paraît qu'il est marié ; il est tout jeune cependant. Ah ! Vit-il avec sa femme ici-même à la colonie ?

— Nini, Jean serait furieux s'il rêvait que tu travailles dans le bureau d'un homme si jeune et si élégant...

— Crois-tu que je peux intéresser cet homme marié qui vit avec sa femme ici-même à la colonie ?

— C'est là une question que tu pourras bientôt « élucider ». Madou éclate d'un rire étrange et le visage mât de son amie se colore légèrement.

La vie affective de Nini est désormais traversée par trois courants d'idées. L'épilogue de sa liaison avec Martineau, devenue très sérieuse au moment du départ de celui-ci ; l'incognito que gardait ce bienfaiteur dont il était légitime et même indiqué qu'elle connût et le nom et la qualité ; enfin et surtout le nouveau drame sentimental qu'allait fatalement engendrer son contact journalier avec le Secrétaire Particulier. Car ce dernier a beau être marié — à ce que déclare Madou — Nini sait qu'il est fort difficile de rester indifférente à un jeune patron ou de réussir à ne pas l'intéresser.

De Martineau elle attend toujours la lettre promise par la carte postale. Dire que sa pensée vole amoureusement et sans cesse vers l'homme dont elle fut la maîtresse et avec qui elle est restée plus longtemps qu'avec n'importe quel autre ne serait pas exact. Elle ne l'a pas aimé plus qu'un autre, mais il lui a, pour la première fois de sa vie, laissé une promesse ferme de mariage. Or, quelles que soient l'impétuosité de ses penchants charnels et l'instabilité de son caractère volage, toute sa vie n'a été au fond dominée que par le souci d'avoir un homme à elle, un homme qu'elle pût appeler : mon mari, et dont elle fut légalement la femme. Elle tâcherait donc momentanément d'ouvrir son cœur à la perspective de ce mariage, sans toutefois s'en laisser troubler.

Le problème de l'inconnu à qui elle doit sa situation emplit davantage ses moments de solitude et de rêverie. Quel intérêt avait-il de s'occuper ainsi d'elle ? Croyait-il de la sorte préparer le terrain favorable à une liaison amoureuse ? Ou bien avait-il simplement eu pitié d'elle ? Nini écarte énergiquement cette supposition. Elle n'admet pas qu'on ait pitié d'elle. Jeune, intelligente et belle — elle en est persuadée — le combat de l'existence, elle entend le mener rondement et toute seule, quitte parfois à essuyer pour un temps une petite défaite. Elle voudrait pouvoir se convaincre que le geste de l'inconnu a au contraire été dicté par la puissance de ses dons naturels. Elle s'attend d'ailleurs à ce qu'un jour ou l'autre, son bienfaiteur inconnu, chevalier masqué qui lui a jeté une bouée dans la nuit, se découvre à elle pour cueillir enfin le fruit de la gratitude qui lui est due... Mais, irrésistible et imprévue, voici qu'une pen-

sée cruelle et rapide illumine son esprit : Si cette situation elle la devait à un Noir ; si ce bienfaiteur caché n'était autre qu'un « indigène » ? Nini rit jaune, d'un rire qui s'efforce de montrer combien cette pensée est saugrenue. Elle ne s'attarde même pas à une analyse des raisons pour lesquelles ce ne pouvait pas être un « indigène ». Elle se remet tout bonnement à imaginer son beau chevalier masqué, ce personnage romanesque qui errait peut-être inlassablement sur ses pas, et qui la faisait si longtemps attendre pour augmenter ses chances de succès.

Quant au Secrétaire Particulier qui n'est devenu son patron que depuis quarante-huit heures, Nini le jauge, le tâte et l'ausculte ; elle le contourne par la pensée comme une forteresse silencieuse.

Possédant une expérience éprouvée dans l'art de la séduction, elle cherche d'abord à établir un parallèle entre lui et l'un ou l'autre de ses amants d'hier. Auquel ressemble-t-il le plus par le physique, l'allure et le caractère ? Si Nini arrivait à établir ce parallèle sans une erreur fatale, ne lui suffirait-il pas de rappeler tout simplement à elle le mode de séduction par lequel naguère elle réussit à envoûter son sosie ?

Certes le Secrétaire Particulier a le sérieux et la réserve d'un Martineau, mais le concours de circonstances qui avait permis à Nini de se l'attacher finalement est loin de se réaliser pour le moment. Il y avait eu Perrin, le célibat de l'autre, et cette sorte de camaraderie de bureau qui exclut toute gêne réciproque. Enfin Nini, prudente, masque ses batteries, se contentant pour l'instant de griser le jeune patron de l'excès de ses parfums capiteux et de quelques-uns des avantages de sa personne discrètement mais savamment mise en vedette. Car si son deuil lui interdit le port de toilettes aguichantes, elle croit n'avoir point le droit de tout sacrifier à une simple tradition familiale. Aussi arrive-t-elle le matin au bureau la figure surchargée de poudre et de rouge et puant l'Houbigant ou le Molinard à distance ; sans aucunement se demander, du reste, si ce bain de parfums trop forts n'indispose pas le patron.

Le Secrétaire Particulier est généralement occupé à ménager des entrevues de personnalités avec le Gouverneur, à rédiger des rapports, à monter et descendre. Dès le premier jour il a dit à Nini, entre autres choses concernant le service et sur un ton qui n'était ni sévère ni badin :

— Je dois vous dire que nous avons besoin de beaucoup de discrétion dans l'exercice de nos délicates fonctions.

— Oh ! monsieur le Secrétaire particulier, vous pouvez entièrement vous fier à moi pour ça, ma langue m'appartient, avait répondu Nini.

Mais tout de suite ce qui indispose Nini c'est cette promiscuité avec le personnel noir du Gouvernement, si nombreux et si remuant, et avec ces tas d'indigènes qui passent tout leur temps à demander l'audience du gouverneur.

Ce sentiment d'hostilité elle se garde néanmoins de l'extérioriser devant le Secrétaire particulier. Ne l'a-t-elle pas déjà vu recevoir des indigènes de la brousse, presque en loques, avec une correction qui l'avait sur le coup entièrement bouleversée ? Oui, se lever et avancer vers eux, les recevoir comme on reçoit des hommes civilisés, en les invitant à s'asseoir, en courant chercher l'interprète, et en prenant consciencieusement notes de leurs doléances. Nini sait donc d'ores et déjà qu'elle a affaire à un « negrophile » : encore un autre qui se meprend sur la stupide naïveté des Nègres et sur leur air bon enfant ; encore un autre qui contribue à leur donner une opinion exagérée d'eux-mêmes, une conception erronée de leurs droits et prérogatives.

Nini profite des moments d'absence du Secrétaire particulier pour exhaler un peu de son amertume en recevant mai les Noirs et en les remettant à leur place. Ces êtres, timides pour la plupart et dépourvus en général de tout esprit d'à-propos, sont neiras les victimes toutes désignées de l'appétit de vengeance qui gronde au cœur de la mulâtresse. Deux jours après sa nomination un grand Noir, beau, bien fait, et qui lui rappela désagréablement le portrait de N'Diaye Matar — l'amoureux noir évincé — s'était présenté pour voir le secrétaire particulier, alors absent. Nini, après l'avoir obligé à frapper longtemps à la porte, avait subitement levé la tête en disant :

— Sapristi ! au lieu de rester là à gratter la porte, tu ferais mieux d'entrer. Je travaille, moi, et je n'ai nulle envie d'entendre ta musique.

Mais l'autre, au lieu de capituler et de s'excuser humblement, s'était cabré, prenant immédiatement la chose de très haut :

— Ecoutez, Madame, avait-il répondu, nous n'avons jamais gardé les vaches ensemble.

— Mais je n'ai jamais eu de parents bergers, mon pauvre ami, avait ricané Nini à l'homme qui ne sut qu'avaler son dépit.

Et lorsque le Secrétaire particulier était descendu avec son aimable sourire et la main tendue, l'homme avait jugé mesquin de lui rapporter ce petit incident et de se plaindre.

Aussi Nini est-elle persuadée qu'elle seule peut « les » faire marcher (les noirs) :

— Je suis maintenant bien placée pour les posséder, dit-elle parfois au cours de ses visites chez des amis.

Depuis un peu plus de quinze jours qu'ils travaillent ensem-

ble, échangeant des paroles de service, se quittant à midi et le soir, se retrouvant aux heures du bureau, Nini et son jeune patron n'ont encore que des rapports de convenance administrative. L'homme est trop expéditif, trop attaché à son rôle de secrétaire pour qu'il en soit autrement. Nini le dérange souvent pour des vettiles. En principe c'est pour demander une explication complémentaire relative à son travail. En fait c'est pour mieux s'approcher de lui et l'envelopper dans les chauds effluves qui émanent de son corps entier. Mais lui n'aperçoit dans cet empressement qu'un honnête souci chez la mulâtresse d'être à la hauteur de sa tâche et d'accomplir celle-ci avec le moins de risque d'erreur possible. Aussi, donne-t-il chaque fois l'explication demandée en se reprochant intérieurement de n'avoir pas été assez clair et précis.

Le Secrétaire particulier est un de ces êtres-piliers qui soutiennent la routine des bureaux administratifs. On les avait sans cerveau et sans visage.

Le règlement est pour eux plus qu'un credo : un canevas rigide où vient s'inscrire leur moindre geste dans une activité qui concerne des hommes animés de sentiments et d'idéal ; une sorte de fatalité qui les domine et dont ils se débarrassent en automates. Ils sacrifieraient père et mère à cette nécessité, et aussi fantaisie — cette chère fille de la vie — souci esthétique, amour...

Certain soir Nini et son patron doivent rester au bureau tard après l'heure. L'approche des élections multiplie les contacts entre le Gouverneur et les notables du pays, autrement dit les audiences, et impose au secrétaire particulier des rapports nombreux et détaillés sur les activités occultes du Gouvernement.

Le personnel blanc et noir a déserté les bureaux après avoir maudit une fois de plus, qui de la pensée, qui de la parole, ces lieux de servitude où l'homme passe tout son temps à ronger son frein.

Les couloirs du Gouvernement sont devenus de sinistres boyaux où l'on aurait peur de s'aventurer si de bout en bout la silhouette imposante d'un planton noir qui manie poétiquement son balai sur le carrelage n'apportait une preuve d'absolue sécurité.

Tout à coup un pas de dame se fait entendre, un pas sonore et crâneur qui prend tout le Gouvernement d'assaut y compris le chalet du Gouverneur niché en haut.

Le Secrétaire particulier, plongé jusque-là dans ses combinaisons, ses papillons, ses épingles, ses traits rouges et bleus, ne peut s'empêcher de s'écrier, comme pris de désespoir :

— Je savais qu'Adèle viendrait me chercher.

Il lève les bras en un geste qui voulait dire : « Tant mieux, l'essentiel est fait, on finira demain. »

Aussitôt éclate une voix doucement courroucée.

— Voyons Marcel, me faire attendre si tard ! C'est bien la première fois que cela t'arrive, chéri.

Une jeune dame fait irruption dans le bureau.

Elle est petite, blonde, belle, d'une mise impeccable et discrète, sans poudre ni fard, ni koheul. Elle se précipite sur son mari. De ses bras ronds et amoureux, elle lui prend doucement les épaules et le couvre de baisers.

— Pourquoi te tuer au travail, mon chéri ? Tu es le seul à demeurer dans ce désert à pareille heure. Allons, veux-tu me lâcher tout ça ? Tu sais bien que nous sommes attendus ce soir chez Bailly.

Et la femme de faire le geste de brouiller les papiers sur lesquels son mari s'était penché. Puis elle se redresse, fait un quart de tour, les mains aux hanches, et toise avec indifférence Nini qui lui tourne le dos.

L'homme soulève ses bras en un geste de lassitude et jette un bâillement de satisfaction et de quiétude. Il se lève, souple, et embrasse sa femme.

— Pardonne-moi, ma chérie, trop de boulot ces jours-ci. Nous partons tout de suite. S'adressant à Nini :

— Mademoiselle, excusez-moi de vous avoir retenue si tard aujourd'hui. Vous pouvez partir maintenant. Remettez-moi vos clefs, je vous prie.

Nini enserre rapidement ses papiers, boucle ses tiroirs et remet les clefs à l'homme qui les empoche, donne le bras à sa femme :

— Bonsoir Mademoiselle, dit-il.

— Bonsoir Monsieur le Secrétaire particulier.

— Le couple se retire. Et l'on entend ses pas résonner un moment puis mourir au bout du long couloir.

Malgré sa beauté et son élégance, cette dame est antipathique à Nini. D'abord parce qu'elle n'a même pas daigné la saluer, faire cas d'elle, remarquer sa présence dans le bureau du Secrétaire particulier. Ensuite cet amour exclusif, égoïste, qu'elle voue à son mari lui paraît indécent, ridicule. Les grandes dames, pense Nini, sont plus réservées, plus discrètes dans leur tendresse pour leur mari. Celle-ci doit être une grue, une fille ramassée sur les Grands Boulevards. C'est ainsi que Nini se venge de la femme de son patron. Si sans même la saluer elle avait laissé échapper un geste, un mouvement prouvant qu'elle était jalouse de cette présence dans le bureau de son

mari, la mulâtresse en aurait été secrètement flattée. Mais rien que de l'indifférence, une sécurité hautaine, un amour robuste et sans ombrage.

Quant, à diner, Nini parle de la chose à sa tante et lui fait part de ses sentiments d'hostilité à l'égard de ces blanches d'Europe qui s'expatrient, tante Hortense répond :

— Elles étaient plus gentilles autrefois avec les filles du pays, quand il n'y en avait que quelques-unes. Maintenant elles sont trop nombreuses à la colonie. Et naturellement elles se croient plus que nous.

Par contre Nini dit beaucoup de bien de l'homme qu'elle trouve racé, bien éduqué, courtois et distingué.

— En France ils ne doivent pas appartenir au même milieu, dit-elle. Et pourtant ils appartiennent au même milieu petit bourgeois de la banlieue de Paris. Mais Nini s'abuse sur la différence apparente de leur humeur d'un moment. Elle oublie que la femme est restée femme avec son égoïsme entier et son instinctive cruauté ; que l'homme par contre n'est pas celui qu'elle croit, mais un fonctionnaire esclave de certains principes bons pour toutes les mulâtresses, belles ou laides, pour tous les Noirs de la brousse ou de la jungle, en un mot pour tout le monde.

Ce soir-là, dans son lit, Nini rappelle à elle ses plus lointains souvenirs, descend dans son passé comme un scaphandrier innocent qui épierait la rumeur des flots dont sa vie a été submergée. Elle s'écoute respirer, vivre ; elle se voit voguer nonchalante dans la durée. Les tableaux de son existence s'accumulent dans sa pensée, mais il lui semble qu'elle n'y est pour rien. Elle sent confusément que toutes les contradictions de sa vie touchent à leur fin, si jamais une fin quelconque était assignée aux choses de ce monde. Elle avait aimé, espéré. Elle s'était donnée pour attacher. Mais les objets de son holocauste charnel avaient filé entre ses doigts, comme en rêve. Était-ce de sa faute ?

Nini s'endort apaisée, tranquille, bercée sur l'océan des âges, des traditions et des événements, qui seuls sont responsables de nos souffrances ou de notre bonheur ici-bas.

La lettre de Martineau n'arrive toujours pas. Que faut-il en penser ?

Pour Nini deux explications sont seules possibles. Ou bien Jean est tombé malade : Un long séjour colonial se solde toujours, quand on rentre en France, par quelques coups de barre

dans les reins et des pesanteurs au foie. Nini l'a souvent entendu dire. Il y a aussi le « palu » qui peut vous secouer une semaine durant. Si ce n'est que cela Nini peut se tranquilliser, car Jean est un garçon dont la résistance se moque bien de maux si bénins.

Ou bien alors il s'occupe de sa nomination à un poste colonial, et ce n'est pas peu de chose. Car, et tout le monde le dit, les démarches de ce genre au Ministère de la France d'Outre-Mer se heurtent maintenant à des difficultés incalculables. Il y a en effet pléthore de demandes et le service colonial débordé exige des titres, des garanties et des formalités de plus en plus nombreuses.

Elle, Nini, voudrait pouvoir écrire la première à présent que ces deux éventualités se présentent. Mais elle n'a pas l'actuelle adresse de Jean, qui lui a dit, au moment de son départ :

— Et puis l'ennui c'est que je ne peux même pas te laisser une adresse certaine. Je ne suis pas sûr en arrivant de m'installer chez mes parents dans l'Yonne ; et à Paris, où je resterai le temps qu'il me faut pour obtenir ma nomination, je n'ai pas encore retenu une chambre d'hôtel.

Ainsi Nini doit se résigner à attendre, attendre.

Un soir, comme elle regagne toute seule son domicile — Madou, voilà trois jours, n'est pas venue la rencontrer à la sortie du bureau — elle tombe, malgré elle, sur un petit groupe formé au coin d'une rue par trois de ses consœurs : Lia, Riri et Nana. Ces jeunes filles semblent prises d'une gaieté inextinguible, et les passants se demandent ce qui peut si vivement les secouer d'aise. Comme Nini approche, leur hilarité devient plus grande. Elle reçoit cette gaieté comme un soufflet, car une appréhension soudaine emplit son cœur : il s'agit sans doute de moi, se dit-elle en pensée :

— Allons, mes enfants, rigole-t-elle cependant, se dominant. Allons, moins de clowneries. Vous ne voyez pas que tout le monde vous regarde faire les énergumènes ? Mais que se passe-t-il donc ?

— Une histoire de fous, ma chère, dit Riri, pendant que Lia et Nana la dévisagent d'une manière insupportable en pouffant de rire.

— Une histoire de fous ?

— Mais oui, une vraie histoire de fous, incroyable. Imagine un peu cela : une jeune fille (blanche naturellement) qui a vendu son âme, et bien sûr le reste à un démon noir pour un tout petit profit matériel. Tout comme le professeur Faust vendit la sienne à Méphistophélès.

— Il s'agit bien entendu d'un conte ou d'une légende ou de quelque chose dans ce goût ? dit Nini, rassurée.

— Hélas non, il s'agit d'un fait réel, vécu, palpable, ma chère...

— Un fait contemporain et d'une brûlante actualité, ajoute Lia.

— Je ne comprends pas... Allons, je crois que si je vous écoutais plus longtemps vous me rendriez folle à mon tour. Serrez-moi les mains, je me sauve.

Et Nini, sans plus, les quitte pour continuer son chemin.

— Notre histoire te fait donc si peur ? lui lance Nana comme un défi.

Nini ne se retourne même pas. Pourtant elle sent confusément que c'est d'elle qu'on veut se moquer. Mais pourquoi, bon Dieu, a-t-elle cette sottise appréhension ? Quel rapport peut-il y avoir entre cette histoire idiote et sa dignité, son honneur, son passé et son présent à elle Nini ? Evidemment aucun. Mais depuis l'émoi suscité par sa nomination et les commentaires malveillants auxquels celle-ci a donné lieu, Nini est devenue très circonspecte ; et la moindre plaisanterie de ses camarades éveille en elle le même soupçon : « C'est encore moi qu'on veut atteindre. »

Dans la même soirée Madou vient la voir. Ah ! au moins avec elle les choses s'éclairciraient.

Les deux amies doivent s'excuser l'une et l'autre d'être restées près de quatre jours sans se rencontrer.

— Le travail que j'ai à faire maintenant est abrutissant, dit Nini. Figure-toi qu'il y a deux jours je suis restée au bureau avec le patron jusqu'à dix-neuf heures passées. Heureusement que de telles prolongations ne doivent pas être fréquentes, car je ne pourrais guère faire face à un tel surmenage. Mais il paraît qu'on prépare des « Elections », ma chère. Et naturellement je dois taper tous les palabres que vont déclencher ces élections.

— Nous sommes à peu près dans le même cas, fait Madou. Tu sais que la fin de l'année est la mauvaise période pour nous : il faut boucler l'exercice en cours, préparer une infinité de bordereaux, de rôles, que sais-je ? pour l'année qui va suivre. Moi aussi je ne quitte plus mon bureau qu'à la nuit complète.

Puis, s'interrompant et après une pause :

— Ecoute-moi, chère amie, dit-elle à voix basse et sur un ton très sérieux, je voudrais aborder avec toi une question qui me paraît grave et scandaleuse et dont dépend ton honneur de jeune fille. Mais auparavant il faut que tu me jures d'être

sincère avec moi jusqu'au bout et de garder pour toi seule les révélations que je vais te faire... J'ai estimé qu'en tant que ta meilleure amie je n'avais pas le droit de taire certaines choses te concernant et que j'entends raconter autour de moi, à longueur de journée.

Une immense inquiétude s'empare de Nini, qui éprouve cruellement le sentiment que cette Madou qui se dit sa meilleure amie s'acharne en réalité à tout faire pour la rendre malheureuse. Nini n'aime pas les questions graves, les propos énigmatiques qui cachent une inconnue. Elle déteste encore plus les scandales. Elle a peut-être des travers comme tout le monde, mais elle est franche et spontanée. Caractère très faible et plutôt rêveur, elle aime traverser la vie en papillonnant, sans qu'aucune situation sérieuse vienne contrarier la paix de son âme. Elle a horreur qu'on s'occupe d'elle et de ses affaires. Tant pis si l'on jase sur son compte. Ce qu'on dit d'elle ne la touche pas pourvu qu'elle n'entende rien par elle-même. Pourquoi d'empoisonner les sangs avec des « on dit »... Mais cette dérobade n'est plus possible devant un témoin qui est là et qui a entendu. Toute dérobade en cet instant confirmerait ce témoin dans la croyance que ce qu'on raconte est absolument vrai. Et d'ailleurs qu'est-ce qu'on raconte ?

Nini jette un cri de désespoir :

— Oh ! mais qu'est-ce qu'on raconte encore autour de toi me concernant ? Mon Dieu.

— Aucun bruit ne t'est donc parvenu ces deux jours passés ? Tu ne sais vraiment rien ?

— Mais non, absolument rien.

— Bon, n'as-tu rien remarqué d'insolite ?... Enfin, si. Saint-Louis, ma chère, est le pays par excellence des colportages et des potins. Il est impossible que des bruits de cette envergure s'y perdent sans écho.

— Et si ces bruits dont tu parles ne m'intéressent pas ?

— Oh ! que si... Ils ne peuvent pas ne pas t'intéresser.

— Et pourquoi ?

— Enfin, si tu ne veux pas comprendre, je n'ai qu'à partir avec mon secret.

— Si tu penses qu'ils m'intéressent pourquoi ne pas tout dire sans tourner autour du pot ?

— Ne t'énerve pas, chère amie ; loin de moi l'idée de te persécuter, mais je me dois de t'apprendre ce que tu ignores, soit parce que tu es la principale intéressée, soit parce que tu ne fréquentes pas assez le milieu de nos consœurs. Elles ont, crois-moi, des langues de vipère...

Cette dernière réflexion de Madou met Nini sur la bonne voie

pour comprendre le sens caché de son discours. Elle a subitement la certitude que les pseudo-révélation de Madou ont quelque rapport avec l'histoire de fous qui passionnait tout à l'heure Lia, Riri et Nana.

— Je ne vois pas exactement ce que tu veux dire, fait-elle, mais vers six heures, lorsque je revenais de mon travail, j'ai trouvé en chemin la bande des Lia. Il y avait avec elle, Nana et Riri. Elles se démenaient en pleine rue comme de vraies femmes sauvages. Elles m'ont raconté ce qu'elles appelaient une histoire de fous, tout ce qu'il y a en effet de plus idiot sur la terre.

— Ah ! nous y sommes : l'histoire, n'est-ce pas, d'une jeune fille du pays qui a vendu sa foi et ses charmes à un démon noir pour un peu de bien-être matériel ?

— Oui, c'est cela.

Madou soupire en secouant sa tête aux cheveux crépus.

— Eh bien ! chère amie, tu ne sais pas à quoi cette histoire montée sans doute de toute pièce fait allusion ?

— Mais non, comment le saurais-je ?

— Je ne peux pas dire, Virginie, combien je souffre de ce que, malgré notre amitié qui date de longtemps, tu persistes à me cacher une bonne partie de ta vie et de tes affaires. Oui, je sais que certaines choses trop intimes ne sont pas à révéler, même à notre père et à notre mère. Mais quand on a une amie c'est pour qu'elle vous serve à quelque chose ; par exemple, vous défendre quand on vous attaque et que vous n'êtes pas là. Faut-il encore le faire en possédant les arguments nécessaires. Tel aurait été le cas si tu m'avais, dès le commencement, sincèrement mise au courant de l'exacte vérité en ce qui concerne ta situation.

— Oh ! écoute, Madeleine, ne va pas chercher des histoires où il n'y en a pas. Quelle vérité aurais-tu voulu connaître ? Ne t'ai-je pas dit comment j'avais obtenu ma situation, et que je la devais à une simple demande faite régulièrement, comme font toutes les autres ? Ecoute, ne me tarabuste pas plus longtemps. Je n'aime pas les sous-entendus. Si tu as des révélations à me faire, vas-y carrément et cesse de m'accuser à tort.

— Oui, j'ai des révélations à te faire. Et puisque tu me répètes la même chose sur les origines de ta situation, je dirai d'abord qu'un dilemme se pose : ou tu me trompes sciemment, ou ce qu'on raconte est faux. Veux-tu que je te dise tout et sans aucun ménagement ?

— De grâce dis tout, parle.

Et Madou se met à vider son sac.

— Eh ! bien, sais-tu le bruit qui court en ville ? On dit que

tu dois ta situation à un Noir ou plutôt à des Noirs. Le maire serait le principal personnage qui serait intervenu directement auprès des autorités et notamment auprès du gouverneur. Mais l'instigateur de cette démarche, — c'est-à-dire l'homme qui aurait demandé au maire de te « pistonner » coûte que coûte —, ne serait autre que ton ancien soupirant, dont le nom compliqué m'échappe. On ajoute même... mais je préfère ne pas aller jusque-là...

— Parle, je veux tout savoir, dit Nini, qui tremble légèrement sous le choc de ce qu'elle vient d'entendre.

— On ajoute donc qu'en douce tu as accepté les avances de ce Noir qui aurait réitéré sa déclaration d'amour et t'aurait promis une aide efficace pour trouver une bonne situation, lorsque les « Entreprises » ont été dissoutes et que tu t'es trouvée sans emploi. J'ai évidemment déployé toute mon énergie pour nier toutes ces accusations et pour démontrer que tu étais incapable de telles bassesses. Mais va donc lutter contre une opinion déjà faite, contre une cabale si solidement montée.

Nini ne pique pas une crise de syncope. Elle ne jette même pas un cri d'indignation. Calmement elle se lève, et, se dirigeant vers la porte de son boudoir :

— Laisse-moi faire venir ma tante, dit-elle ; cette conversation excède le cadre de notre intimité. Puisque maintenant c'est à l'honneur du nom que je porte qu'on en veut, ces calomnies intéressent également tous les membres de ma famille.

Elle sort et rentre aussitôt, suivie de tante Hortense.

— Bonsoir, Tata, dit Madou en se levant.

— Qu'y a-t-il, mes enfants ? questionne la vieille avant de prendre place en geignant sur une chaise bergère.

— Ma tante, Madou vient de m'apprendre des choses d'une telle gravité que j'ai tenu à ce qu'elle les répète en ta présence.

— Oh ! je t'en prie, Virginie, ne mêlons pas tante Hortense à cette affaire ridicule. Après tout que t'importe ce qu'on raconte si c'est entièrement faux et si tu as la conscience tranquille ?

Madou, gênée par la présence de la vieille pour qui elle a beaucoup de respect, Madou qui, brusquement éprouve la honte qu'il y a à jouer ce rôle de délation, s'acquitte néanmoins du devoir que lui impose Nini. Elle reprend l'histoire par le menu et la répète aussi fidèlement que tout à l'heure.

Et lorsqu'elle a terminé :

— Qui est-ce qui a pu inventer une telle méchanceté ? dit tante Hortense, ahurie.

— Je ne saurais vous le dire, tante, confesse Madou. Vous savez, des bruits de ce genre, on ne sait jamais d'où ils partent.

— Mais c'est un cas typique de diffamation, s'écrie la vieille d'une voix que l'indignation fait trembler. Virginie n'a jamais vu personne pour avoir cette nomination. Est-ce que toutes les filles qu'on engage journellement dans l'Administration se donnent aussi à des Noirs ou à des Blancs pour avoir leur emploi ? Pourquoi s'acharner de la sorte après une enfant qui ne cherche la petite bête à personne ? Pourquoi vouloir la salir coûte que coûte ? Oui, certes, il n'y a pas un homme dans la maison pour la faire craindre ; oui, certes, je suis seule et trop vieille pour la défendre. Mais on verra bien.

Tante Hortense se met à verser des larmes, mais continue nonobstant :

— Vous savez bien, vous Madeleine Meckey, que la famille Maerle n'a à rougir d'aucune tache morale. Tous les hommes, toutes les femmes qui ont porté ce nom l'ont honoré leur vie durant par le travail, l'honnêteté et la droiture. Allez, on sait dans quelles familles les enfants naissent sans père (*sic*) et comment certains noms de famille ont été usurpés par les ancêtres de ceux qui les portent aujourd'hui avec fierté. Tel n'est point notre cas, nous autres les Maerle. Nous pouvons marcher dans Saint-Louis la tête bien haute.

Madou commence à penser que c'est à elle-même que la vieille en veut. Devant cette charge terrible qui a l'air de la frapper directement, elle voudrait pouvoir disparaître comme par enchantement.

— Il est surtout dommage, termine tante Hortense que vous ne soyez pas en mesure de nous dire la source d'une telle calomnie. Et j'estime que ne la connaissant pas et ne pouvant en aucune façon aider votre amie à laver cette injure, vous auriez mieux fait de garder cela pour vous.

Elle se lève et s'en va trottinant sur ses jambes goutteuses. Rentrée dans sa chambre, tante Hortense se prend à méditer sur le dévergondage de l'imagination chez l'homme. D'une simple démarche qu'elle a faite clandestinement mais fort honnêtement d'ailleurs en faveur de sa nièce, venait de naître tout cet échafaudage de calomnies et de mensonges aussi éloigné de la réalité que le jour l'est de la nuit.

La vérité est qu'au lendemain de la mort de grand-mère Hélène, tante Hortense, profitant des obsèques qui avaient amené chez elle une foule de connaissances et de parents, s'était abouchée au sujet de Nini avec une de ses cousines noires dont le fils, leader politique bien connu, était un ami bien écouté du maire de la ville. A la suite de la conversation que tante Hortense avait eue avec cette cousine, l'homme avait

reçu la vieille mulâtresse qui lui avait exposé la situation en ces termes :

— Votre mère vous a sans doute parlé des liens de parenté qui existent entre nous. Du côté oualof nous avons en effet un ancêtre commun. Coumba-Nar Diop, parti du Oualo pour venir s'installer à Saint-Louis, bien avant la conquête du pays par Faidherbe. Il serait peut-être trop long de faire l'histoire des trois branches issues de cette grande aïeule. Votre mère, qui aime beaucoup son « tchosane » et ne néglige jamais ses devoirs vis-à-vis de ses parents ouolofs ou mulâtres, a dû, je le suppose, vous en parler bien des fois.

» Naturellement, lorsque votre « sœur » Virginie a perdu sa place par dissolution de la Société où elle travaillait, j'ai aussitôt pensé que vous pourriez nous rendre un grand service en usant de vos relations personnelles pour lui trouver un emploi quel que part dans l'Administration. Votre mère, lorsque je l'ai entretenue à ce sujet, m'a même adressé un amical reproche : je te l'avoue Hortense, m'a-t-elle dit, la distance que vous avez toujours mise entre nos deux maisons m'affecte profondément. Car si vous êtes des mulâtres et nous des ouolofs c'est bien par un pur hasard, notre souche étant commune. Si vous nous mettiez au courant de beaucoup de vos affaires, de beaucoup de vos soucis de famille, nous pourrions dans bien des cas mettre nos humbles moyens à votre disposition. Votre bras est certes long, mais il y a des endroits où il ne peut accéder.

» J'ai donné raison à votre mère. Mais que voulez-vous, les filles d'aujourd'hui sont bien différentes de nous. Elles se mettent en travers des bonnes relations qui existaient naguère entre nous. Elles croiraient déchoir en reconnaissant cette parenté. Evidemment nous, les vieilles, par faiblesse ou par excès de tendresse, nous laissons bien souvent faire. »

— Je comprends parfaitement, avait répondu l'homme. Ces filles sont d'un autre temps. Et ce que nous, leurs parents noirs, faisons ou pouvons faire pour elles ne doit pas dépendre de leur attitude, critiquable sur bien des points. Le maire est mon ami intime et je m'en vais l'entreprendre sans délai pour une intervention auprès du Gouverneur avec qui il est en excellents termes. Naturellement, si vous le voulez, l'affaire restera entre nous. Car je connais parfaitement la mentalité de ces demoiselles. Virginie n'aimerait peut-être pas qu'un Noir, même apparenté à elle, s'occupe de ses affaires et lui trouve une situation.

Tante Hortense, à cette réflexion, s'était sentie bien confuse. L'homme avait vu juste.

Il y a donc lieu de se demander, tout d'abord comment ce secret a transpiré ; ensuite qui l'a livré au public ; enfin qui a colporté et grossi le bruit dont les langues font actuellement leur pâture.

Tante Hortense est en train de se poser ces questions quand Nini, pénétrant dans la chambre, s'écrie :

— J'arriverai à faire la lumière sur cette affaire. Cette situation que j'ai obtenue par personne interposée que je n'ai pas réussi à connaître, m'a toujours intriguée ; et j'aurais dû la refuser. Dès demain, crois-moi, j'en aurai le cœur net. Si j'ai la moindre preuve qu'il y a là-dessous une main de Noir je donnerai ma démission sur-le-champ.

— Ne t'affole pas, Virginie. J'ai plutôt l'impression moi, que cette Madeleine qui se dit ta meilleure amie, n'est pas étrangère à cette cabale.

— Madou, j'en suis sûre, n'a fait que répéter ce qu'elle a entendu. Je ne puis en aucune façon la rendre responsable de ce qui se dit en ce moment sur mon compte.

Tante Hortense ne se dissimule pas la gravité de la situation et que Nini est bien capable de mettre sa menace à l'exécution, c'est-à-dire de remettre sa démission. Sans doute leurs petites économies et leurs revenus qui leur viennent de la location d'un immeuble situé dans le Sud et appartenant à la famille peuvent assurer leur existence, modestement et pendant un temps relativement long.

Mais combien de mois durerait un nouveau chômage de Nini qui donnerait sa démission d'une manière si déplacée et indisciplinerait du même coup le Gouverneur contre elle ?

Tante Hortense pense néanmoins que sa nièce ne précipitera pas les événements et que la nuit lui portera conseil.

Le lendemain Nini se lève, fait sa toilette comme à l'accoutumée et se rend au travail sans reparler des questions de la veille. Sa tante, la voyant rassérénée, croit qu'elle s'est ressaisie et apaisée.

Au bureau elle démarre le travail et s'active sur sa machine sans manifester le moindre signe d'énervement. Puis, tout à coup, s'arrêtant de taper et se tournant vers le Secrétaire particulier qui lui tourne le dos :

— Excusez-moi, Monsieur, dit-elle, de vous interrompre au moment où peut-être vous êtes très absorbé par votre travail. Mais je voudrais vous demander un petit renseignement, me permettre de vous poser une question.

— Mais je vous en prie, Mademoiselle. Si je puis vous être agréable, n'hésitez donc pas.

— Monsieur, je voudrais bien savoir dans quelles conditions j'ai été prise au Gouvernement comme contractuelle.

Le Secrétaire particulier, après un instant de réflexion, hausse les épaules en un geste d'impuissance.

— Hélas ! Mademoiselle, croyez-moi si je vous dis que je ne suis pas plus renseigné que vous à ce sujet. Je sais tout simplement que lorsqu'on vous a engagée vous avez été affectée dans mon bureau pour prendre la place d'une certaine Madame Rémy, trop vieille, et dont le contrat arrivait à expiration. Ecoutez, vous pourriez peut-être vous adresser à Monsieur le Directeur du personnel. N'est-ce pas lui qui vous a fait signer votre contrat ?

— Si, Monsieur, mais il n'a pas voulu me dire à qui je devais cette situation.

— Je regrette, Mademoiselle, mais il est le seul qui soit en mesure de vous renseigner.

— Pouvez-vous, Monsieur le Secrétaire particulier, m'accorder la permission de m'absenter pour avoir son audience ?

— Mais certainement, Mademoiselle, je sais que votre travail n'est pas en retard et que, de toute façon, vous vous mettez à jour.

Nini abandonne donc sa machine et va demander l'audience du petit vieux qui l'a si courtoisement reçue le premier jour et engagée sur contrat.

Dès qu'elle se trouve en sa présence, le vieil homme, habitué à la bile des fonctionnaires lésés, rompu aux jeux de leur physionomies plus ou moins contractées, flaire chez la mulâtresse quelque chose d'anormal.

— Qu'y a-t-il, Mademoiselle, pour vous servir, dit-il en capitulant presque.

— Je viens, Monsieur le Chef de Service, vous demander encore une fois à qui je dois la situation de contractuelle dont je bénéficie.

Le petit vieux lève le regard, fronce le sourcil et, frappant son petit poing sur le bureau ministre :

— Ah ! j'y suis. Comment vous appelez-vous, encore ?

— Virginie Maerle.

— Ah ! parfait.

Il sonne. Un homme se présente, un Blanc, qui remplit sans doute les fonctions de secrétaire.

— Voulez-vous, je vous prie, me donner le dossier de...

— Virginie Maerle, dit Nini.

— Oui, le dossier de Mademoiselle Virginie Maerle, achève le chef.

— Tout de suite, Monsieur le Directeur, acquiesce l'homme.

Moins d'une minute après le dossier est sur la table du directeur.

— Vous désirez donc, Mademoiselle ?

— Connaitre l'individu, oh ! pardon, l'homme à qui je dois ma situation.

— Mais je vous l'ai déjà dit et répété, il me semble, Mademoiselle ; il ne tient pas à se faire connaître.

— Dans ce cas, Monsieur le Directeur, je suis obligée de vous remettre ma démission. On se moque trop de moi en ville. On dit un tas de vilaines choses sur mon compte.

— Oh ! c'est inimaginable, voyons. Un tas de vilaines choses ? Et parce que vous avez un joli contrat ? Mais vos références vous y donnent droit. Nous sommes renseignés à bonne source. Rien d'illégal n'a été commis ni par vous ni par nous. Les hommes sont donc si méchants ! Moquez-vous donc, Mademoiselle, de tout ce qu'on peut dire et conservez votre situation malgré et contre tous. Allons, vous voulez donner votre démission parce qu'il y a des jaloux et des envieux autour de vous et qui parlent à tort et à travers ?

— C'est vrai, Monsieur le Directeur, concède Nini, mais au moins si je savais quel homme est celui qui m'a recommandée auprès de vous.

— Tout ce que je puis me permettre de vous dire là-dessus, oh ! d'ailleurs quelle importance cela peut avoir, — est que cet homme est une personnalité de chez vous, je veux dire un Africain très haut placé et dont l'aide, vous pouvez m'en croire, est tout à fait désintéressée.

— Un Africain ? s'écrie Nini au comble de l'indignation.

— Mais, Mademoiselle, ressaisissez-vous. D'où vient votre étonnement ? Craignez-vous que quelque chose de fâcheux vous arrive à la suite d'une telle intervention ?

— Monsieur le Directeur, lance Nini au petit vieux apeuré, je ne peux pas accepter de devoir ma situation à un Noir, serait-il le plus illustre de toute sa race. Je m'excuse, mais je vais immédiatement vous remettre ma démission.

Nini, après avoir quitté le bureau du directeur du personnel, regagne celui du Secrétaire particulier, son lieu habituel de travail. Elle y rédige en quelques lignes sa démission qu'elle tape en double à la machine, signe convenablement et remet à son patron.

— Comment, Mademoiselle, vous démissionnez ? s'étonne le Secrétaire particulier.

— Oui, Monsieur, il le faut bien. On dit partout en ville que je dois ma situation à un Noir, et je viens d'apprendre que c'est vrai. On ajoute d'ailleurs de bien vilaines choses... Je ne

peux pas souffrir plus longtemps un tel affront. D'ailleurs je suis fiancée et mon fiancé, qui est actuellement en France, ne tardera pas à revenir à la colonie. Alors nous nous marierons et je serais tranquille, je n'aurais plus besoin de travailler.

— Voulez-vous un petit conseil, Mademoiselle?... Réfléchissez encore un peu avant de faire partir cette démission.

— J'ai mûrement réfléchi, Monsieur le Secrétaire particulier.

Il semble que dès lors les événements se précipitent. Le destin de Nini se dessine et s'achève...

Quand sa nièce lui fait part de sa démission, tante Hortense entre dans une vive colère et met bas le masque qu'elle avait toujours gardé pour ne pas heurter la susceptibilité de la petite mulâtresse. Elle l'accuse maintenant de n'être qu'une petite sottise accrochée à une chimère. Elle lui rappelle un peu crûment ses origines, flétrit cet orgueil insensé qui l'a empêchée de vouloir se connaître; en un mot la remet à sa place.

— Oui, c'est moi, finit-elle par dire, qui me suis dérangée pour te trouver un emploi par l'intermédiaire d'un de nos parents noirs... oui, noir, sache-le maintenant. Qu'est-ce que nous sommes à présent dans ce pays, nous mulâtres? Nous ne formons une infime minorité. Toutes les forces se trouvent entre les mains de ces gens-là. Et vous ne voulez pas en convenir, vous les filles de la nouvelle génération qui vous dites « modernes »... Alors, lorsque je me suis démenée à droite et à gauche comme un diable se pour te trouver une situation, tu fîches tout en l'air? Et tu voudrais par dessus le marché que je te félicite et que j'accepte ça de bon cœur?... Sans doute les calomnies échafaudées sur ton compte me touchent autant que toi. Mais de là à donner ta démission d'une manière si brutale... Débrouille-toi toute seule à présent. Car, je te préviens, tu ne peux plus désormais compter sur moi.

Tante Hortense se tait, suffoquée.

Nini qui croyait pouvoir, en dernier ressort, s'appuyer sur sa tante Hortense, — unique pilier qui lui reste, — et sur son nom de famille jusque-là honoré de tous, se sent perdue. Elle prend le parti de se résigner et d'attendre.

Désormais les repas qu'elle prend en compagnie de sa tante sont des tête-à-tête lugubres où l'essentiel de leurs relations de famille nourrit seul la conversation.

Le matin, de bonne heure, Nini se lève, s'accoude au balcon et assiste, mélancolique et vaguement écoeurée, aux mêmes scènes de toilette indécente qui ont lieu sur le petit bras du fleuve Sénégal. Elle n'éprouve aucun sentiment, aucune force la rattachant à ces êtres, à ces choses, à ces habitudes qui lui paraissent contraires à toutes les normes de la vie civilisée...

Quelques jours plus tard, Nini, qui ne lit jamais et ne s'informe précisément de rien, reçoit un numéro de « Paris-Dakar », journal d'information très lu et apprécié par les Européens et la majorité des Africains dits « évolués ». Nini s'étonne de recevoir ce journal, soigneusement enveloppé et dont la bande porte son nom et son adresse. Elle devine que quelque chose la concernant doit se trouver dans ce journal. Elle le déplie et, machinalement, se met à feuilleter. Un passage encadré au crayon rouge attire aussitôt son attention. Elle lit à la rubrique « Nouvelles administratives de France et d'Outre-Mer » : ... *M. Jean-Paul Martineau, nommé ingénieur des Travaux Publics par décret ministériel, regagne l'A.E.F. accompagné de Madame.*

Nini replie le journal et, sans rien dire, le glisse dans le tiroir de sa table de nuit.

En d'autres moments elle aurait communiqué l'annonce à sa tante et aurait cherché, blottie en pleurs dans ses bras, l'immense réconfort qu'il faut pour apaiser une douleur si profonde. Mais le visage qu'elle lui connaît maintenant la force à se taire même sur des questions de cette importance qui ont coûté des jours, des mois et deux années de soucis à grand-mère Hélène et tante Hortense.

Donc, ce soir-là, Nini se présente à table avec la même correction un peu forcée, dine sans donner prise à aucune remarque et se retire dans sa chambre.

Une heureuse insomnie vient lui dicter la voie où, désormais, elle trouverait son salut : quitter ce pays où elle n'a jamais connu le bonheur ; s'en aller, partir, oublier et se faire oublier.

Le lendemain, sans rien dire à personne, sans prendre l'avis de sa tante, Nini se rend chez le notaire qui s'occupe des affaires de la famille Maerle. Elle demande que l'immeuble situé dans le Sud, qui lui appartient légalement, soit vendu le plus tôt possible. Le notaire ne peut arguer d'aucune clause pour refuser cette vente. Nini est majeure et légalement elle est seule propriétaire de l'immeuble en question.

Avec une remarquable discrétion les formalités sont remplies et la vente effectuée de gré à gré. Une maison de commerce de la place fait acquisition de l'immeuble. Nini se trouve ainsi en possession d'une fortune qui lui permet de faire le tour du monde.

Lorsque tout est terminé, elle fait part à sa tante de son prochain départ. Cyniquement, elle la place devant le fait accompli et lui signifie en même temps sa volonté de quitter l'Afrique.

— Tu as pu faire cela, Virginie ? sanglote la pauvre femme, qui manque de défaillir. Et avec l'autorisation de qui ?

— Je suis assez grande, ma tante, pour me passer de toute autorisation dans ce genre d'opérations. J'étais seule héritière de l'immeuble vendu. Or, il y a belle lurette que j'ai atteint ma majorité. L'affaire ne regardait donc pas une autre que moi.

— Ah ! ah !... Et puisque tout t'appartient, que ne vendus-tu pas aussi cette maison où nous nous trouvons en ce moment ?

— Ce n'est pas tout à fait la même chose. Je n'ai sur cette maison que des droits limités. D'ailleurs, j'ai assez d'argent comme cela pour faire aboutir mes projets.

— Peut-on savoir quels sont ces projets ?

— Tout simplement je veux m'en aller d'ici, quitter l'Afrique.

— Ah ! je vois... Aller en France donner la chasse à ton amant blanc ?... Garce !

— Pas lui, puisqu'il est marié et qu'il s'en va en A.E.F. avec sa femme. Et puis, ma tante, je t'en prie, pas de gros mots entre nous. Ce qui est fait est fait. Les injures ne peuvent désormais m'atteindre et paralyser mon élan. Au moment où je vais partir, il vaut mieux que nous nous quittions réconciliées.

— Me réconcilier avec qui ? Avec une enfant dénaturée, une ingrate, une perversie comme toi ?

— Je suis peut-être tout cela par atavisme, dit Nini en se levant pour ne pas prolonger cette scène pénible.

Le lendemain, Nini loue un taxi, s'occupe toute la journée de ses affaires. Et, le soir, elle prend l'autorail à destination de Dakar où elle doit prendre l'avion. Sans tambour ni trompette. En dehors de sa tante, nul n'est au courant de ce départ, ou plutôt de cette fugue. Même pas son amie Madou dont elle redoute maintenant la langue de vipère et la propension à la médisance...

Dès Dakar, Nini commence à se sentir dans un monde nouveau. Grands magasins illuminés, restaurants éclairés au néon, foules et grouillements de voitures, tout la change déjà de cette petite ville de Saint-Louis, si archaïque et si pleine de cancans.

Vingt-quatre heures après son arrivée, Nini regagne l'aérodrome de Yoff où elle doit prendre le courrier régulier d'Air-France.

Au moment de monter dans l'avion une peur instinctive la saisit : c'est la première fois, en effet, qu'elle voyagera en avion. Dans l'appareil vivement éclairé et où tous les fers, tous les cuivres et tous les aluminiums rutilent, le fauteuil qu'occupe Nini est accoté à celui d'un homme très jeune, d'un blond éclatant, et qui présente le type anglo-saxon. Tous les voyageurs sont des Blancs dont la majorité, simplement de passage à Dakar, vient de l'Amérique du Sud.

Tout à coup, un grand roulement de moteurs vient briser l'immobilité de l'air. En même temps, l'appareil devient le siège de trépidations qui le font ressembler à un animal févreux. Puis Nini le sent qui se déplace, s'éloigne de l'aérogare, s'arrête de nouveau. Un moment après, il court tous gaz ouverts, fait un suprême effort pour rompre son adhérence au sol, y parvient enfin et plane.

Sous l'avion qui fonce dans la nuit noire, l'Afrique ténébreuse s'étire et fuit, indifférente à ceux qu'elle a enchantés ou meurtris. Par la fenêtre, située à sa droite, Nini essaie de voir pour la dernière fois peut-être un aspect de cette terre de souffrance, de lamentations et de larmes, où l'homme subit la vie au lieu de la dominer. Mais les vagues sombres de la nuit ont noyé les pointes des cases, les crêtes des baraques, les bouquets d'arbres solitaires, la côte qui s'allonge, invisible.

Quelques minutes après, l'hôtesse de l'air fait son apparition, et, s'adressant aux passagers :

— La Compagnie Air-France vous souhaite la bienvenue, dit-elle. Les renseignements de la Météo indiquent que les conditions atmosphériques sont excellentes. Il ne nous reste plus qu'à vous souhaiter une bonne traversée.

FIN